BULLETIN DE LIAISON DE

# IX () UNITA



Reconnue d'Utilité Publique - Décret du 25 Février 1958 - J.O. du 1° Mars 1958

20, Rue Eugène Flachat - PARIS 17°

## COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

#### **FONDATEURS**

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND. (†)

#### PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME

Généraux GAUTIER (†) (4° G.T.M.), LEBLANC (1° G.T.M.), BOYER de LATOUR (†) (2° G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3° G.T.M.), PARLANGE (†) (4° G.T.M.), de SAINT BON (3° G.T.M.),

TURNIER (2° GTM)
Colonel FLYE-SAINTE-MARIE. (†)

VICES-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD († Général MELLIER (†).

#### SECRÉTAIRE GÉNÉRAL D'HONNEUR:

Jacques OXENAAR (†).

#### CONSEIL D'ADMINISTRATION

#### a) Membres:

Colonel Paul LUCASSEAU (Président), Guy BOULA de MAREUIL, Bernard CHAPLOT, Gérôme de GANAY, Yves JOUIN, André MARDINI, André NOEL, Maître Pierre REVEILLAUD, André BUAT-MENARD, Madame BRAULT-CHANOINE, Clément TROUILLARD, Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Henri MULLER, Léon MERCHEZ, André PASQUIER.

#### BUREAU

Président : Colonel LUCASSEAU. Vice-Président : André MARDINI.

Secrétaire Général : Colonel Guy de MAREUIL.

Trésorier : Henry MULLER.

Conseiller: André BUAT-MÉNARD.

#### SECTIONS

#### b) Membres de droit :

Messieurs les Présidents des Sections de :

Alsace - Moselle - F.F.A.: Roger DUMONT.

Corse: Commandant CAMPANA.
Lyon (Sud-Est): Colonel MAGNENOT.
Marseille: Colonel RIAUCOU.
Nice (Côte-d'Azur): Colonel SAMUEL.

Paris: Cne Léon MERCHEZ. Sud-Ouest: Général SORE.

Vosges: M. Georges FEUILLARD.
Ouest: Colonel GUIGNOT.

Association des Descendants de la Koumia :

Commandant Georges BOYER de LATOUR.

#### Commission Financière :

André BUAT-MENARD, André NOEL, Madame BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de Direction et de Contrôle de Montsoreau :

Colonels BERTIAUX, JOUIN, JEAN-BAPTISTE, Commandant PASQUIER.

Entr'aide: Madame BRAULT-CHANOINE.

Porte-Fanion: Jacques WINTER.

Porte-Fanion suppléant : Bernard CHAPLOT.

Secrétariat : 20, rue E.-Flachat, PARIS-17". Tél. 755.86.40. C.C.P. Paris 8813-50

Cotisation annuelle: 40 F (dont service du bulletin: 30 F.)

Pour les membres à vie et les « Amis des Goums », le montant de l'abonnement au service du Bulletin est fixé à 30 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 1 F en timbres-poste.

Permanence: Mardi et vendredi, de 15 à 18 heures.

Réunion Amicale mensuelle : Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 heures, au Club « RHIN ET DANUBE », 20, rue Eugène Flachat, PARIS, 17°, Métro Pereire - Maréchal Juin.

Correspondance: Pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire Général de La Koumia, 20, rue Eugène Flachat, 75017 PARIS.

Prière de ne traiter qu'une question par correspondance.

# SOMMAIRE

IN MEMORIAM								
— Général MIQUEL	Général LECOMTE	4						
— Commandant CONORT		6						
Lieutenant-Colonel CARRERE		7						
— Capitaine d'ASSONVILLE	Colonel JOUIN	9						
— Colonel RIAUCOU	Colonal MONTIEAN	11						
Lieutenant-Colonel STEMLER     Colonel TUDER	Colonel MONTJEAN	12						
— Colonel ESMILAIRE	Colonel JOUIN	16						
CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 7 MARS 1978		17						
LA VIE DES SECTIONS								
- PARIS		18						
- NICE - COTE D'AZUR		20						
- SUD-OUEST		24						
AU MUSÉE DE MONTSOREAU		26						
LA PAGE DU TRÉSORIER - Dons reçus		27-28						
CARNET DES GOUMS	sign of a sea tience of	29						
NOUVELLES DES UNS ET DES AUTRES		32						
ARTICLES DIVERS								
- Réflexions sur la défense de la France	Colonel SAMUEL	33						
— Première nuit au Tizi	Colonel SAMUEL	35						
<ul> <li>Voyage en Corse des rescapés du camp les 17 et 18 Décembre 1977</li> </ul>	N° 1 Colonel LE PAGE	38						
Des anciens chefs militaires du Maroc	October EE Trice							
immortalisés par les plantes	Yves OLLIVIER	41						
<ul> <li>Le commandement des Goums marocains</li> </ul>	(auteur inconnu)	43						
— Noël en Mer Rouge	Colonel SAULAY	46						
— Le Capitaine LAFITTE	Général DUROSOY	48						
Attaque d'un blockhaus     Les Goumiers chez eux	Capitaine DENAT Capitaine BETBEDER	53 54						
Toi, 2° classe comme moi, avance	(auteur inconnu)	57						
Deux récits de barouds en Indochine	Colonel MAC CARTHY	58						
APPEL DES S.A.S.		62						
AVIS DIVERS		63						
LOIS ET DÉCRETS	nt in a great some of the c	65						
BIBLIOGRAPHIE								
— Mémoires d'Extrême Asie	Etienne MANAC'H	66						
— Le premier bataillon de choc	Raymond MUELLE	67						
LES DESCENDANTS DE LA KOUMIA		69						

## IN MÉMORIAM

## Le Général MIQUEL

Le Général Roger MIQUEL vient de mourir après une longue maladie, qui l'avait cruellement mutilé et qui, dans les dernières semaines de sa vie, l'avait torturé de façon atroce. C'est avec le courage et l'énergie dont il a toujours fait preuve qu'il a lutté jusqu'au bout, supportant chrétiennement ses terribles souffrances.

Une grande partie de sa carrière s'était déroulée au Maroc, tant au Service des Affaires Indigènes que dans les commandements territoriaux. Il était profondément attaché à ce pays auquel il avait rendu les plus grands services, et il était du devoir de « La Koumia » de l'honorer particulièrement.

Le Général MIQUEL était un « homme » au sens le plus noble du mot, un homme de foi, c'est-à-dire un homme fidèle à la parole donnée, un homme auquel on pouvait faire entièrement confiance. C'était un soldat complet, formé, dès l'enfance, aux disciplines du noble métier des armes, dans l'ambiance de cette belle armée du début du siècle, à laquelle appartenait son père.

Tout naturellement, il entra donc au Prytanée Militaire de La Flèche et se destina à la carrière militaire. Il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il fut reçu au concours de Saint-Cyr, en 1916. A la fin de l'année, il était aspirant et rejoignait une unité combattante. L'année 1918 fut, pour lui, particulièrement exaltante. Il appartenait à une division de cavalerie qui, après de rapides roçades des Flandres à la Champagne, était jetée dans la bataille, pour colmater les brêches ouvertes dans notre front par les redoubles offensives allemandes du printemps. Les déplacements se faisaient de nuit, au trot, et au plus jeune revenait la redoutable charge de devancer la division, comme orienteur, pour jalonner, dans l'obscurité, les chemins qu'il fallait suivre. Et puis ce fut, en direction de la Belgique, l'avance victorieuse, au cours de laquelle MIQUEL se distingua et fut blessé.

Revenu à Saint-Cyr, puis en stage à Saumur, le Lieutenant MIQUEL était Chevalier de la Légion d'Honneur et deux fois cité.

Mis, sur sa demande, à la disposition du Général Commandant en Chef au Maroc, il participe, dans les rangs des 8° et 9° Régiments de Spahis algériens, aux opérations de pacification. Affecté au 1° Régiment de Chasseurs d'Afrique, il se marie avec celle qui sera pour lui une compagne admirable, l'assistant avec abnégation dans les épreuves, et le secondant à la perfection dans tous les postes qu'il occupera. Elle s'est montrée une grande dame.

Attiré par le Service des Affaires Indigènes, il suit le cours préparatoire en 1927-1928 et rejoint Aknoul, où il sert deux ans, avant de revenir à Rabat, comme adjoint à la section politique de la Direction. Ceci ne l'empêche pas de participer brillamment aux opérations de l'été 1932, dans le Cercle de Béni-Mellal. Nommé chef du Bureau de Kef el Ghar, il y demeure jusqu'en 1934.

Promu Capitaine, il est affecté au 13° de Dragons à Melun, et il est reçu en 1937 au concours de l'Ecole Supérieure de Guerre. La guerre le trouve à l'Etat-Major de la 1re Division Légère Mécanique, qui combat vaillamment en mai 1940 dans les Flandres.

Revenu au Maroc, il est affecté au 1er Régiment Etranger de Cavalerie. Après un bref séjour en AOF, il est Chef d'Escadrons et désigné pour le poste si délicat à l'époque d'Attaché militaire auprès du Consulat Général de France à Tanger.

Lieutenant-Colonel en 1943, il prend le commandement du 1° Régiment Etranger de Cavalerie, qu'il conduira, au cours des opérations de débarquement en Provence, et des campagnes de France et d'Allemagne. Toujours en pointe d'avant-garde, cette magnifique unité sera, sous son autorité, plusieurs fois citée à l'Ordre de l'Armée.

La guerre terminée, le Général de Brigade MIQUEL est chargé de réorganiser son arme comme Directeur de l'Arme Blindée et de la Cavalerie. Mais le Maroc l'appelle de nouveau, et il commande, à partir du 1er avril 1948, le Territoire d'Agadir et les Confins Algéro-Mauritano-Marocains. En 1951, il est placé à la tête de la Région de Meknès, où il restera jusqu'au moment où le Général DUVAL ayant été tué dans un accident d'avion, il assume la charge difficile de Commandant supérieur des Troupes du Maroc.

De 1956 à 1958, il commande la 5° Région Militaire de Toulouse, où stationnent de nombreuses unités parachutistes. En 1958, comme la plupart de ses camarades, le Général MIQUEL ressent vivement la déclaration de M. PFIMLIN, Président du Conseil désigné, déclaration qui annonce une politique d'abandon en Algérie ; aussi donne-t-il son appui à l'organisation de l'opération dite « Résurrection » qui, par sa menace, conduira à un changement de régime. Que l'avenir ait, hélas donné un autre cours aux événements... le Général MIQUEL en souffrira d'autant plus cruellement que son fils, le Lieutenant Bernard MIQUEL, dont il était si fier, tombera au combat, en Algérie, sans que son sacrifice ait pu le sauver. La peine de notre ami fut extrême mais, extrêmement maître de lui, il sut conserver l'attitude stoïque du courageux soldat qu'il était. Son chagrin fut profond de voir abandonnées les populations nordafricaines auxquelles il s'était tant dévoué.

La vie du Général Roger MIQUEL, toute de rectitude et d'exactitude, sa carrière si complète, ses vertus militaires doivent être données en exemple aux nouvelles générations d'officiers. Son souvenir doit être conservé particulièrement au 1er R.E.C. dont il fut le chef de guerre prestigieux et, à Montsoreau, au Mémorial des Goums et des Affaires Indigènes, qui tinrent une si grande place dans sa vie.

Ses obsèques ont eu lieu à Albas, dans le département du Lot, où il était né. Les honneurs lui étaient rendus par le 1er R.E.C. en présence du Général de QUATREBARBES, commandant la Région de Bordeaux. Il repose auprès du Lieutenant Bernard MIQUEL.

Général de Corps d'Armée, titulaire de 14 citations, Grand Croix de la Légion d'Honneur, c'était un ami incomparable, dont je m'honore d'avoir acquis l'affection.

## Le Commandant CONORT

Dans une lettre de fin septembre 1976, adressée au Président de la Section Sud-Ouest, le Commandant CONORT s'excusait de n'avoir pu assister aux journées nationales de mai 1976 à Pau et d'être dans l'impossibilité de se rendre à Saint-Gaudens, à l'occasion de la 10° réunion annuelle de la Section, en octobre 76. « Malgré une amélioration certaine, écrivait-il, tous les mois je suis obligé d'aller faire un séjour d'une semaine à l'hôpital pour perfusion. En tout cas, j'ai un moral excellent et j'espère bien qu'au printemps prochain je serai presque sur pied ».

Ce n'est qu'au début novembre 1977 que nous apprenions le décès du Chef d'Escadron Pierre CONORT, survenu le 20 janvier 1977, après 16 mois de souffrance et deux interventions chirurgicales, à Vaux-sur-Mer (17), où il était retiré depuis 1965.

Né à Paris, le 26 septembre 1913, le jeune CONORT avait passé presque toute son enfance dans le Cantal, rejoignant ses parents dans la capitale seulement un court laps de temps. A l'âge de 18 ans, il s'engageait, comme 2° classe, au 73° R.A.D. qu'il quittait pour le 77° R.A.D. en janvier 1940. Prisonnier après l'armistice, il était libéré après quelques jours de captivité.

En juillet 1941, il rejoignait le Maroc où il était affecté au 410° R.A.D.C.A. Nommé Sous-Lieutenant en septembre 1944, il rejoignait la 1<sup>re</sup> armée, participant à la Bataille du Doubs et de Mulhouse, passant le Rhin en avril 1945.

En octobre 1945, il était affecté aux A.I. du Maroc, où il allait servir 10 ans, tout d'abord dans le Territoire d'Ouezzane, à l'annexe de Teroual, en particulier, comme Chef de poste de Brikcha et, à partir d'avril 1952, nommé Capitaine dans la région de Meknès, comme Chef de poste d'Aghbalou n Kerdous (annexe de Tinejdad).

Affecté aux Affaires algériennes en juin 1956, il rejoignait la S.A.S. de Chéria (arrondissement de Tebessa) où, en 1959, il était promu au grade d'Officier des Affaires algériennes « classe exceptionnelle ». En novembre 1960, il était nommé Chef de la S.A.S. d'Aokas (arrondissement de Bougie).

Rapatrié en France en juin 1962, promu Chef d'Escadron en janvier 1963, il quittait l'armée active sur sa demande, le 1° septembre 1965.

Admis à l'honorariat de son grade en septembre 1972, il était Officier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre 39-45, Valeur Militaire (4 citations dont 1 palme), Chevalier du Mérite Agricole...

Officier de haute valeur, aux brillantes qualités de soldat et aux solides vertus de Chef et d'Administrateur, CONORT, que ses camarades aimaient bien pour ses qualités d'homme, s'occupait depuis quelques années, dans sa commune, d'une Société de Sauvetage et des personnes du 3° âge, étant toujours prêt à rendre service.

Que Madame CONORT, son épouse, veuille bien partager avec sa mère et sa belle-mère, toutes les deux q'un grand âge, les affectueuses condoléances de ses anciens camarades et le témoignage de leur respectueuse sympathie.

## Le Lieutenant-Colonel CARRÈRE

Nous avons le triste devoir de rendre compte de la disparition de l'un de nos plus chers anciens, le Lieutenant-Colonel Jean-Dominique CARRERE, décédé le 4 décembre 1977.

Sa silhouette était familière et aimée de tous les fidèles de la Koumia ; sa courtoisie et sa connaissance des choses marocaines étaient appréciées ; ses écrits dans notre bulletin et son livre « MISSIONNAIRES EN BURNOUS BLEU » étaient connus de tous.

Le Lieutenant-Colonel CARRERE, avec 90 % d'invalidité et trois blessures graves, avait, naturellement, une activité physique un peu diminuée. Il n'en restait pas moins extrêmement brillant du point de vue intellectuel.

Ami très fidèle, il était en liaison étroite avec beaucoup d'entre nous et partageait son temps entre la France, le Maroc et les Baléares.

Extrait du journal franco-majorquin Paris-Baléares de janvier-février 1978.

Le mois dernier j'ai appris la triste nouvelle du décès à l'approche de ses 90 ans du Colonel Jean CARRERE, au Val-de-Grâce à Paris. Notre Consul de France a envoyé un télégramme à Mme CARRERE et sa famille, au nom de nos compatriotes qui l'avaient bien connu au Maroc et à Palma. Par l'intermédiaire du Paris-Baléares dont il avait été l'un des lecteurs, je renouvelle ces condoléances bien attristées en ce qui me concerne. Il y a déjà 6 ans j'avais écrit dans la rubrique « Trait d'Union France-Espagne-Maroc » le récit de mon arrivée en 1930, comme adjoint au Capitaine CARRERE, Chef du Bureau des Affaires Indigènes de Trafrannt (Cercle du Moyen Ouergha au nord de Fez). Je l'avais reçu en 1946 à Agadir où il était venu accompagné de sa fille « Maeté », afin de retrouver dans le Grand Sud Marocain quelques-uns de ses ex-Officiers adjoints qui l'avaient invité. Ces derniers, comme bien d'autres, n'ont jamais oublié les enseignements dont ils avaient bénéficié de la part d'un admirateur et continuateur des méthodes de commandement du prestigieux Maréchal LYAUTEY.

Au printemps 1975 me trouvant à Paris, après avoir déjeuné chez le Colonel et Mme CARRERE, qui habitaient dans le quartier de l'Europe, j'accompagnal à pied mon ancien Chef, jusqu'à l'avenue Niel, pour rendre visite au Général BOYER de LATOUR, qu'il avait sous ses ordres en 1925 pendant la guerre du Rif. J'ai retrouvé ce jour-là un grand malade, invalide, mais lucide. Il y a déjà un an, nous avons appris le décès de ce brillant guerrier, à la fois excellent administrateur, respecté et même aimé par ses ex-adversaires après leur soumission. Notre Colonel, malgré sa mauvaise vue, n'oubliait pas qu'il avait débuté dans l'Armée comme chasseur à pied en 1909, faisait chaque semaine ce même trajet aller et retour, pour remémorer avec de LATOUR leurs vieux souvenirs de guerre et paix au « Maghreb ». Au cours de la conversation, j'évoquai avec le Général notre vieille Ecole Militaire de Saint-Maixent. Plus tard, au cours des derniers combats de la guerre du Rif, à l'Est de Ouezzane au printemps de 1927, mes Tirailleurs du 67° Régiment de Meknés en opérations avaient attiré mon attention sur deux Officiers déjà dans la légende, le Lieutenant qu'ils appelaient « Latorre » et le Capitaine « Boulehia » (Barbu), à la tête de leurs cavaliers Berbères. C'est dans cette région que je rencontrai pour la première fois un autre vétéran des A. I. du Maroc, le Lieutenant SAMUEL, qui attendait au lieu dit « Bab-Tazimrane » l'arrivée de SLITTEN EL KHAMLICHI, accompagné de sa famille et de ses redoutables et vaillants guerriers, qui entraient dans les lignes françaises, un an après la reddition de son oncle

ABDELKRIM. Le Colonel SAMUEL a pris sa retraite à Nice. Il avait été mon Chef de Bureau des A. I. du Cercle de Tiznit en 1935. J'espère le revoir « In-Cha-Allah ». A Trafrannt en 1932, j'avais de nouveau rencontré le Lieutenant de LATOUR, au cours d'une battue aux sangliers organisée par le Capitaine CARRERE. A la même époque, depuis le poste de Tabouda, où j'avais succédé à de LATOUR puis GILLIOZ, le Capitaine CARRERE qui avait de très bonnes relations avec ses voisins Espagnols, m'avait donné toutes instructions pour aménager une piste autocyclable en direction du Tléta des Beni Ahmed. Depuis ce poste, le Capitaine JUAN de JUAN faisait exécuter les mêmes travaux, pour me rejoindre à une frontière plus ou moins contestée. Pour inaugurer cette réalisation, le Lieutenant LUIZET (notre ex-Préfet de Police à la libération) futdélégué par le Général Commandant la Région de Fez, pour couper le cordon traditionnel, avec nos amis Espagnols. Cette cérémonie fut suivie de réceptions successives dans les postes voisins. A cette occasion, j'accompagnai le Capitaine CARRERE jusqu'à Chechaouen, où au Cercle des Officiers de la Place d'Espagne le Colonel VILLALBA nous fit un accueil inoubliable. Je rencontrai les Lieutenants GALLO BULLON, LORENZIS et DON BASILIO SAENZ ARANAZ, que je devais revoir plus tard, aux abords du Sahara Atlantique.

En 1935, comme voisin de poste de la Zone Espagnole d'Ifni, je rencontrai plusieurs fois le Capitaine de LATOUR à Goulimine. Il était sous les ordres du prestigieux Général TRINQUET, qui commandait depuis Tiznit les Confins Algéro-Marocains. Ce brillant Officier Supérieur avait eu comme Commandant pendant la guerre du Rif deux adjoints de valeur, le Capitaine CARRERE et le Lieutenant de LATOUR.

Il y a deux ans, le Colonel CARRERE était venu pour la première fois à Majorque, reçu par ses vieux amis du Maroc Maître Claude MOTION et Mme pendant une semaine à Santa Ponsa. Chaque jour, soit programme touristique, soit parties de bridge, mais surtout échanges de vieux souvenirs communs, agrémentèrent le séjour de notre hôte. Lors d'une réunion de l'Amicale de Bienfaisance à l'Hôtel Saratoga, le Colonel dédicaça plusieurs exemplaires de son livre « Missionnaires en burnous bleu ». Je le conduisis jusqu'à Valldemosa, chez notre Président Balbin PIQUER et Mme, et ensuite à la « Cartuja » où Mme FELLA lui fit visiter, les lieux où passèrent un hiver Georges Sand et Chopin. Mais, lorsqu'il apprit que son interlocutrice était la demi-sœur du célèbre Général de LOUSTAL, une émouvante et intéressante conversation se poursuivit sur le vieux Maroc de l'époque du Maréchal LYAUTEY.

Le samedi 21 mai 1977, à 7 h, j'avais rendez-vous avec le Colonel CARRERE à la gare d'Austerlitz, pour aller à Saumur où avaient lieu les deux journées de la « Koumia » (Poignard : insigne des Goums). Ce groupement des anciens de ces unités, avec ceux des A. I. du Maroc, est très vivant en France, et doit bientôt comprendre les descendants des défunts. Dans le chemin de fer, le Colonel eut un léger malaise, provenant me dit-il de son insomnie au cours de la nuit. A l'arrivée je le conduisis à son hôtel afin qu'il puisse se reposer. En fin de matinée je le vis arriver à temps pour assister au défilé de la section des Elèves Officiers Marocains, en même temps que d'autres unités d'armes différentes, à l'occasion du baptême de leur promotion « Lieutenant CAZELLE ». Mon ami le Colonel LUCASSEAU, qui vient souvent à Palma Nova, est l'actif Président de la « Koumia » depuis 3 ans.

Commandant LEGROS

#### Note de la rédaction

Le Commandant LEGROS est, aux Baléares, un artisan dévoué et passionné de l'amitié franco-majorquine et un animateur de la vie culturelle française. A ce titre, il a été promu Commandeur de l'Ordre National du Mérite.

Chaleureuses félicitations de La Koumia.

Il accueillait toujours le Colonel CARRERE, lequel se rendait avec joie à Mallorca, où il conservait de solides amitiés françaises et marjorquines.

« La nouvelle du décès du Colonel CARRERE me peine beaucoup. Je le connaissais depuis très longtemps. Nous avions renoué de vieilles relations, à l'occasion de la sortie de son livre.

Il était venu nous voir à Nice, il y a deux ans, et commençait à souffrir du mal qui, probablement, l'a emporté et qu'il avait fait soigner au Val-de-Grâce.

C'était un homme très bon, d'une parfaite urbanité, ne disant jamais de mal d'un camarade. Il nous a donné un bel exemple de vitalité et de courage moral. »

Colonel SAMUEL Nice.

## Capitaine D'ASSONVILLE

La destinée n'a pas permis au Capitaine d'ASSONVILLE de voir se réaliser son désir de reposer aux côtés de ses anciens chefs et amis, les Colonels FORTOUL et REVEL, dans le carré militaire du cimetière du Guéliz à Marrakech, où il avait passé la plus grande partie de sa carrière et pris sa retraite.

En effet, atteint d'une très grave maladie, il avait dû être évacué en novembre dernier sur une clinique de Marseille, où il rendit l'âme le 13 janvier 1978.

Avec lui disparaît un témoin du vieux Maroc, ce pays auquel il avait eu la chance de pouvoir se consacrer entièrement, même après son départ de l'Armée, aux Forces Auxiliaires et au Consulat de France de la capitale du Sud.

Nos camarades de la section du Sud-Est ont pu représenter la Koumia à ses obsèques et soutenir, dans cette épreuve, Mme d'ASSONVILLE et sa famille.

Colonel JOUIN.

# Colonel François RIAUCOU

François RIAUCOU, né en 1908 à PARIS, a été admis en 1931 à l'Ecole de l'Infanterie et des chars de combat de SAINT-MAIXENT et nommé sous-lieutenant en 1932. Affecté à sa sortie de l'Ecole au 67° Régiment d'infanterie, il fut, ensuite, sur sa demande, détaché au Service Géographique de l'Armée, et, de 1936 à 1940, fit plusieurs séjours en Algérie, en Tunisie et au Levant. Après quelques mois au services spéciaux du Levant, il fut volontaire pour le Service des Affaires Indigènes du MAROC, où, de 1941 à 1944, il servit dans plusieurs postes du Grand Atlas : AZILAL, TAGUELFT, ZAOUIA AHANSAL où il commanda le 72° Goum. Nommé capitaine entre temps, il fut affecté au 2° G.T.M. au 6° Tabor. Ayant pris le commandement du 8° Goum, il fut blessé grièvement trois mois après, dans les Vosges, le 7 décembre 1944, atteint par balles à la cuisse

et par éclat d'obus au pied droit. Il fut l'objet de la citation élogieuse suivante à l'ordre de l'Armée : « Excellent commandant de Goum, dont la bravoure et le calme au feu font l'admiration de ses goumiers. Le 7 décembre 1944 a lancé son unité à l'assaut de LAPOUTROIE défendu par de nombreux ennemis. A la tête de son Goum, en abordant les premières maisons du village, a été grièvement blessé ».

A la suite de ses graves blessures, il fut immobilisé pendant un an et ne rejoignit le Contrôle Régional de la Méhalla de MARRAKECH que le 25 novembre 1945 comme chef du détachement de liaison des Goums.

Il fut ensuite affecté en mai 1948 comme adjoint au bureau du Cercle d'INEZGANE, où il resta jusqu'en août 1951, ayant été désigné comme adjoint au bureau du Territoire de TIZNIT. En janvier 1953, il est nommé Chef de Bataillon et affecté à la Direction de l'Intérieur, à la section des Collectivités. Il quitte définitivement le Maroc après l'Indépendance, en août 1956, et demande à servir dans le cadre des Affaires Algériennes. Affecté à la Préfecture de SETIF et chef de corps des SAS dans le département, il est nommé Lieutenant-Colonel en avril 1961. Il termine sa carrière comme chef du Bureau Central des Archives administratives militaires à Pau, qu'il rejoint en septembre 1962, pour prendre sa retraite 4 ans plus tard. Nommé Colonel de réserve le 1° avril 1967. Invalide à 100 %. Nommé Colonel de réserve le 16 avril 1967, titulaire de trois citations à l'ordre de l'Armée, 4° citation à l'ordre de la Division et de la Valeur Militaire. Chevalier de la Légion d'Honneur le 20 juillet 1945, puis Officier et Commandeur de la Légion d'Honneur. Commandeur du Ouissam Alaouite.

Ayant pris sa retraite à MARSEILLE, il fut pendant 12 ans le Président très actif de la Section de MARSEILLE de la KOUMIA. Malgré le grand handicap de sa blessure, qui exigea de fréquentes hospitalisations et interventions chirurgicales, il en fut un animateur remarquable et dynamique, organisant, chaque année, plusieurs réunions de la journée avec des visites, rassemblant autour de lui de nombreux camarades des A.I. et des GOUMS.

A la suite d'un malaise, il s'est éteint subitement le 15 janvier 1978. Ses obsèques ont eu lieu à MARSEILLE le 18 janvier en présence de sa famille et de très nombreux amis. Le Colonel MONTJEAN a prononcé sur sa tombe l'allocution suivante :

« C'est parce que j'ai très bien connu le Colonel François RIAUCOU, alors qu'il était sous mes ordres à INEZGANE et que nous nous sommes liés d'une sincère amitié que j'ai tenu à évoquer aujourd'hui son souvenir.

Ayant un sens profond du devoir, il remplissait ses fonctions avec compétence, intelligence et bon sens, qu'il s'agisse des contacts avec les Marocains, dont il connaissait parfaitement la mentalité ou de la rédaction fastidieuse de rapports.

Il était tout particulièrement apprécié de tous, de ses chefs, de ses adjoints, de ses camarades ou de ses administrés. Quoique souffrant de façon continue de la grave blessure qu'il avait reçue pendant la guerre, il était toujours de bonne humeur, affable et de caractère égal.

La grande estime que j'avais pour lui s'était rapidement transformée en cordiale et affectueuse amitié : ami sûr, délicat et attentif, que j'avais grand plaisir à rencontrer avec son épouse si attachée à lui.

De douloureux événements les ont conduits à assumer la lourde responsabilité d'avoir à prendre entièrement la charge de leurs deux jeunes petits-enfants, faisant l'admiration de tous.

Officier de valeur, excellent époux, grand-père affectueux et dévoué, je m'incline avec respect devant lui, sûr qu'il a trouvé maintenant la place qu'il a mérité dans l'au-delà. Nous partageons au plus profond de nous-mêmes la grande douleur de Madame RIAUCOU, de son fils et de ses petits-enfants, pour lesquels nous demandons à Dieu d'accorder le courage qui leur est nécessaire dans cette épreuve.

Le Colonel SAMUEL, chef de la Section de NICE de la KOUMIA, m'a chargé d'être son interprète et celui de tous les membres de la KOUMIA et de cette section en saluant une dernière fois leur camarade. »

## **Lieutenant-Colonel STEMLER**

Nous avons eu la douleur de perdre notre camarade, le Lieutenant-Colonel Guy STEMLER, qui nous a quitté le 4 février 1978, un mois après une grave opération. Peu auparavant, il s'était installé à ANTIBES avec son épouse, après avoir habité CERET pendant plusieurs années.

Guy STEMLER était né à MONACO, le 5 juillet 1906, et avait accompli presque toute sa carrière aux Affaires Indigènes du Maroc, où, bien connu, il s'était fait de nombreux amis, dont il avait acquis la profonde estime.

Ses obsèques ont eu lieu à MONACO, le 7 février. Il fut accompagné de sa famille, de nombreux camarades des A.I., certains venus de loin, et d'amis qui l'avaient connu au Maroc et en Algérie. Sa carrière a été évoquée dans une allocution prononcée par le Colonel MONTJEAN, avec qui il était particulièrement lié :

#### « Mon cher Guv.

- « C'est avec émotion que je viens vous dire un dernier adieu au nom de vos camarades de la Koumia, qui tous ont appris avec grande tristesse votre départ. Après un mois pénible, succédant à une grave opération, vous vous êtes paisiblement endormi, rappelé par le Seigneur dans un monde meilleur.
- « Vous avez eu une très belle carrière, bien remplie, à peu près exclusivement passée en Afrique du Nord et aux Affaires Indigènes. Sorti de SAINT-CYR en 1931, et après quelques années de garnison à PARIS au cours desquelles vous avez obtenu votre brevet d'observateur en avion, vous avez rejoint le MAROC, en demandant d'être affecté aux A.I.
- « Après RABAT et TIZNIT, ce fut en 1940 les AIT BAHA, où j'ai eu le plaisir de vous accueillir ainsi que le Caïd Lieutenant BEL MADANI, qui n'ayant pu venir aujourd'hui vous donner un dernier témoignage d'amitié, s'est fait représenter par son épouse.
- « Rapidement nous avons appris à vous bien connaître, à vous estimer et nous sommes devenus bientôt les excellents amis que nous n'avons jamais cessé d'être, ayant eu la chance de nous rencontrer fort souvent depuis.
- « Travaillant dans un intime esprit d'équipe, tant avec votre Chef qu'avec vos camarades et vos subordonnés, votre esprit militaire, votre sens de l'humain, votre goût de la vie de Bled, faisaient de vous un officier des A.l. de Classe, jouissant de l'estime de vos administrés comme de vos chefs.
- « Après quelque temps passé en 1942 dans la Région d'Ouezzane, vous avez rejoint le 1er G.T.M., ce qui vous avait valu la Légion d'honneur, avec la citation à l'ordre de l'Armée : « Commandant de Goum de premier ordre qui, grâce à ses belles qualités de Chef, a su obtenir de son unité le meilleur rendement. S'est distingué particulièrement le 11 avril 1943 à l'ARCOUB LONGUEBAA, en s'emparant d'une position adverse fortement organisée. Le 12 avril, au cours de la poursuite en direction de SBIRA, a vigoureusement attaqué un fort détachement ennemi, lui infligeant des pertes sévères, a capturé 149 prisonniers dont 2 officiers ».
- « Pendant cette campagne, vous avez encore obtenu deux citations élogieuses.

- « Fin 1943, ce fut le retour au MAROC, auquel vous étiez tant attaché, et, la désignation comme Chef de l'Annexe des IDA OU TANAN, puis de MSEMRIR et de BOUMALNE et des AIT BAHA, où j'ai eu la joie de vous recevoir à nouveau pour exercer les fonctions de Chef du bureau du Cercle. Enfin, encore une fois TIZNIT et BOU MALNE, dans des fonctions identiques.
- « Avec l'indépendance du MAROC survint un changement de compétence, avec des fonctions consulaires à OUARZAZAT, enfin les Affaires Algériennes à BOUGIE, TLEMCEN et MOSTAGANEM.
- « Ce bel échantillonnage de postes auquel tous les Officiers d'A.I. ont été soumis plus ou moins a été pour vous l'occasion de faire preuve de vos grandes qualités de cœur et d'affermir votre compétence, au fur et à mesure des années et des promotions de grade dans cette voie passionnante que vous aviez choisie.
- « Aux trois citations de TUNISIE sont venues s'ajouter la croix de la valeur militaire en 1959, la promotion au grade d'Officier de la Légion d'honneur et votre nomination comme Lieutenant-Colonel.
- « Belle vie, bel exemple pour vos fils, tous deux nés au MAROC, qui peuvent être fiers de vous.
- « Tous ceux que vous avez accueillis dans vos différents postes savent combien vous les receviez chaleureusement et amicalement et combien vous avez su créer des liens d'amitié et des sentiments d'estime chez ceux qui vous ont connu.
- « Nous tenons à témoigner notre profonde affliction à votre chère épouse qui a été une compagne attentive et avisée dans votre carrière, où elle n'a cessé de vous accompagner et si admirable dans vos derniers pours. Nous nous inclinons tous devant sa douleur. Nous y associons GERARD, sa femme et ses enfants, RAOUL, votre sœur et les membres de votre famille, dont nous savons que le chagrin est immense.
- « A tous nous disons courage, dans cette peine de voir disparaître celui qu'ils aimaient tant, mais la consolation est de savoir que DIEU l'a auprès de lui, ayant atteint le but pour lequel il a été créé.
  - « Au revoir, mon cher Guy, votre souvenir restera vivace dans nos cœurs. »

## Colonel Jean TUDER

1901 - 1978

Jean TUDER se remettait lentement d'une intervention chirurgicale lorsqu'il est décédé brutalement, en son domicile parisien, le 15 janvier 1978, entouré de tous les siens.

Le Colonel TUDER a été inhumé dans l'intimité familiale, la Koumia n'a pu être représentée à ses obsèques.

Camarade de promotion et ami de TUDER, je me dois d'évoquer sa carrière. Il était loyal, courageux et enthousiaste sans forfanterie, généreux au plus haut degré, doué d'un sens de l'humour extraordinaire.

Né le 11 janvier 1901 à Toulon, il poursuit ses études secondaires au lycée de Nice. Il avait pensé à préparer le concours de Navale, mais c'est à Saint-Cyr qu'il entre en octobre 1922. Il est donc de la promotion 1922-1924 baptisée « Metz et Strasbourg » qui s'enorgueillit de compter dans ses rangs

le Maréchal Leclerc de Hautecloque. En octobre 1924, il est nommé Sous-Lieutenant au 1<sup>er</sup> Régiment d'Infanterie en garnison à Cambrai et est affecté au bataillon détaché à Avesnes.

A l'époque, dans les régiments, tous les officiers, du Colonel au dernier Lieutenant, avaient fait tout ou partie de la guerre 1914-1918. Les Sous-Lieutenants, frais émoulus des écoles, se sentaient de vrais blancs-becs et tous brûlaient du désir de faire leurs preuves là où il y avait encore des coups à donner et à recevoir, c'est-à-dire sur les théâtres d'opérations extérieurs, les fameux T.O.E., le Maroc et la Syrie. Mais le commandement, avant de les laisser aller guerroyer outre-mer, voulait absolument parfaire leur formation de chef et d'instructeur, et cela sur le tas, dans les régiments, et pendant au moins deux ans. Toute demande de mutation ou même de stage de spécialité était refusée et bien entendu une demande éventuelle pour partir aux T.O.E. était stoppée.

En fin 1926, au Maroc, l'affaire Riffaine était réglée et la tache de Taza réduite. Tout n'était pas fini, il restait encore de vastes régions à pacifier et la Résidence Générale voulait donner une nouvelle impulsion au Service des Renseignements qui prend désormais le nom de Service des Affaires Indigènes. Le cours de perfectionnement qui existait avant l'attaque Riffaine regroupait à Rabat pour quelques mois les officiers qui servaient comme volontaires dans les goums ou comme adjoints dans les postes de renseignements du bled. En fin 1926, la Direction des Affaires Indigènes crée quelque chose de nouveau : le cours préparatoire d'instruction au Service des Affaires Indigènes, appelé en abrégé : « cours des A.I. ». Pour attirer les talents et élargir son choix, la direction obtient de faire appel aux volontaires de toutes les armes non seulement en Afrique du Nord mais aussi en France et à l'armée du Rhin.

Et c'est ainsi que le Lieutenant TUDER Jean, du 1er Régiment d'Infanterie, son stage de formation terminé et volontaire pour le cours des A.I., arrive à Rabat le 1er janvier 1927. Il retrouve également admis au cours quelques camarades de promotion : de Maistre, Lecomte, Lacomme, Niox, Antier, Systermans venu lui aussi d'un régiment de France, de Fleurieu et moi-même.

Le cours dure six mois et le 1er juillet TUDER est affecté comme adjoint au bureau du Cercle de Missour, en Haute-Moulouya. L'année suivante, il passe adjoint au poste de Meghaoua. Depuis la réduction de la tache de Taza, la sécurité régnant dans la région, on déplace quelques officiers pour les affecter dans le Sud où on commence à préparer l'encerclement du Haut-Atlas. TUDER est alors nommé adjoint en fin 1929 à la Kelaa des Mgouna dont je suis le chef du bureau. C'est là, à la Kelaa des Mgouna, que l'ai découvert les éminentes qualités et les talents de TUDER. Sorti de Saint-Cyr dans un régiment de tirailleurs marocains, j'étais, comme tous mes camarades, astreint à deux ans de stage de formation sans mutation possible, mais les événements du Riff en 1925 ont fait que mon régiment a prestement quitté Mayence en juillet et que j'ai pu participer aux opérations. Je croyais avoir de l'expérience et connaître mon métier d'officier d'Affaires Indigènes mais je me suis vite aperçu que je n'arrivais pas à la cheville de TUDER, véritable « missionnaire en burnous bleu », parfait « roumi » trois ans auparavant. Travailleur acharné, rien ne le décourageait, d'une patience et d'une humeur toujours égale, il savait écouter et avait le jugement sain. On préparait l'avance sur Bou Malne du Dadès et le Haut Dadès d'une part et sur la Todgha d'autre part tout en surveillant le sinistre Sagho. En différentes circonstances TUDER, soit à la tête du 36° Goum soit avec un groupe de partisans, avait aussi prouvé qu'il était un conducteur d'hommes. Il était très aimé. On menait tous les deux une vie à la De Brack (voir avant-postes de cavalerie légère) mais avec de l'infanterie légère.

Le bureau des A.I. de Télouet devenant vacant, TUDER y est affecté en février 1931. Télouet, au pied sud du col du même nom (2.400 m), maison mère des Glaoua, était un bureau délicat. Fondé en 1925 par Paulin, il avait été le fief de Spillmann jusqu'à l'occupation de Ouarzazat (1928). En fin 1931, lors de l'occupation du Todgha, mon ami TUDER revient dans la région à la

tête d'une harka de partisans Glaoua et il bat l'estrade devant la colonne et fait la liaison avec les éléments avancés de la colonne venant de l'est des confins algéro-marocains.

Le Haut-Atlas devient une véritable « poche » au nord et le Sagho une autre « poche » au sud.

C'est à ce moment que TUDER mérite et reçoit sa première citation qui débute par ces mots : « Officier aussi modeste que distingué qui..., etc. ».

TUDER sera encore présent lors de la liquidation de la « poche » du Sagho en février 1933. Les confins algéro-marocains et la région de Marra-kech lancent des colonnes qui convergent vers le centre du massif. Bournazel, « l'homme à la veste rouge », tombe à la tête de ses goumiers en attaquant de l'est vers l'ouest. Dans le même temps progressant du sud au nord les harkas de Spillmann attaquent elles aussi. Comme son camarade de promotion, Saint-Bon, TUDER commande une des harkas. Le 17 février, à l'aube, TUDER enlève l'importante position du Tizin'Oulili qui faisait obstacle à l'attaque finale, On a loué l'intrépidité de TUDER, mais c'était le résultat d'une préparation minutieuse, dans laquelle rien de ce qui était prévisible n'avait été laissé au hasard. Une deuxième citation élogieuse vient le récompenser. Autre récompense, on lui donne à créer le Bureau de Skoura, petite palmeraie à une étape à l'est de Ouarzazat. Là, TUDER donne sa mesure. Sa générosité se déchaîne, il mène une campagne sans précédent contre la misère, écrit, quémande, rien ne le rebute. Il marque Skoura et... Skoura le marque.

Nommé Capitaine en 1934, il songe à rentrer en France pour effectuer son temps de commandement d'une compagnie de troupes régulières, car le temps passé à la tête d'un goum ou d'une harka aussi importante soit-elle ne compte pas. Au cours de l'été 1935 le Capitaine TUDER est affecté au 24° d'infanterie, en garnison à Paris, et prend le commandement d'une compagnie à la caserne de Latour-Maubourg.

En mai 1937, il épouse une de ses cousines, fille d'un médecin de la Guadeloupe. Il vit l'alerte de 1938 et l'année suivante c'est la deuxième guerre mondiale. TUDER prend une part très active à la formation du 104° d'infanterie à Argentan, régiment de formation dérivé du 24°, et il part aux armées à la tête d'une compagnie de ce régiment. Chacun sait ce qu'a été cette douloureuse campagne de France. A la fin, TUDER, qui a regroupé autour de sa compagnie des petites unités perdues, retraite en contr'attaquant pour se dégager. Le 13 juin 1940, à Luzancy, à 6 kilomètres en amont de la Fertésous-Jouarre, il contr'attaque et franchit la Marne. Quatre jours après, le 17 juin, ayant franchi et la Seine et le Loing, il assure par son exemple le succès d'une contr'attaque à Château-Landon. Ce sera malheureusement la dernière, il est fait prisonnier le soir, ayant épuisé toutes ses munitions.

Et c'est le pain amer de la captivité. Tout de suite TUDER sait que ce sera très long et que tenter de s'évader de Silésie est difficilement réalisable. Comme très vite les Oflags deviennent des universités où tout le monde enseigne quelque chose à tout le monde et réciproquement, TUDER décide de faire son droit. Sans se laisser décourager, il assimile tout le programme. Dans son esprit, une culture juridique l'aidera une fois de retour au Maroc à mieux aiguiller et contrôler les tribunaux coutumiers berbères. C'est en captivité qu'il apprend qu'une belle citation lui a été attribuée pour les affaires de Luzancy et de Château-Landon et qu'il est nommé Chef de Bataillon.

En avril 1944, l'armée Patton libère Colditz où il avait été transféré quelques mois auparavant. A son retour à Paris, on lui confirme sa qualité de licencié en droit et sur sa demande il est de retour au Maroc. Il demande humblement au Directeur des Affaires politiques la faveur d'être, si possible, réaffecté à son ancien poste de Skoura. Cette faveur lui est accordée, mais solliciter, dix ans après l'avoir quitté, le même poste, alors qu'on a un galon de plus sur les manches, c'est le contraire de l'ambition... Il faut le

faire! mais c'est tout TUDER, le modeste, le généreux, le fidèle TUDER. Skoura l'avait bien marqué. Il a retrouvé ses ouailles avec joie. On sait ce que vaut TUDER et on ne va pas le laisser longtemps à Skoura et on le dépêche à Paris pour suivre un stage aux Hautes Etudes d'Administration musulmanes. A son retour il est affecté au territoire de Taza.

La Direction des Affaires politiques pense à lui pour une mission plus importante et il est détaché à Paris comme Chef de Cabinet de M. Augarde, Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires musulmanes, poste dans lequel il remplace le Colonel Sore.

Très vite il rend de grands services. Il reprend à son compte les idées de son prédécesseur, Sore, et mène à bien les négociations voulues pour faire octroyer aux Goumiers les avantages de retraites accordées aux seuls combattants des régiments réguliers de tirailleurs ou de spahis. TUDER est un homme de contact et noue au bénéfice de M. Augarde des relations précieuses dans les grands services de l'Etat et dans les milieux politiques influents. Il a rendu de tels services que le Maréchal Juin le fait nommer Officier de la Légion d'Honneur en 1948 et en octobre 1949 Lieutenant-Colonel. De plus le Maréchal tient à ce que TUDER reste à Paris à l'antenne de la Résidence générale dans la capitale. Il y rend des services importants, aussi le Général Guillaume en succédant au Maréchal à Rabat demande à TUDER de jouer le même rôle à son profit.

On est en 1953, TUDER estime sa mission terminée et demande sa mise à la retraite. Il se retire à Paris et s'inscrit comme avocat au Barreau de Paris.

TUDER n'a pas fini de rendre service et surtout d'être attiré par de lointains horizons. Il part avec sa famille à la Guadeloupe, aux Antilles françaises. Là-bas, il devient Secrétaire Général du Syndicat des Producteurs de Sucre et de Rhum. A ce poste, il prend très vite conscience de l'utilité d'une reconversion de l'économie guadeloupéenne et pense au tourisme. Il multiplie les contacts et participe activement à la mise en place d'une industrie hôtelière qui était inexistante. De nombreux emplois nouveaux sont créés. Mais ce département d'Outre-Mer reste encore méconnu. Par de nombreux voyages personnels et bénévoles tant aux Etats-Unis qu'au Canada et au Mexique, le Colonel TUDER assure les relations publiques de ce coin de terre française en Amérique. Une impulsion et un dynamisme nouveaux redonnent espoir aux Guadeloupéens. Très vite l'aéroport de Pointe-à-Pître devient aérodrome international.

En 1963, à 62 ans d'âge, le Colonel TUDER rentre à Paris avec les siens. Toujours avocat à la Cour, il traite quelques affaires civiles, mais généreux comme toujours, il consacre une grande partie de son temps à étudier et à plaider gratuitement au titre de l'assistance judiciaire. Cependant, parallèlement, il est le correspondant permanent de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Pointe-à-Pître, Guadeloupe, à Paris. Il suggère de nombreux projets de développement qu'avec l'accord de la C.C.I. il fait aboutir à Paris auprès des différents ministères concernés. Il est le trait d'union entre Paris et Pointe-à-Pître.

En 1976, Maître TUDER est fait Commandeur de l'Ordre National du Mérite.

Notre Président d'Honneur, le Général de Saint-Bon, a pu aller 117, rue Saint-Dominique, rendre visite à Mme TUDER et lui manifester la douloureuse sympathie que nous éprouvons tous à la Koumia envers elle et ses enfants. Que Mme TUDER et ses enfants veuillent bien trouver ici le fidèle souvenir que je garde de son mari et de leur père.

## Colonel ESMILAIRE

Le mois de février 1978 s'est terminé avec une nouvelle disparition dans les rangs de la Koumia, celle de notre camarade ESMILAIRE, décédé subitement à l'âge de 60 ans, à Enghien-les-Bains, où il s'était retiré depuis son départ de l'armée active.

Sorti de Saint-Cyr en 1940, il réussit à gagner le Maroc l'année suivante et il est affecté au 3° Bataillon du 2° R.T.M. à Agadir. C'est dans les rangs de cette unité qu'il va effectuer l'essentiel de sa carrière militaire et sa brillante conduite sur les champs de bataille d'Italie, de France et d'Allemagne lui vaudra l'attribution de quatre citations, dont deux à l'ordre de l'Armée.

En 1948, Roger ESMILAIRE est admis dans le corps des A.I., au Bureau du Cercle de TIZNIT, avant de commander le poste de MIGHLEFT.

L'indépendance du Maroc le trouvera au Cabinet du Chef de la Région d'Agadir, où il avait remplacé le Capitaine MOUREAU en 1955. Ensuite, le Commandant ESMILAIRE fait un séjour dans les S.A.S., puis en Allemagne, sous les ordres de son ancien Chef de Cercle, le Colonel TURNIER.

Ses obsèques ont été célébrées le 25 février à Enghien, en présence d'un grand nombre de ses amis et anciens chefs du 2° R.T.M., de la 4° D.M.M. et de la Koumia, parmi lesquels nous citerons le Général d'Armée RICHARD, les Généraux VANUXEM, de SUSBIELLE, TURNIER, nos camarades BRASSENS, MIKCHA, CHRETIEN, JOUIN, PARENT, la Générale VAUTREY, qui ont transmis à Mme ESMILAIRE et à ses trois enfants les bien sincères condoléances de notre Association.

all not replaced to the state of the state o

Colonel JOUIN.

## CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA KOUMIA

**DU 7 MARS 1978** 

#### CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 7 MARS 1978

Sous la présidence du Colonel LUCASSEAU.

En présence de : MM. BOULA de MAREUIL, de GANAY, JOUIN, MARDINI, REVEILLAUD, BUAT-MENARD, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. MULLER, MERCHEZ, PASQUIER.

Excusés: MM. de CHAUNAC-LANZAC, NOEL et TROUILLARD.

#### ORDRE DU JOUR

Mise au point de la prochaine Assemblée Générale

Le programme et l'action du Colonel MAGNENOT à LYON.

Ordre du jour de l'Assemblée Générale.

#### La vie des sections

Organisation de la section OUEST (Colonel GUIGNOT) Présidences des sections de MARSEILLE et de CORSE Visites du Président à NICE et à LYON

#### Mise sur pled de l'Association des Descendants

L'action du Commandant de LATOUR.

Les documents présentés en projet sont approuvés, après modifications, par le Conseil d'Administration : statuts, déclaration d'association à but non lucratif.

Recherche et regroupement des descendants (lettre aux Présidents de section).

Organisation de la nouvelle Association.

#### Montsoreau

Exposé du Commandant PASQUIER sur les questions relatives au Musée.

#### Nouvelle Présidence de la Koumia

Composition du Conseil d'Administration.

Questions diverses

#### ANNUAIRE DE L'ASSOCIATION

Les Présidents de section voudront bien indiquer, lors de l'Assemblée générale, le nombre de camarades de leurs sections désirant éventuellement acheter, par souscription, le nouvel annuaire de la Koumia (1978).

Le prix en sera connu avant l'Assemblée Générale.

### LA VIE DES SECTIONS

## PARIS

Activités de la Section

Le compte rendu des activités de la Section de Paris, paru au bulletin n° 69, avait perdu en route, Dieu sait où, une part de son contenu, et il paraît nécessaire de reprendre ce texte à la date du 22 octobre 1977.

Depuis longtemps la Section voulait organiser un méchoui sortant de l'ordinaire, c'est-à-dire sans passer par un traiteur. MERCHEZ et CUBISOL ont donc mis sur pied une petite fiesta. Ils avaient trouvé un local et un jardin mis obligeamment à leur disposition par le Commandant (E.R.) LECOCQ, qui en 1942-43 avait servi avec le Général GUIRAUD et eu l'occasion de rencontrer le Général GUILLAUME à cette époque. MERCHEZ avait recruté trois marocains travaillant dans son service ; les achats avaient été effectués par MERCHEZ et CUBISOL et leurs épouses. Pour cette première manifestation du genre, il avait été envoyé une quarantaine d'invitations aux membres de la Section de PARIS qui ont l'habitude de répondre à ce genre de convocation. Certains ont cependant été oubliés, la faute en incombe à MULLER qui fait son Mea Culpa, mais demande les circonstances atténuantes ; il avait donné ces noms de mémoire trois jours après son opération et alors qu'il était plongé dans le noir absolu. Le samedi 22 octobre se sont retrouvés à EAUBONNE : M. AUGE, M. et Mme G. BOYER de LATOUR, MM. CARRERE père et fils, M. et Mme CUBISOL, M. et Mme DECAUDIN, M. HUCHARD, M. JOUIN, M. et Mme MERCHEZ, M. et Mme MULLER, Mme Nadine PHILLIMORE, M. et Mme REVEILLAUD, M. le Général et Mme de SAINT-BON, Mme Y. de SPARRE (de BLOIS), M. le Général et Mme TURNIER, M. TROUILLARD, M. LECOCQ et ses enfants. Après l'apéritif, MERCHEZ prononça quelques mots de bienvenue en demandant l'indulgence des convives. Bien à tort d'ailleurs, car vraiment cela fut une belle réussite : les brochettes, le méchoui ainsi que le tagine au veau était un vrai régal, le tout arrosé de « Sidi-Brahim », et après le fromage et les fruits, un thé à la menthe couronna ce menu parfait. Le Général de SAINT-BON tint à remercier les organisateurs et leurs épouses qui s'étaient dépensés sans compter ni ménager leur peine. Tous les assistants exprimèrent leur approbation par des applaudissements redoublés. Le Général fit appeler les cuisiniers marocains pour les féliciter. Cela fut pour le Colonel CARRERE l'occasion d'improviser un de ces petits speeches aussi chaleureux que spirituels dont il était coutumier. Il s'entretint un long moment avec les cuisiniers dont il avait connu les grandspères dans les années 1920. Un message assurant le Général GUILLAUME de notre indéfectible attachement fut rédigé par le Général de SAINT-BON sur un menu, et signé par tous les présents, à l'exception de l'ami HUCHARD, qui avait dû nous abandonner plus tôt, pris par ses obligations professionnelles. Le « Cessez-le-feu » retentit vers les 17 h et la séparation se fit avec une petite idée de « Revenez-y »!

Aucun des convives de cette sympathique manifestation ne se doutait que le Colonel CARRERE assistait pour la dernière fois à une réunion de la KOUMIA; quelques jours plus tard il était hospitalisé au Val-de-Grâce et ne devait plus en sortir vivant. Ajoutons pour la petite histoire que M. LECOCQ et son fils sont tous les deux des anciens du 8° B.C.P., Bataillon de « SIDI-BRAHIM », bataillon où le Colonel CARRERE avait fait ses classes en 1909 et où il avait conquis ses grades, de Sous-Officier à Capitaine, pendant la guerre de 1914-1918 qu'il terminait avec la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, cinq Citations et deux blessures. Ce 8° B.C.P. est un Bataillon légendaire dans les annales des Chasseurs à Pied, et le Colonel CARRERE en arborait fièrement l'insigne, avec notre KOUMIA, car il était le Président d'Honneur aussi vénéré que vénérable, des anciens du 8° B.C.P.

Le Président LUCASSEAU ayant réuni le Conseil d'Administration de la KOUMIA le mardi 8 novembre, un dîner fut improvisé au Club RHIN et DANUBE. Dîner très réussi par le « chef », Mme RICHARD, un service impeccable dirigé par M. RICHARD (publicité gratuite) et qui était présidé par le Général et Mme de SAINT-BON, le Colonel et Mme LUCASSEAU et auquel assistaient Mme BRAULT-CHANOINE, le Colonel de MAREUIL, M. CHAPLOT, le Colonel JOUIN, M. et Mme MERCHEZ, M. et Mme MULLER, M. et Mme NOEL, M. et Mme PASQUIER, M. RAULT, M. TROUILLARD et aussi le Président des « Descendants », M. Georges de LATOUR.

MARDINI, absent de Paris, s'était excusé, de même que MM. de GANAY et REVEILLAUD.

La réunion mensuelle du 22 novembre réunit un carré d'anciens : MERCHEZ, CUBISOL, OLLIVIER et MULLER.

C'est avec tristesse que la section a appris le décès du Colonel CARRERE qui, malgré son grand âge et ses infirmités, dont il ne fallait surtout pas parler, était un des membres les plus dynamiques de la Section et un animateur très précieux.

Le 8 décembre à ses obsèques en l'église SAINT-CHARLES de MONTCEAU nous avons remarqué, sauf erreur ou oubli de notre part, Mmes GUILLAUME, BRAULT-CHANOINE et Georges BOYER de LATOUR, les Généraux LEBLANC, de SAINT-BON, TURNIER, VAUDREUIL, les Colonels de MAREUIL, BORIE, BOURDELLE, FESTE, JOUIN, MAC CARTHY, PICARDAT, les Commandants AUGE, BUAT-MENARD, HUCHARD, NOEL, LECOCQ du 8° B.C.P., les Capitaines MERCHEZ et TROUILLARD, les Lieutenants CUBISOL et MULLER. Cette imposante délégation était conduite par le Président LUCASSEAU et le Vice-Président MARDINI. Les fanions du 8° B.C.P. porté par M. LECOCQ Fils et de la KOUMIA porté par M. CHAPLOT avaient pris place dans le chœur de l'Eglise où, malgré le froid et l'heure tardive, de nombreuses personnes étaient venues rendre un dernier hommage à notre « Doyen ».

Le 20 décembre, dernière réunion de l'année et seuls MERCHEZ, CUBISOL et MULLER étaient venus rue Flachat.

En janvier 1978 plusieurs manifestations étaient prévues :

— le 11 janvier, anniversaire du décès du Maréchal De LATTRE de TASSIGNY, ravivage de la Flamme par les anciens de RHIN et DANUBE, MERCHEZ et MULLER représentaient la KOUMIA ;

— le 15 janvier, messe aux Invalides à la mémoire du Maréchal De LATTRE, la KOUMIA était représentée par le fanion porté par WINTER, le Vice-Président MARDINI, le Secrétaire général de MAREUIL, le Colonel JOUIN;

— le 29 janvier, toujours à Saint-Louis-des-Invalides, la messe était célébrée en mémoire du Maréchal JUIN et des morts du C.E.F.I., notre fanion était porté par CHAPLOT; le Vice-Président MARDINI, les Colonels de MAREUIL et JOUIN y représentaient la KOUMIA.

La réunion mensuelle de janvier, le mardi 17, fut très animée car notre Président MERCHEZ a vu avec plaisir l'arrivée du Colonel de MAREUIL, du Vice-Président MARDINI, le Commandant AUGE, REFFAS (de PEZENAS en traitement à l'hôpital Bégin), Capitaine MIKCHA, OLLIVIER (de COMPIEGNE), WINTER et MULLER. Une telle affluence est tellement rare qu'elle mérite d'être marquée d'une pierre blanche dans les annales de la Section.

Le samedi 4 février, à Saint-Louis-des-Invalides, à 18 h 30, Mme de LATOUR faisait célébrer une messe pour le deuxième anniversaire du décès du Général de LATOUR. La KOUMIA était représentée par le Général LEBLANC et le fanion porté par WINTER. Nous avons remarqué dans l'assistance le Général de LA RUELLE, le Colonel et Mme PICARDAT et leurs enfants, les Colonels de MAREUIL et JENNY (de PAU), le Capitaine MIKCHA, M. MARDINI, M. et Mme MULLER.

Les prochaines réunions rue Flachat auront lieu à 18 h 30 les mardis 21 mars, 18 avril, 16 mai et 20 juin.

Le Président MERCHEZ rappelle aux adhérents de PARIS et de la banlieue que le jeudi 11 mai prochain la KOUMIA, associée au C.E.F.l., ravivera la Flamme sur la Salle Sacrée de l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Il espère qu'à cette occasion nous nous retrouverons nombreux autour de notre Président LUCASSEAU et de notre fanion, pour honorer nos morts. Rendez-vous à 18 h au Musoir EYLAU (se reporter à son journal habituel, le lieu de rendez-vous pouvant être modifié).

H. MULLER.



# NICE - COTE D'AZUR

Depuis la fin de l'été et la rentrée des vacances, les réunions de la Section ont repris leur rythme habituel.

Toutefois, la première, tenue le jeudi 17 novembre, n'a groupé qu'un nombre réduit d'assistants, soit que l'avis en ait paru tardivement dans la presse, soit que certains camarades ne soient pas encore de retour dans leur domicile habituel. S'étaient excusés CALLIES, EUGENE, GUERMOUCHE, MONTGOBERT, LACROIX, LEGOUIX.

Celle du 15 décembre, malgré quelques défaillances d'habitués, a été plus suivie. Y assistaient BARBARIN, BERARD, BERTHON, CALLIES, GILBAIN, LACROIX, LEBEL, LEGOUIX, MONTGOBERT, SAMUEL.

S'étaient excusés BENOIST, BERTHON, GUERMOUCHE.

Le Président informa les assistants de deux décès parvenus à sa connaissance, celui de Mme DUGRAIS, veuve du regretté Colonel qui assura la première présidence de la section et l'organisation. Ce deuil appris trop tard et les obsèques ayant été célébrées avant qu'il ne fut connu, la KOUMIA ne put, à son regret, y être représentée.

Le décès aussi du doyen de la KOUMIA, le Colonel CARRERE, dont le Président rappela la longue carrière aux Affaires Indigènes. Il fit part de ce qu'il avait été avisé de cette mort par la KOUMIA de PARIS et avait adressé, de la part de la Section de NICE, un télégramme de condoléances à la famille.

A la fin de la réunion lorsque l'on se sépara, ce ne fut pas sans se présenter les vœux traditionnels d'heureuse fête de Noël et de bonne année 1978, vœux formulés par tous les assistants à l'adresse des camarades de toutes les autres sections et de ceux qui ont la charge de la direction et du secrétariat central de la KOUMIA.

Depuis la réunion du 15 décembre, la section a enregistré l'arrivée d'un très ancien adhérent de la KOUMIA, le camarade Pascal LOUIS, ancien des 41° Goum, du 70° et du 88°, venu se fixer au CANNET ROCHEVILLE (les Edelweiss, chemin de Camiraî). Qu'il soit le bienvenu parmi nous.

La première réunion de la nouvelle année s'est tenue le jeudi 19 chez RHIN DANUBE en présence des fidèles habituels, auxquels s'étaient joints le Général MARCHAL et Mme, le camarade LEBLOND et Mme. Mmes LACROIX et GILBAIN participaient aussi à la réunion.

Le Président fit part à l'Assemblée du décès du Colonel RIAUCOU, Président de la section de MARSEILLE, appris l'avant-veille de la réunion. La section de NICE fut représentée aux obsèques par la Colonel MONTJEAN.

On aborda ensuite le sujet du banquet annuel et il fut décidé que, sauf imprévu, celui-ci aurait lieu le samedi 29 avril, à l'hôtel ASTON, comme l'an dernier.

Tout était en place pour faire la projection des diapositives rapportées par GILBAIN de son récent voyage en URSS et qui devait faire l'objet d'une causerie intitulée « LA SOVIETIE DE LENINGRAD A SAMARKAND ».

GILBAIN commença par un excellent exposé rappelant l'histoire de la RUSSIE. Ce fut d'abord le royaume de KIEV, lieu d'échange entre les VIKINGS et BYZANCE. A la faveur de ces échanges commerciaux l'Eglise orthodoxe s'implante.

En 1220 paraît GENGIS KHAN, le destructeur, qui pénètre en RUSSIE, puis TAMERLAN qui, vers 1380, sous la bannière de l'ISLAM, crée en ASIE CENTRALE un vaste empire ; la lutte entre celui-ci et les princes de MOSCOU conduit à l'occupation de la SIBERIE.

Après la chute de BYZANCE prise par les TURCS en 1453, IVAN III le GRAND se proclame CESAR : TSAR et suivi en cela par ses successeurs développe l'orthodoxie. C'est le royaume de MOSCOU.

En 1613, la dynastie des ROMANOF succède à celle des ROURIKS ; sous PIERRE le GRAND et ses successeurs, des guerres heureuses libèrent la RUSSIE des menaces venant de l'ouest (POLOGNE, SUEDE, PRUSSE) et lui donnent la victoire sur les TURCS, que lui assure une armée entraînée par les querres napoléoniennes.

En 1700, PIERRE le GRAND abandonnant MOSCOU bâtit SAINT PETERS-BOURG devenu LENINGRAD, ville édifiée sur des marais, ce qui par instant la font ressembler à VENISE. La ville qui a reçu les marques des architectes français; italiens et allemands est d'une conception tout à fait réussie dans le style du XVIII° siècle. Elle est conservée aujourd'hui avec un soin particulier.

Conservée aussi avec soin ZAGORSK, la résidence d'été des tsars et lieu de monastères.

Les idées des philosophes et de la Révolution française pénètrent peu à peu dans le pays où règne le servage, ce qui conduit à quelques mouvements d'émancipation pour secouer l'absolutisme. En 1825, le mouvement des officiers décembristes, quelques essais de réforme (ALEXANDRE II en 1880 abolit le servage) mais non suivis d'effets.

En 1917, sous la menace de la défaite, NICOLAS II est déposé et se produit la révolution d'octobre ; elle amène au pouvoir LENINE qui fonde un ordre social nouveau.

Celui-ci est basé sur trois principes essentiels, rigoureusement appliqués depuis 60 ans par l'école unique, les universités, les goulags et les principes largement dispensés par affiches et publicité.

- 1) Sur le plan spirituel, fusion des esprits dans le marxisme léninisme ; les religions orthodoxe comme musulmane sont littéralement « gommées » ;
- 2) Sur le plan matériel, l'état s'est emparé de tous les moyens de production de répartition et d'échange. Il n'existe plus ni liberté d'entreprise ni artisanat, ce qui a conduit à une « société de pénurie » assez bien admise et que l'on oppose adroitement à notre société de consommation ;
- 3) Sur le plan organisation du territoire et écologie, l'Etat s'étant approprié toutes les propriétés urbaines et rurales peut facilement modeler ou remodeler les villes, avec dégagements et espaces verts et, dans les campagnes, organiser scientifiquement les exploitations et aménager les terres agricoles par de vastes réseaux d'irrigation, comme c'est le cas pour assurer une intense exploitation du coton en OUGHEBESKISTAN.

Le conférencier a ensuite projeté les diapositives rapportées de son voyage qui l'a conduit, dans une première partie, dans la RUSSIE de toujours, LENIN-GRAD et MOSCOU devenue le centre d'animation marxiste sous l'impulsion des Soviets et, dans une deuxième partie, à 3.000 kilomètres plus au sud, en ASIE CENTRALE, dans l'ancien empire colonial musulman du TURKESTAN, devenu, depuis 1923, cinq républiques socialistes soviétiques.

On vit tout d'abord LENINGRAD, chef-d'œuvre d'urbanisme du XVIII° siècle, le musée de l'Ermitage, ex-palais d'hiver des Tsars. Les bâtiments officiels et églises, souvenirs de la dynastie des ROMANOF, sont devenus des musées, le croiseur AURORE d'où partit le coup de canon qui déclencha la révolution d'octobre.

Puis ce fut MOSCOU, la place rouge et le Kremlin, ses églises et Saint-Basile, l'université, le palais des expositions, ZAGORSK, son couvent et ses églises avec leurs bulbes dorés et bleus, gardées intactes, refuge admis de la religion orthodoxe.

Le survol des campagnes productives a permis au voyageur de fixer sur le cliché l'image particulièrement parlante de l'opposition qui existe entre la petite parcelle que le paysan peut cultiver en toute propriété et liberté et celle de la culture collective, la première présentant une très belle végétation, la seconde donnant l'impression d'une terre en friche. Les maisons des paysans sont dispersées dans les cultures.

En ASIE CENTRALE le voyage se déroule dans trois villes principales d'OUZBEKISTAN, la capitale TACHKENT qui compte 1.500.000 habitants, ville moderne magnifique d'où tout caractère islamique est exclu, sauf sous forme de folklore. Les femmes, vous dit-on, se sont dévoilées spontanément et n'ont plus jamais repris le voile.

Nous arrivons à SAMARKAND, capitale de l'OUZBEKISTAN, ancienne capitale de TAMERIAN où se trouvent les mausolées des anciens empereurs MONGOLS, monuments recouverts de mosaïques bleues et marquées par l'art persan.

Puis à BOUKHARA où il est vain de chercher trace de la fabrication ou de la vente artisanales des tapis renommés ; les mosquée et médersas sont devenus des musées, l'alphabet arabe est remplacé par l'alphabet cyrillique, les femmes ont abandonné le voile.

Le voyage se termine à ALMA-ATA, capitale du KAZAKHSTAN, oasis de verdure au pied de la chaîne du TIEN-CHAN, frontière entre la SOVIETIE et la CHINE; la dernière vue est celle de l'aéroport de cette ville décoré par les portraits géants de la « nouvelle » Trinité MARX, LENINE, ENGELS.

Les compliments ne manquèrent pas au Colonel GILBAIN lorsqu'il eut terminé son exposé et ses projections, auxquels tous les assistants prirent un très grand plaisir. Qu'il soit ici remercié pour l'aide qu'il apporte à la vie de la section de NICE COTE D'AZUR, ainsi que Mme GILBAIN qui eut la très importante charge d'être l'opératrice de la projection des vues.

#### JEUX DE MOTS

A la manière des nouveaux intellectuels, cuistres du temps présent ou quand souffle l'esprit latin sur la Baie des Anges.

#### Vœux au Président

Mon cher Président.

A l'orée de la nouvelle année, je viens vous apporter mes vœux pour l'association que vous avez su fort bien restructurer et dont vous avez su assurer l'obsolescence afin que son support logistique soit en adéquation avec les finalités qu'elle poursuit vers un but non occulté et sans qu'il soit nécessaire de décrypter votre pensée.

Depuis votre arrivée la KOUMIA impulsée par votre propre dynamique a vu se catalyser son énergie.

Je pense que cela est dû à ce qu'une osmose parfaite se fait entre votre intellect et celui de vos collaborateurs avec lesquels existe une symbiose totale sans qu'il soit nécessaire pour vous de procéder à une concertation continue.

Je vous fais donc mes vœux pour que cela dure.

Quant à moi, l'effort méningé que je viens de faire me contraint non pas à écouter les medias malgré leur fiabilité et leur sophistication, mais plutôt à prendre un bain de chlorophylle qui me fasse oublier la conurbitation bruyante et dangereuse ainsi que ses décibels maximalistes qui risquent de conduire à une traumatisation du psychisme à plus ou moins longue échéance.

Bien amicalement.

P.C.C. - G.S.

#### COMMUNIQUÉ SECTION NICE - COTE D'AZUR

LA KOUMIA

Association des Anciens des Goums Marocains des Affaires Indigènes et des Makhzens, en France

Un repas amical aura lieu, dans le salon Masséna de l'Hôtel Aston, 12, avenue Félix-Faure à NICE, le dimanche 30 avril 1978 à 12 h 15 précises.

#### MENU

Sole pochée Suchet (avec petits légumes, sauce crème)
Gigot d'agneau rôti aux pignons
Gratin dauphinois
Haricots verts, tomates au four
Fromages
Délices Masséna
(Gênoise, glace vanillée, Chantilly, fruits confits)

Café
Vins : Côtes de Provence blanc, rosé rouge selon le choix du menu

Prix: 65 F par personne

Les camarades, leur famille et leurs invités désireux d'y participer sont priés de faire parvenir, complété, le bulletin-réponse que vous trouverez ci-contre, avant le 20 avril prochain.

#### IMPORTANT :

A) Le bar de l'Aston sera ouvert pour accueillir ceux qui arriveront avant l'heure du repas.

B) Mettez votre insigne de la Koumia pour assister à notre déjeuner. Cela nous fera plaisir.

J'assisteral au repas de la Koumia organisé le dimanche 30 avril 1978, à l'Hôtel ASTON, 12, avenue Félixe-Faure à NICE. (1)

NOM,	Prénoms,	Grade	 ······	 
Adress	e :		 	 

Je serai accompagné de ..... personnes, soit ..... places à retenir.

Prix du repas et participation aux frais de la soirée : 65 F par personne.

Le montant de votre participation peut être réglé dès maintenant, par chèque de virement postal au C.C.P. :

Orléans-la-Source 71-66 Commandant MATHONNIERE Roger « Le Jupiter », 2, avenue du Monastère 06000 NICE

<sup>(1)</sup> Un parking existe - parking Shell - 300 m à l'Est de l'Hôtel ASTON.

Cela facilitera notre tâche. Merci d'avance.

A retourner au Commandant MATHONNIERE, à l'adresse indiquée ci-dessus, pour le 20 avril 1978.

Les retardataires pourront régler à leur arrivée.

Cette hôtel ayant 130 chambres, ceux qui désireraient y retenir une chambre peuvent se mettre directement en liaison avec la réception de l'hôtel : Tél. (93) 80.62.52 ou avec le Cercle des Officiers, place du Palais de Justice.



## SUD-OUEST

Compte-rendu d'Activités - Période du 16-10-77 au 1-02-78

#### I. — REUNION DU BUREAU DE LA SECTION

La dernière réunion s'est tenue, contrairement à la tradition, en BEARN au lieu d'avoir lieu sur la COTE BASQUE.

Le Colonel JENNY ayant manifesté son intention de recevoir quelques camarades chez lui, à l'occasion de cette réunion, celle-ci avait lieu le dimanche 4 décembre, à PAU, en sa résidence « BERRY ».

Etaient présents : Général SORE, Mme NAZE, Général BARROU, NIOX, JENNY, JACQUINET, de KERAUTEM, BUAN, CABOS, GUYOMAR, DAROLLES.

S'étalent excusés : DESCHASEAUX, RENON, SIGNOUR.

N'avaient pu être touchés : ANE, BOURDIEU.

Réunion vivante, égayée avant la fin par la présence de Mme JENNY, toujours aussi bonne hôtesse.

#### II. - NOUVELLES DES UNS ET DES AUTRES

Passage en BEARN, les 4 et 5 décembre, de MATHONNIERE, venu de sa lointaine Côte d'Azur, rendre hommage à son ancien Chef, le Général PARLANGE; pris en charge par Mme NAZE, il était successivement l'hôte des DAROLLES, de Mme NAZE et du Colonel JENNY. Le Président de la Section se réjouissait d'être présent à PAU le jour de l'arrivée de MATHONNIERE.

Séjour en PAYS BASQUE, fin novembre et début décembre, du Général d'ARCIMOLES venu à CAMBO-LES-BAINS, pour faciliter la disparition de séquelles d'un accident pénible dont Mme d'ARCIMOLES avait été la victime, quelques mois auparavant.

Séjour sur la Côte BASQUE, à ASCAIN, du Général LECOMTE et d'une partie de sa famille, de Noël à la veille du jour de l'An. D'aucuns ont regretté de ne pouvoir rencontrer l'ancien Chef du Secrétariat politique des années 1946 et 1947 au cours de cette courte halte.

Au cours d'une réunion annuelle de SALAM, amicale des anciens élèves des Lycées et Collèges Français du MAROC, se sont retrouvés autour d'une table bien vivante et sympathique, à GUETHARY sur la Côte Basque, sous la

présidence de M. SOLIGNAC et de MIle Françoise GUILLAUME, le Général et Mme SORE, les Colonels JENNY et MAITRE avec leurs épouses et la fille de MAITRE, le Commandant et Mme BERTOT, le Commandant DUMAS venu en célibataire et le jeune ménage Bernard JENNY.

Les décès des Colonels CARRERE et RIAUCOU ont particulièrement touché les camarades connaissant notre Doyen et le Président de la section de MARSEILLE. En leur nom et en son nom personnel, le Président de la section a adressé des télégrammes aux familles si durement éprouvées, ainsi qu'une lettre du Commandant DESBRASSE.

Nouvel adhérent : l'ancien Adjudant-Chef VAGNOT, venant de l'Isère, ignore encore s'il se fixera désormais dans les Landes; mais il est certain qu'il y est pour de longs mois.

Son adresse actuelle : Lotissement Laberguerie, n° 2 - Linxe - 40260 CASTETS DES LANDES.

Il pourra se faire soigner par le Docteur Jean-Louis LABADAN, ancien médecin-aspirant aux goums et « toubib » à LINXE.

#### III. — CARNET DE FAMILLE

#### Naissance :

Caroline PRIVAT, petite-fille du Commandant BUAN, le 9 octobre 1977 à MONTPELLIER. Vœux de bonheur pour Caroline.

#### Mariages :

Marie-Christine MARCHAND, fille du Lieutenant-Colonel, avec M. Michel VERGNES, le 8 octobre 1977, en la Basilique Saint-Just à LABROURERE (31).

Brigitte DELCROS de FERRAN, fille du Colonel, avec M. Jean-Paul DUPOIZAT, le 12 novembre 1977, à TOULOUSE.

Anne SECRETAN, fille de notre camarade Edouard SECRETAN, avec M. Etienne SAVIN de LARCLAUSE, le 31 décembre 1977, à LABARDE (MEDOC).

Félicitations aux heureux parents et vœux et souhaits pour les jeunes ménages.

#### Décès :

Appris seulement par lettre tardive de Mme CONORT, en date du 2 novembre dernier, le décès du Commandant CONORT, le 20 janvier 1977, après 10 mois de souffrance au VAUX-SUR-MER (17).

Décès le 23 décembre 1977 à BAYONNE du Commandant Pierre MEGNOU, ancien Adjudant-Chef au 73° goum. Notre camarade avait démissionné de la Koumia en 1974, vraisemblablement pour raisons de santé.

Décès de Mme PEYRELONGUE, belle-mère du Lieutenant-Colonel de KERAUTEM, le 10 janvier 1978 à SAINT-JEAN-DE-LUZ.

La Section adresse ses bien sincères condoléances aux familles éprouvées dans leur affection.

#### **Mutation:**

Le Colonel CHAROUSSET a quitté PAU pour AUCH à l'occasion de son affectation à la deuxième brigade parachutiste.

Avec les regrets et les félicitations de la section.

#### PROCHAINE REUNION DU BUREAU DE LA SECTION

Le Docteur CAZAUGADE, ancien médecin-auxiliaire à TAGUELFT, a invité les camarades de la Côte Basque à assister à la prochaine réunion du bureau, qui se tiendra le dimanche 19 février, à partir de 10 h 30, en son domicile, 6, rue de l'Université-Américaine, à BIARRITZ.

# Au Musée de MONTSOREAU

Une étude sur le 8° Tabor Marocain, alors qu'il était en garnison à MOGADOR de 1908 à 1912, a été remise au Musée par le Lieutenant REFFAS; le père de cet officier servait au 8° Tabor à cette époque et cette étude lui avait été envoyée par le Colonel PANABIERES, en 1926.

L'Adjudand-Chef DUBART Alphonse a déposé au Musée des photos concernant le 41° Goum à Ain Leuh en 1937 et 1938. L'une d'elles a été mise sous verre, elle représente tous les cadres du Goum, réunis pour une prise d'armes à l'occasion du passage du Général DUFLEU, inspecteur de l'Infanterie à l'époque. Ce goum était commandé par le Capitaine BICHON, Adjoint le Lieutenant LEJUMEAU DE KERGARADEC.

M. le Lieutenant GENOUD, ex 4° Goum du 3° Tabor en Indochine, a fait parvinir au Musée, une photographie des cadres de ce Tabor, prise à NA-CHAM, à l'issue du 14 juillet 1950. Cette photo est accompagnée d'une légende, comportant les 41 noms de cadres présents ce jour-là. (Bravo pour la mémoire de M. GENOUD).

M. et Mme PIQUIER sont nommés respectivement gardien et suppléant, au Château et au Musée de Montsoreau, en remplacement de Mme LEGER qui s'est retirée chez sa fille à Fontevraud. Le gardien titulaire, M. LEGER, étant décédé en mai demier.



#### NOUVELLES DES UNS ET DES AUTRES

Le Commandant PASQUIER, conservateur du Musée des Goums du Château de MONTSOREAU, en tant que Président de la section tourangelle du C.E.F.I., a participé en tant que conférencier à la journée « Connaissance de la 1<sup>re</sup> Armée Française », organisée par la section locale Rhin et Danube, à AMBOISE, le samedi 15 octobre.

Les films « Débarquement en Provence », « Prise de Colmar », « Rhin et Danube » furent présentés à une assistance nombreuse et attentive où l'on remarquait le Président Michel DEBRÉ, le Général Bernard MERAL, commandant la Division et ancien d'Italie (7° R.T.A.), etc.

## Lettre du Trésorier

Le Trésorier a le grand plaisir de vous annoncer qu'entre le 1° décembre et le 10 février il a reçu 334 cotisations et abonnements au bulletin. Cela représente la somme de 11.890 F, soit un peu plus que le coût du bulletin n° 69 qui était de 9.909,81 F. Avec un peu de bonne volonté le montant des cotisations pourrait suffir à assurer la bonne marche du bulletin.

La majorité de ces cotisations n'ont pas manqué d'envoyer leurs vœux à tous les membres de la Koumia. Il est donc impossible de les citer tous.

Le Trésorier tient néanmoins à signaler que l'ami RONDA Antoine, de BOMPAS - 66430 - Les Touargas, 3, rue des Dahlias, ne s'est pas encore remis d'une intervention chirurgicale subie fin 1976 et que, depuis cette date, il garde la chambre. RONDA était un fidèle de nos réunions et assemblées générales. Le Trésorier regrette que le chemin de PARIS à BOMPAS soit si long, mais il ose espérer que des camarades du coin trouveront le moyen de rendre visite à notre ami.

El Hadj BONNOT, en séjour sur ses territoires de chasse de la Forêt Noire, me signale que l'ami DULARD recherche les historiques des 1<sup>er</sup> et 2° G.T.M. ou leur copie. Le Trésorier se ferait un plaisir de les transmettre à DULARD mais, même à PARIS, il est difficile de les trouver, et un tirage à 1 F la page cela fait vraiment cher!

Enfin l'ami Roger DUFRENE, de VIENNE, lui fait connaître que son fils vient d'être admis à l'Ecole Normale Supérieure, après trois longues années de travaux ardus et difficiles. Aux parents comme au fils, la Koumia adresse ses félicitations chaleureuses.

Pour terminer, nous avons acquis le « GUIDE SOCIAL DES ANCIENS COM-BATTANTS ET VICTIMES DE GUERRE » édité par la Librairie Ch. LAVAUZELLE. Nos amis de PARIS ayant des problèmes de pensions d'invalidité, notamment, sont invités à venir consulter cet ouvrage à la permanence de la rue Flachat, le mardi après-midi. Quant à ceux de Province le Trésorier se fera un plaisir, partant des nombreux textes publiés dans ce recueil, de leur fournir le maximum de renseignements possibles.

Et encore merci à tous.



#### NOTE DU PRESIDENT

#### UN MOT DE CONTENTIEUX

Les Colonels en retraite, ayant bénéficié antan de la prime de qualification (dont on sait qu'actuellement, assortie de nombreux titres d'études, stages ou examens militaires, elle permet une augmentation pouvant atteindre 25 % de la solde) avaient constaté leur régression dans l'échelle incidiaire.

Cette erreur indiciaire vient d'être corrigée. L'augmentation mensuelle qui en résulte avoisinerait cent francs. On peut espérer, selon le service contentieux de l'ANOR, un règlement en mai prochain avec rappel d'octobre.

## Dons reçus en 1977

Le Président et le Conseil d'Administration de la Koumia remercient vivement toutes les personnes ayant contribué au cours de l'année 1977 à la bonne marche de nos œuvres par leurs dons : Mme la Générale BOYER de LATOUR, M. le Général CAZELLES, M. le Président du Comité de Parrainage de la 3° D.I.A., M. CRUARD, ancien Maire de MONTSOREAU, M. KRUG, frère de MIIe KRUG, notre ex-Assistante Sociale, Mme SIMON, M. MASSEBŒUF.

Les veuves de nos amis défunts : Mmes ARBOLA, CHIOTTI, CHRETIEN, CHRISTIAN, COMMARET, COUSSY, CROS, ENDERLIN, FLYE SAINTE-MARIE (Colonel), FLYE SAINTE-MARIE (Capitaine), FOHRER, FOURNIER, GARRET, GARRY, ITHIER, JUSTINARD, PETITDEMANGE, RECOLIN, de ROSEMONT, ROUSTAN, THOMAS et VERMEIL.

MM. les Officiers Généraux BRISSAUD-DESMAILLET, CORNIOT, FRIGGERI, GRANGER, GUILLAUME, HOGARD, de LA RUELLE, LEBLANC, MARQUEZ, MIQUEL, de SAINT-BON, SORE, THEN, TURNIER.

MM. ABRASSART, ALBY, ANE, BARBAIZE, BARILARI, BARTOLI, BAUDOIN, MOREAU, de BELLAING, BEL MADANI, BENOIST, BERA, BERNARD R., BESNARD, BOISNARD, BORIUS, BOUDET, BOUVIER, BROSSIER, BURAVANT, CADOT, CALLIES, CAMPANA, CARRERE, CERF, CHARPENTIER, CHAUMAZ, de CHAUNAC-LANZAC, CLAUDEL, CRAMOISY, CUBISOL, DESBROSSES, DONATO, DORANGE, DUFRESNE, DUMONT, DUSSAUCY, DUVAL, EGLOFF, d'ELISSA-GARAY, ESCOLLE, ETTORI, FABRITIUS, FAYE, FERMAUD, FERRE, FEUILLARD, de FLEURIEU, FONTAINE, FRANCESCHETTI, FRANÇOIS, FRITSCH, FROGER, GAUDE, GAUTHIER P., GENOUD, GUERMOUCHE, GUIDON, GYLBERT, HAGUE-NIN, HIDALGO, HOOCK, HUTINEL, JACQUINET, JEAN-ALBERT, JENNY, JOST, JOUHAUD, JOUSSET E., de KERAUTEM, LABBAT, LAGROY de CROUTTE, LASSERRE, LEBEL, LE CORBEILLER, LEGER M., LEGRIX, LELIEVRE, LOMBARD, LOUBES, MAHALIN, MARCHADIER, MARCHAND, MARDINI, MARMARA, MAROTEL, MARQUER, MARTIN P., MATTE, MAZIN, MEILLIER, MICHEL M., MONGIN, MOUILLE, MOURY, ORIA, ORSINI, PASCAL, PENTAGAIME, PERRIN, PITEL, POILEVEY, PONS J.L., POUBLAN, RATEL, RICHAUD, ROBERT, de ROCHEFORT, ROMMENS, ROUSSEAU J.L., ROUSSEL H., SALVY, SAMUEL, SIBILLE, SIRVENT, TASLE, THEBAULT, TIVOLLE, TROUILLARD, VAILLANT, VAGNOT, VERIE, WINTER.

Les Amis et Descendants : MIIe SAULAY, MM. BOYER de LATOUR G., BOYER de LATOUR F.X., DELORME, ESCANDE, JENNY M., de LA BAUME, LEMAILLE, LOUREAU-DESSUS, MASSON, NIOX, PETIT, PINON, POIRETTE, SUBRA.

#### · AVIS

Notre Secrétariat a entrepris un important travail de révision des adresses... et des paiements de cotisation. Ce travail, pour des raisons de place et de temps, a commencé le 25 Février. Le tampon « Vous n'avez pas encore réglé votre cotisation pour l'année en cours » a été apposé sur de nombreuses bandes-adresses du Bulletin. Mais certains de nos amis avaient déjà transmis leur cotisation qui cependant n'a été enregistrée qu'après apposition du tampon sur la bande. Il n'est pas possible de reprendre ce travail et nous nous excusons auprès de ceux qui trouveront cette petite mention irritante sur leur bulletin. Ils voudront la considérer comme nulle et non avenue.

## Carnet des Goums et des A.I.

#### NAISSANCES

- Le Commandant COLLAS et Madame nous ont fait part de la naissance de leur 7° petit-enfant, Jeanne, au foyer de leur fille, épouse du Docteur François STER, à Lamalou-les-Bains.
- Le Commandant Jean CHOLLET et Madame ont la joie de faire part de la naissance de Gaël au foyer du Lieutenant et de Madame Gilles CHOLLET à Cayenne, le 11 décembre 1977 (leur 5° petit-enfant).
- M. J. GOULE est heureux de faire part de la naissance de sa petite-fille Isabelle, le 15 décembre 1977, au foyer de sa fille Martine.
- Le Colonel et Madame ASPINION font part de la naissance, le 5 février dernier, d'une 3° petite-fille, Astrid, au foyer de ses enfants Régis des COURIERES, à Leyraout-Eypeaux (87220 Feytiat).
- Le Commandant et Madame Jean ROUSSEAU ont la joie de nous faire part de la naissance de leur douzième petit-enfant, Florence, née le 20 décembre 1977 au foyer de leur fils Xavier (né à Taghzirt - Maroc).
- Madame DEMINIERE nous annonce la naissance et le baptême des deux derniers petits-enfants, Anne-Laure, fille de Jean-Marie, et Maxime-Marie, fils de Martin.
- Madame BRAULT-CHANOINE est heureuse de faire part de la naissance de son petit-fils Alexis, au foyer de son fils François CHANOINE, le 25 février 1978.
  - M. BONACHERA nous prie d'insérer les faire-parts suivants :
- Naissance de Laurent-Denis, son petit-fils, né le 27 août 1977, fils de Gilbert BOURRILHON et du Docteur Marie-Françoise BONACHERA.

#### MARIAGES

- Mariage de Danièle BONACHERA, sa fille, avec Daniel DE VICTOR, célébré le 17 septembre 1977 à Vallensole (Alpes-de-Haute-Provence).
- Le Commandant GENTRIC et Madame ont le plaisir de vous faire part du mariage de leur fils Yves, né à Fès, avec Mademoiselle Anne BOURHIS, de Quimper, le 26 septembre 1977.
- Monsieur et Madame Robert SORNAT sont heureux de nous faire part du mariage de leur fils Jean avec Mademoiselle Dominique HESS, le 17 décembre 1977.
- Le Capitaine Georges CHARPENTIER et Madame sont heureux de faire part du mariage de leur fils, Bernard, né à Khénifra, avec Mademoiselle Mirella TAGLIARO, célébré à Gallio (Vénétie - Italie) le 29 décembre 1977.

Nous exprimons toutes nos félicitations aux parents et grands-parents et nous vœux de bonheur aux jeunes ménages.

Le samedi 17 décembre s'est retrouvée dans l'église Notre-Dame d'Alfortville, qui s'est révélée bien étroite pour la circonstance, la foule des amis de Jacques et d'Yvonne BARBARIN à l'occasion de l'ordination de leur fils Philippe.

La cérémonie toujours émouvante de l'engagement d'un homme a été marquée par la ferveur avec laquelle se sont associés les amis de la famille.

Monseigneur de PROVENCHERES, Evêque de Créteil, entouré de nombreux prêtres du diocèse, a procédé aux impositions rituelles faisant de Philippe BARBARIN un prêtre pour l'éternité.

Après la cérémonie, qui devait être suivie le lendemain de la première messe de Philippe à la Basilique de Montmartre, a eu lieu une réception au Monastère de l'Annonciade.

Parmi la nombreuse assistance on a pu noter parmi les anciens marocains : le Général et Madame de LA RUELLE, Henry ALBY, Marcel-Hugues SABATIER, Madame Jean-François LEVAIQUE, Catherine BOUSSUS et Régine GAUTHIER (ancienne équipe Croix-Rouge de Boulmane), J. LAPEYRERE et Madame, Michel VERET et Madame, Yves GOSSET et Madame, Renaud ESPEISSE et Madame, qui ont ainsi eu la possibilité de s'associer à la joie de cette famille dont le rayonnement a largement dépassé le cadre habituel et qui, réunie presque tout entière ce jour-là, aura pu ressentir, en dehors de la joie légitime d'avoir élevé une nombreuse famille, la sympathie profonde dont elle est l'objet.

#### DÉCÈS

- Le Commandant Henri DEMAIN nous a fait part du décès de sa bellefille, Mme Patrick DEMAIN, survenu brutalement à Lyon, le 18 octobre 1977, à l'âge de 41 ans.
- Le Colonel SAMUEL, Président de la section NICE COTE D'AZUR, nous a appris le décès de Madame DUGRAIS, veuve de notre camarade, le Colonel DUGRAIS, créateur et premier Président de la section Koumia de Nice. Les obsèques ont eu lieu le 2 décembre 1977 à Nice.
- Nous avons appris le décès de Madame VERBIEST, épouse de l'ex Adjudant-Chef VERBIEST Henri, du 3° G.T.M., survenu le 24 décembre 1977, à l'hôpital de Nancy, des suites d'une opération. Les obsèques ont eu lieu dans son village natal, à Pont-Saint-Vincent, le 27 décembre 1977.
- Monsieur Roger ROUSSEL, ex Adjudant du Maghzen de Casablanca, nous a fait part du décès de son épouse, née RAIMOND, survenu à Nice, le 11 février 1978.
- Nous avons appris, par le Général de SAINT-BON, le décès de Madame la Générale ALIX.
- Le Chef de Bataillon PASQUIER nous a fait part du décès de Madame LITAS, survenu à Nice, le 21 février 1978, à l'âge de 67 ans, veuve du Capitaine LITAS, tombé à la tête du 60° Goum à Aubagne, en août 1944. Madame LITAS avait continué à assurer la Direction de l'Ecole de BENI MELLAL, puis avait été mise à la tête de l'Ecole des Filles de SALE.

Aux familles cruellement éprouvées, la Koumia présente ses sincères condoléances.

— Le Commandant Jean SAULAY nous a appris le décès de Madame ANTIER, hospitalisée à Lons-le-Saunier, au début de l'année, pour insuffisance cardiaque.

Le Colonel ANTIER avait été opéré à Montpellier, en novembre dernier, d'un cancer à la gorge. Les cordes vocales ont du être sectionnées et il ne peut s'exprimer qu'à l'aide d'une ardoise. Il est actuellement en rééducation

dans une maison de repos à proximité de Montpellier et n'a pu assister aux obsèques de son épouse, qui ont eu lieu le 7 janvier, à Lons-le-Saunier.

Nous exprimons au fils du Colonel ANTIER, Directeur d'IBM à Montpellier, en même temps que nos condoléances attristées pour le décès de Madame ANTIER, les vœux fervents que nous formons pour la stabilisation de la santé du Colonel. Nous lui demandons de transmettre à son père toute la sympathie de ses anciens camarades des A.I.

#### PROMOTION

Nous avons appris la récente promotion au grade d'Officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur de notre ami Lucien POMET.

L'intéressé avait été très grièvement blessé en Indochine en 1950, alors que, Sergent-Chef, il servait au 1er Tabor marocain.

Nous sommes heureux de lui exprimer ici nos très vives félicitations.

#### LE COMMANDANT HUOT PROMU LIEUTENANT-COLONEL

Le Journal officiel du 12 décembre annonce la promotion au grade de Lieutenant-Colonel de réserve de M. HUOT, professeur au lycée technique Germain-Sommeiller d'Annecy et ancien maire de Bluffy.

Affecté depuis plusieurs années au service de l'état-major, chevalier de la Légion d'Honneur, officier dans l'ordre du Mérite, croix de guerre 1939-45, médaillé de la Résistance, administrateur honoraire de l'Union nationale des officiers de réserve, le lieutenant-colonel Huot est délégué de la France à la 3° commission de la Conférence internationale des officiers de réserve.

Nos compliments pour cet avancement.



# Nouvelles des uns et des autres

#### DISTINCTION

Nous apprenons que le Docteur SERRE, ancien médecin des Goums du Cercle Zaïan, en retraite dans le Puy-de-Dôme, vient de se voir décerner le Prix 1977 de l'Académie d'Histoire et d'Archéologie d'Auvergne, pour son livre de recherches historiques et de commentaires sur « Issoire pendant les Guerres de Religion » (Cf. Bulletin n° 68, juillet 1977).

A paraître, par le même auteur, un livre sur le Maroc et la pacification.

Le Colonel MIRABEAU nous a fait part de l'inscription sur la liste d'aptitude de son gendre, le Colonel AUBIER, ancien du 9° Tabor en Indochine et du succès à la Licence et à la Maîtrise de Droit International, et de son admission à l'E.S.G.N. de son fils, le Capitaine de Corvette Bruno MIRABEAU.

#### AVIS DIVERS

#### PRESIDENCE DE LA KOUMIA EN 1979

Pour de multiples raisons (présence et efficacité, interventions et représentation, etc.) il apparaît que le Président d'une Association comme la Koumia doit résider à Paris ou dans la Région Parisienne, au milieu de ses collaborateurs directs, et près des Présidents d'Honneur.

A cet effet, et aussi pour des convenances personnelles, après trois années de présidence de la Koumia, le Colonel LUCASSEAU demande au Conseil d'Administration de prévoir, dès maintenant, son remplacement afin que son successeur puisse être désigné à la dernière réunion du Conseil en 1978.

Les candidatures doivent être adressées au Secrétariat Général, avant l'Assemblée Générale de LYON et ne serait-ce que pour information de cette dernière.

# Réflexions sur la défense de la France

Quand on suit les fluctuations de la politique internationale, les armements des différentes nations, on ne peut qu'être effrayé et inquiet du danger qui menace la FRANCE.

Les forces des nations du pacte de VARSOVIE sont à 200 kilomètres du RHIN et son considérables, infiniment supérieures à celles que pourraient leur opposer les pays occidentaux, y compris les unités disponibles américaines, 17.000 chars contre 7.300, 4.300 avions contre 2.200.

Dès lors ainsi que le fait remarquer le Commandant BROSSOLLET dans son « ESSAI SUR LA NON-BATAILLE », si le combat s'engage avec les seuls moyens conventionnels dont disposent les belligérants éventuels, il conduit presque certainement à l'écrasement des forces occidentales et avec elles des cinq divisions de notre « corps de bataille », trop faibles même réunies pour endiguer l'invasion.

Ce corps de bataille de cinq divisions a été conçu pour des opérations offensives, on a même envisagé son emploi hors de nos frontières ; il y a en effet, a dit MONTAIGNE, « plus d'allégresse à assaillir qu'à défendre » et cette destination correspond à une conception classique de la conduite de la guerre.

Le « maillage », formule nouvelle et séduisante pour retarder et dissocier l'adversaire, si elle est utilisée, et il semble que cela soit en préparation, peut ne pas être suffisant pour arrêter l'adversaire avant nos frontières ou sur celles-ci.

La dissuasion, l'argument ou si l'on veut l'avertissement atomique sera alors le seul moyen susceptible d'être employé pour endiguer l'invasion avec les risques que l'on connaît et sans que l'on puisse affirmer qu'il suffit à sauver notre pays de l'envahissement. Envahi que deviendra-t-il?

Il conviendrait donc de ne pas prendre ses désirs pour des réalités et de ne pas faire comme les héros de MITHRIDATE « vouloir que tout céda au soin de nos plaisirs » et réfléchir à ce qu'il pourrait advenir si notre corps de bataille étant mis à mal et le maillage de modules divers proposé par le commandant BROSSOLLET étant franchi, la dissuasion atomique restait sans résultat.

En très peu de jours, quatre ou cinq si l'adversaire attaque par surprise, ainsi que cela est probable, et s'il y met le prix, avant même que les démocraties se soient éveillées de leur torpeur, les divisions ennemies seraient sur le RHIN et notre pays sous la menace d'une invasion.

Dès lors il ne resterait pour faire face à l'invasion qu'une centaine de mille hommes, les FNS, forces de sécurité générales auxquelles incomberaient des protections de toutes sortes et qui d'ailleurs pourraient être occupées par des opérations de diversion ou autres faites par l'agresseur, ou par quelque cinquième colonne, soit par air soit par mer. Ce danger n'a pas échappé à notre étatmajor qui vient de faire faire deux exercices de défense, l'un concernant les silos d'ALBION, l'autre le centre du MONT AGEL.

Alors on se souviendra peut-être de ce qu'écrivait le Général DE GAULLE en 1934 : « La FRANCE a conservé trop cruellement et profondément le souvenir de fréquentes invasions qui l'ont blessée, pour oublier le désavantage de sa frontière et négliger d'en tenir compte »... « En matière d'organisation défensive le sentiment de la continuité de son histoire conduit à cette conclusion : la fortification de son territoire est, pour la FRANCE, une nécessité nationale permanente ».

Mais, dira-t-on, c'est le Général DE GAULLE qui a voulu ce corps de bataille et cette force de dissuasion nucléaire, c'est lui qui a posé les principes sur lesquels se trouve basée actuellement notre politique de défense.

Il est aisé de répondre qu'au moment de son choix la situation internationale n'était pas ce qu'elle est actuellement : les USA avaient une attitude plus nette et leur parapluie atomique inégalé par les RUSSES pouvait encore jouer. L'URSS n'avait pas encore modifié en sa faveur l'équilibre des forces, elle n'avait pas encore les bases qu'elle s'est assurée depuis, sa présence en MEDITERRANEE était réduite, en un mot, elle ne représentait pas le danger qu'elle est actuellement.

Contraint à un choix, se trouvant devant des conditions internationales favorables, le Général, impatient de placer la FRANCE dans le clan des puissances atomiques, a voulu pousser notre pays dans cette direction de façon irréversible; il craignait, peut-être, que ses successeurs ne pussent le faire et passer outre à une opposition intérieure ou mondiale à ce grand dessein; le reste suivait après.

Il importait en outre à l'époque de réaliser à la fois le redressement et la mutation économique de la FRANCE et de la doter d'un armement nucléaire qui la classât au niveau des grandes puissances; il fallut alors négliger l'organisation défensive et les circonstances le permettaient, mais combien de fois a du revenir à son esprit cette phrase écrite en 1934 : « la fortification de son territoire est, pour la FRANCE, une nécessité nationale permanente ».

Les conditions antérieures qui lui permettaient de négliger, un temps, cette nécessité étant modifiée, celle-ci apparaît actuellement comme une nécessité immédiate.

Il n'est pas dans notre esprit de voir renouveler une ligne MAGINOT, ni des citadelles modernes autour des places fortifiées autrefois par VAUBAN, mais comme le disait le Général DE GAULLE : « l'espèce de place et l'armement qui convient actuellement ».

« L'espèce de place » pourrait être constituée par des ouvrages permanents légers et de petite importance, très nombreux et échelonnés en profondeur dont aucun d'eux ne paraîtrait justifier pour le détruire l'emploi de l'arme atomique, ouvrages échelonnés de la MEDITERRANEE à la MER du NORD.

En avant de ces lignes d'ouvrages seraient aménagées d'énormes fougasses (les moyens de forage modernes permettent de les réaliser très rapidement en même temps que se font les programmes de recherche d'eau souterraine en cours ou prévus). Ces fougasses permettraient de procéder à des coupures très importantes, très profondes et très larges sous les chenilles d'une armée d'invasion.

Mais va-t-on dire quelle sera la réaction de nos voisins et amis allemands. On peut répondre que nos relations paraissent être assez bonnes avec les ALLEMANDS pour qu'il soit possible de leur expliquer franchement ce qui nous fait agir et leur conseiller discrètement d'en faire autant dans leur pays, ce qui donnerait à réfléchir aux agresseurs éventuels.

Mais vat-on encore objecter comment la FRANCE, en pleine crise, pourrat-elle financer cette entreprise de fortifications. Quel FRANÇAIS oserait refuser sa participation à un emprunt ou à un impôt destiné à donner à la FRANCE les moyens de se défendre contre un agresseur et un occupant en puissance.

## PREMIÈRE NUIT AU TIZI

C'était un soir de l'été 1923. Je venais d'arriver au poste dont je devais dorénavant assurer la direction et où j'étais condamné à vivre, seul Français, ne pouvant espérer que quelques rares visites à l'occasion des convois qui amèneraient au secteur renforts, vivres, munitions.

La journée avait été rude, sous un soleil écrasant. Une dizaine d'heures de cheval m'avaient amené de la colonne mobile que je quittais à ma nouvelle affectation ; je remplaçais un camarade tué quelques jours plus tôt au cours des opérations.

Le chaouch du maghzen m'attendait à la porte du poste. Je lui manifestai l'intention de faire rapidement connaissance avec ce qui allait devenir (pour combien de temps ?) mon port d'attache.

C'était une enceinte de 25 mètres de côté construite en pierres sèches, ceinturée par un réseau régulier de fil de fer barbelé, avec une tour un peu maçonnée à chaque angle. A l'intérieur, appuyée contre le mur, les habitations des mokhasnis, cagnas de pierres mal liées couvertes en toles, celles-ci maintenues par de grosses pierres pour qu'elles ne fussent pas emportées par le vente, une allure de bidonville, mais le mot n'était pas encore à la mode.

Au centre de cette enceinte et de cet entourage de pauvres abris, une maison, une vraie maison, comme je n'en avais pas connu depuis plusieurs mois, couverte, elle, en terrasse, construite en pierres blen maçonnées à la chaux, de huit mètres de côté, offrant quatre pièces toutes semblables de dix mètres carrés environ, dotées chacune d'une petite fenêtre baraudée.

Le chaouch m'en fit les honneurs. Ce fut simple et rapide car elle était à peu près vide. Dans la première pièce, somptueusement baptisée « bureau », une table en bois blanc, deux chaises, une vieille caisse en bois servant de classeur, un coffre-fort... vide. Dans la deuxième, chambre à coucher, un lit, une chaise, une table de nuit branlante, une table avec cuvette, un broc et un seau de toilette. Le lit était fait avec les draps que j'avais apportés avec moi. Dans la troisième pièce, un sac d'orge, c'était le magasin à vivres et à armes, dans un coin un ratelier pour recevoir ces dernières, quelques caisses de cartouches et un tromblon V.B.

La quatrième pièce était une cuisine équipée d'un fourneau à bois sur lequel chauffait une cafetière et dans un coin par terre quelques assiettes, casseroles et couverts.

C'était tout. Nous sortîmes en revenant par la première pièce, seule issue possible.

Où est la source ? demandai-je. Le chaouch me montra une touffe de lauriers roses à quelques centaines de mètres de là, dans un ravineau placé sous le feu du poste.

Déjà la nuit tombait. Je n'avais encore ni cuisinier, ni cuisine prête, le chaouch m'invita à partager son modeste repas. J'acceptais et pénétrais dans sa pauvre demeure.

Le repas pris, après quelques minutes de conversation difficile par suite de ma quasi ignorance de l'arabe et du berbère et du fait que le chaouch ne parlait pas le français, je pensais à aller me coucher.

Le chaouch m'accompagna. La chambre était effroyablement chaude. J'ouvris la fenêtre, un peu d'air frais entra. Dehors aucun bruit, seulement de temps à autre le hennissement d'un cheval ardent qui venait de porter un coup de dent à son voisin de chaîne et les « oh! oh! » du palefrenier qui calmait les chevaux.

« Allons faire une ronde », dis-je au chaouch.

C'était un peu ridicule. Le poste était d'une telle exiguïté que de quelque point où l'on se trouva, on voyait le mur d'enceinte et les quatre bordjs sur le sommet desquels se profilait, de temps à autre, entre les créneaux, un peu imprudemment la tête de la sentinelle.

Pendant un temps nous allâmes de l'une à l'autre avec un mot d'encouragement pour chacune d'elles. Puis je libérais le chaouch et allais m'accouder sur la terrasse d'un des bordjs à côté d'une des sentinelles et me mis à rêver.

Je l'avais maintenant cette responsabilité que j'avais tant désirée. Je contrôlais une tribu de plus de 10.000 habitants, son caïd, homme de guerre, qui devait devenir mon ami ; je devais préparer l'avance de nos troupes sur une vaste profondeur, dans une montagne complètement inconnue jusqu'ici, jamais pénétrée et je n'avais pas trente ans. J'aimais l'armée qui m'avait reçu dans son sein et confié cette tâche.

J'étais comme le marin de VIGNY. J'avais dit adieu aux grandes villes, aux relations élégantes, mystérieuses et passionnées du monde, dit adieu à tout et j'étais parti vers l'inconnu.

Ma poitrine se gonflait à l'idée que l'espace qui s'étendait, infini, devant moi, était devenu « mien », qu'il m'appartenait certes, mais je devais le pénétrer, le comprendre, l'apprendre et, qu'après les péripéties journalières, je devais un jour l'occuper, connaître ses habitants, me faire estimer et aimer d'eux, leur apporter ce que devait donner l'occupation française, la paix et la justice.

Il y aurait cette pénétration du pays appris bribe par bribe, source par source, ravin par ravin, colline par colline, les chemins parcourus en pensée avec l'informateur, la connaissance d'un pays que l'on acquiert par morceaux avec une infinie patience au cours d'entretiens familiers, la découverte, l'exploration par l'esprit mise peu à peu sur une carte, avant de la réaliser au moment des opérations par les faits. Je serai le premier à voir ce que jusqu'à mon arrivée aucun européen n'aura encore pu contempler.

Je savais que rien ne me serait facile, qu'avant que les populations ne se soumettent, il faudrait en découdre, soit dans des combats francs, soit au cours d'embuscades traîtresses qu'il faudrait déjouer, jusqu'au jour où il serait décidé de réaliser l'occupation du pas et que ce serait moi qui, au nom de la FRANCE, prendrais contact avec les populations nouvellement soumises, « irréductibles », berbères jamais ralliés jusqu'alors.

Et mon rêve continuait. Comme j'étais loin de la cour de la caserne fermée par une lourde porte, de l'exercice quotidien et de tout ce qui finit par rendre le métier militaire fastidieux et lassant. J'étais maintenant libre, libre d'agir en toute initiative et toute indépendance dans le cadre des instructions générales reçues. L'initiative, DIEU sait si on nous en a parlé, m'appartenait mais encore fallait-il qu'elle fut heureuse.

Les chevaux se battaient de nouveau. Le bruit de leur dispute et les cris des palefreniers troublaient la sérénité de la nuit ; le chaouch réveillé sortit de sa maison pour voir ce qu'il se passait, il m'aperçut.

« Mon Lieutenant fais confiance à mes hommes ! Ils montent bien la garde, tu peux dormir tranquille ! »

Je compris et regagnais ma chambre un peu rafraîchie par l'air de la nuit. Le rêve était terminé.

Maintenant dormir et demain au travail, mais en m'endormant me revenait à l'esprit cette phrase de VIGNY souvent présente en ma mémoire : « Je ne « pensais pas combien le cœur de l'homme de guerre serait plus léger encore « dans sa poitrine s'il sentait en lui deux hommes, dont l'un obéirait à l'autre « s'il savait qu'après un rôle rigoureux dans la guerre, il aurait droit à un rôle « tout bienfaisant et non moins glorieux dans la paix. »

Et je m'endormis.

G. S.



trave scripts accept at the partial and partial and a test of the re-

# VOYAGE EN CORSE DES RESCAPÉS DU CAMP N° 1

Les 17 et 18 Décembre 1977

On n'a pas oublié le désastre de CAO-BANG, en octobre 1950, où furent anéanties les colonnes LE PAGE et CHARTON, parmi elles les 1°r, 3° et 11° Tabors.

Séparés de leurs hommes, officiers, adjudants-chefs et adjudants prisonniers du Vietminh furent regroupés au Camp n° 1 où, pour la plupart, ils endurèrent une captivité de quatre longues années. Ils ne furent libérés qu'après la paix de Genève, en septembre 1954.

Depuis, sous le signe du souvenir et de liens d'amitié noués au cours de cette captivité, les rescapés du Camp n° 1 se réunirent tous les cinq ans. La dernière fois, c'était en 1974, il fut décidé de réduire le laps de temps avant de se retrouver à trois ans. C'était donc, cette année, l'année des retrouvailles.

Répondant à l'invitation de l'un des leurs, Xavier COLONNA, Maire et Conseiller Général de CALVI, ancien du 11e Tabor, les rescapés du Camp n° 1 avaient choisi la CORSE pour leurs retrouvailles.

Invités par leur camarade d'infortune Jean-Jacques BEUCLER, Ministre des Anciens Combattants, ancien du 3º Tabor, illustré par LARTEGUY sous le pseudonyme de « MARINDELLE » dans les Centurions, et par POUGET sous celui de « LEYRIEUX » dans le Manifeste du Camp n° 1, qui était du voyage, ils se rassemblaient le 17 décembre au matin, pour le petit déjeuner, au Ministère, rue de Bellechasse à PARIS.

Le voyage s'effectuait en Caravelle au départ d'Orly avec escale à NICE pour compléter le chargement avec les camarades dont la résidence était plus rapprochée de cette ville que de PARIS.

C'est sous un soleil radieux que l'avion atterrissait, à 11 h 30, sur l'aéroport de « SANTA CATALINA » où nous attendait notre camarade COLONNA, Maire de CALVI. Celui-ci était accompagné du Sous-Préfet, M. COUGUI, du Colonel ERULIN, Commandant le 2º REP, de M. Toussaint SALASCA, Directeur régional des Anciens Combattants, ancien du 1º GTM, de M. MARTELLI, Président des Anciens Combattants, également ancien goumier, et de nombreuses personnalités venues de BASTIA et d'AJACCIO. Il est difficile de dépeindre le

climat émotionnel des premiers instants de retrouvailles ; la CORSE compte, parmi ses enfants, beaucoup de militaires de carrière et elle fut libérée sur plusieurs axes par le 2º GTM ; ce n'étaient qu'embrassades et cris de joie.

Après que fut effectué le « logement » dans deux hôtels de grand tourisme, nous nous retrouvions dans le cadre prestigieux de la Citadelle où nous étions, pour déjeuner, les hôtes du 2º REP. Ce régiment est le gardien des traditions des légionnaires parachutistes, notamment du 1º BEP que j'eus le redoutable honneur de mener à la bataille et dont l'holocauste est cité maintenant comme un nouveau « CAMERONE ». Service et mets, le repas fut d'une simplicité fastueuse, la Légion sait faire honneur à ses amis et nous étions de ceux-là...

L'après-midi, on nous fit visiter l'arrière-pays, notamment, sans doute pour nous faire digérer, un pittoresque petit village, ST-ANTOLINO, haut perché et accroché à la montagne. J'avais l'impression de retrouver là un de nos villages berbères de l'Atlas marocain.

A 18 heures, nous étions reçus à l'hôtel de ville par la Municipalité. Des délégations d'Anciens Combattants venus de toute la CORSE et la population de la ville participaient à la manifestation qui se déroula dans une atmosphère de chaude sympathie.

Parlant en tant que Maire, notre compagnon d'armes, et aussi d'infortune, Xavier COLONNA, nous souhaitait la bienvenue dans sa Cité et, après nous avoir félicités de l'avoir choisie comme lieu de retrouvailles, il remettait à BEUCLER et à LEFEBURE, l'animateur du voyage, la médaille de la ville de CALVI.

Dans sa réponse, le Ministre remerciait d'abord le Maire et son Conseil municipal de leur accueil ; il faisait ensuite applaudir par l'assistance les organisateurs de la manifestation, et après avoir donné aux anciens combattants quelques informations, il élevait son propos : « Nous sommes » dit-il « garants du souvenir pour témoigner auprès des jeunes, qui ont la chance « de ne pas avoir connu la guerre, que la paix et la liberté sont des biens « précieux qu'il faut gagner et conserver, que notre pays est un beau pays et « que, pour s'en convaincre, il suffisait d'en franchir les frontières... ». C'est dans l'enthousiasme général, où jeunes et vieux anciens combattants fraternisèrent, que se terminait cette émouvante réception.

Rendant aux officiers du 2° REP leur invitation du déjeuner, les rescapés du Camp n° 1 offraient à leurs camarades en activité, le soir, dans un restaurant de la ville, un repas vietnamien. Avant de dîner, ils assistèrent à une représentation artistique du folklore local. Au cours de la soirée, qui se déroula suivant le rite des « popotes » d'officiers, les chants traditionnels de la Légion alternèrent avec ceux, mélancoliques et poignants, des anciens prisonniers du Camp n° 1.

Le lendemain dimanche une messe solennelle, dédiée aux morts d'Indochine, était célébrée, à 10 h, en l'église Ste-Marie-Majeure, par l'archiprêtre de CALVI. Au cours de l'office, le Père François Jean CASTA, ancien Aumônier parachutiste en Indochine, prononçait une brillante homélie qui mériterait d'être publiée in extenso ; j'en relèverai seulement quelques passages :

- « Ces hommes se retrouvent pour faire mémoire, pour se rappeler... Nous étions très loin de penser qu'un jour l'inconfort pourrait aller aussi loin. Ils eurent à faire l'expérience tragique... d'un drame où ont eu à se croiser des armes spirituelles... ils eurent à résister aux conditions de la plus déshumanisante des captivités.
- « On ne voulait pas seulement enchaîner leurs corps (vous leur demanderez ce qu'est la cage à buffles), mais ligoter leurs âmes en vue d'en briser tous les ressorts et, par voie de conséquence, les vider de leur substance même, par le jeu subtil d'une certaine rééducation...
- « Pour ne prendre qu'un seul exemple quantifiable, celui de la R.C. 4, ce n'est un secret pour personne que, sur 3.000 prisonniers, plus de 2.000 moururent en moins d'un an, que sur les 85 officiers, adjudants-chefs et adjudants, que l'on avait séparés de leurs hommes pour les regrouper au Camp n° 1, 60 seulement revinrent, 25 étaient morts au cours des cinq premiers mois.
- « A ce titre, quelles que soient nos opinions, ils méritent bien plus que notre respect, ils méritent notre reconnaissance pour le témoignage qu'ils nous donnent car, par un retour paradoxal des choses, ce sont des prisonniers qui viennent nous révéler ce qu'est la liberté.
- « Mais surtout, au cours de cette messe, n'oublions pas dans notre prière ceux qui sont ensevelis sans nom, sans croix, sans prières, en des lieux inconnus de la Haute-Région Tonkinoise, ou ceux dont le corps fut balancé au gré des tourbillons boueux de quelque fleuve Rouge...

Escortés des délégations d'Anciens Combattants de l'Ile les rescapés du Camp n° 1 devaient déposer des fleurs au pied du monument aux Morts.

Dans le cadre grandiose de l'imposante Citadelle où est érigé le monument, une foule nombreuse les attendait. Le drapeau, la musique et une compagnie du 2° R.E.P. rendaient les honneurs. Après le dépôt de gerbe, la sonnerie « Aux Morts », suivie d'une vibrante « Marseillaise » écoutée dans le recueillement général, mettaient fin à cette émouvante cérémonie.

Les contacts entre les visiteurs et la population se poursuivaient ensuite dans une ambiance de plus en plus cordiale, au cours d'une « oursinade » — je devrais ajouter « à gogo » — organisée au bord du golfe. Puis ce fut bientôt, trop tôt, l'heure du retour.

Toujours escortés par de nombreux amis, dont tous les anciens goumiers présents ce jour-là, à CALVI, et les officiels, on se rendit à l'aéroport d'où l'on s'envola pour NICE et PARIS.

Emportant un souvenir inoubliable de leurs retrouvailles, les rescapés du Camp nº 1 se séparèrent, se promettant de se retrouver dans trois ans, à l'occasion du 30° anniversaire de la bataille de CAO BANG, en 1980.

Anciens goumiers qui participaient au voyage : BEUCLER, COLONNA, DE-LACOURD, GUYOMARD, LAROUSSE, LE PAGE, MACIA, MANSUY, PERIGOIS, RAVAL, VETILLARD, de VILLENEUVE. Notre camarade, Yves OLLIVIER, ancien des Confins, est venu se joindre aux participants d'un dîner amical Koumia. Botaniste distingué, chercheur habituel du Muséum, il nous a remis une page technique « immortalisant » certains officiers des A.I. du Maroc.

# Des Anciens Chefs Militaires du Maroc immortalisés par les plantes

Le Docteur René MAIRE (1878-1949), membre de l'Institut, Professeur de Botanique à la Faculté des Sciences d'Alger, a exploré à de nombreuses reprises toutes les régions du Maroc, seul ou en compagnie d'autres savants botanistes tels MM. Louis EMBERGER de l'Institut Scientifique de Rabat, E. JAHANDIEZ, chargé de mission botanique au Maroc, WILCZEK, Professeur à Lausanne, de LITARDIERE, Professeur à la Faculté de Lille, BRAUN-BLANQUET de Montpellier et le Lieutenant-Colonel WEILLER.

De la part de ces savants, de nombreuses plantes ont été dédiées à des Chefs de région, des Officiers d'A.I. ou Commandants de Goums.

On peut déboulonner une statue, débaptiser une rue ou même une ville, mais la plante gardera éternellement le nom qui lui a été donné.

Je commencerai par citer la mémoire de notre plus grand et prestigieux chef : le Maréchal LYAUTEY.

#### LYAUTEYA AHMEDI Maire

Ce genre avait d'abord été pris par BATTANDIER et PITARD pour un Cytise ; ils l'avaient nommé CYTISUS AHMEDI. Or, le Dr MAIRE après une étude approfondie s'aperçut que cette plante n'avait aucune parenté avec le Cytise et qu'elle constituait une genre nouveau non encore décrit et le nomma : LYAUTEYA Maire.

La ville de Port-Lyautey sera également immortalisée par un insecte qui y fut découvert par l'Emtomologiste italien FABIO INVREA, c'est **DASYLABRIS LYAUTEYI.** 

LIMONIASTRUM WEYGANDIORUM Maire et Wilczek

Dédié au Général WEYGAND, ancien Généralissime de l'Armée Française, et à son fils, le Capitaine WEYGAND, Chef du Bureau des A.I. de Tiznit qui accompagnait les deux savants à Aoréora en avril 1935, où cette plante fut découverte.

• CARDUNCELLUS CATROUXII Emberger

Au Général CATROUX, Commandant la région de Marrakech.

BUFFONIA STROHLII Maire

Au Colonel STROHL, de Fès, botaniste averti.

• TEUCRIUM CHARDONIANUM Maire et Wilczek

Au Colonel CHARDON, Commandant le territoire de Ouarzazate.

- TRAGIOPSIS HANOTEI Braun-Blanquet et Maire
- BRACHIAPIUM HANOTEI Maire

Au Colonel HANOTE, Commandant le territoire du Sous en 1928.

• TEUCRIUM HUOTII Emberger et Maire

Au Colonel HUOT, qui a facilité l'exploration de l'Atlas Rifain à ces deux savants, en 1926 (Région Aknoul-Boured).

• CRYSANTHEMUM NIVELLI Braun-Blanquet et Maire

Dédié au Commandant NIVELLE.

#### MARRUBIUM AYARDII Maire

ASPHODELUS AYARDII Jahandiez et Maire

Ces deux espèces ont été dédiées au Capitaine AYARD le vaillant et habile pacificateur de la région de Bekrit, qui s'intéressait vivement à l'étude de la flore du Moyen Atlas et qui a personnellement étudié avec beaucoup de soin les plantes fourragères de la région.

• LACTUCA REVIERSII Litardière et Maire

Au Capitaine de REVIERS des A.I. à Marrakech.

RESEDA MALVALII Maire

Au Capitaine MALVAL, Commandant la Place de Tiznit.

CENTAUREA SPILLMANNIANA Maire

Au Capitaine SPILLMANN à Agdz.

LEUCANTHEMUM REDIERI Maire

Au Capitaine REDIER.

• LEONTODON GARNIRONII Maire et Wilczek

Au Lieutenant GARNIRON, Commandant le Poste des A.I. de Tanalt.

• GENTIANA PERNETII Litardière et Maire

A son inventeur le Lieutenant PERNET, qui l'a récoltée au cours de son voyage au lac d'Ifni en 1917.

BETA LUTHEREAUI Maire

Plante récoltée dans le Zemmour en 1934 par le Lieutenant-Interprète LUTHEREAU des Troupes Nomades de Mauritanie. Lieutenant-Interprète aux A.I. de Goulimine en 1935; c'est lui qui fut mon premier professeur d'arabe, alors que j'étais Brigadier au 25° Goum (Commandant du Cercle de Goulimine, le Capitaine BOYER de la TOUR) Commandant de Goum, le Capitaine HUTINEL.

• ERINUS THIABAUDII Jahandiez et Maire

Au Lieutenant THIABAUD D'Azilal.

VICIA DELMASII Emberger et Maire

Plante du jbel Outka, dédiée au Lieutenant DELMAS, Commandant le Poste de Ratba.

• ARENARIA OLLOIXII Jah. Maire et Weilfer

Au Lieutenant OLLOIX, Commandant le Poste des A.I. d'Immouzerdes-Idaou-Tanan.

CYTISUS SEGONNEI Maire

Dédiée au Lieutenant SEGONNE des A.I. aux Ait-Souab, qui l'a découverte sur le jbel Kest en 1931.

• STENOSIS LAFANECHEREII Antoine

Ce n'est pas une plante, mais un coléoptère nouveau, capturé sur le jbel Outka en 1950 et dédié par l'emtomologiste ANTOINE à un de mes anciens camarades de Goum, le Lieutenant LAFANACHERE.

Si j'ai commencé par le plus prestigieux de nos Chefs, je terminerai par le plus humble : le Brigadier-Chef, puis Maréchal-des-Logis Yves OLLIVIER,

collecteur-botaniste et correspondant du Dr MAIRE de 1934 à 1943.

- VAGARIA OLLIVIERI Maire
- DIPLOTAXIS OLLIVIERI Maire

Ces deux plantes ont été découvertes près du poste du 44° Goum en 1935-1936 (Commandant du Goum, le Lieutenant de La PAILLONNE).

- **URGINEA OLLIVIERI Maire**
- ERUCARIA OLLIVIERI Maire

Ces deux dernières ont été récoltées au cours de mes nomadisations avec le Peloton Méhariste du 16° Goum (Commandant de Goum, Capitaine de FURST). Yves OLLIVIER.

Une récente émission de TV nous incite à rafraichir quelques notions historiques concernant les Goums:

## Le Commandement des Goums marocains

L'expérience de la bataille de TUNISIE, où deux Groupes de Tabors Marocains engagés dans des conditions matérielles précaires firent merveille, décida le Commandant français à mettre quatre Groupes de Tabors Marocains à la disposition du Premier Corps Français de Débarquement, à l'époque en cours d'organisation. Mais, pour assurer l'administration des Unités en campagne, la liaison entre les Goums et l'E.M. de l'Armée d'une part, les Goums et la Résidence Générale du Maroc d'autre part, enfin pour être à même d'exécuter les missions tactiques qui pourraient être confiées aux Unités des Goums, il fallait un organe d'autorité.

C'est ainsi que prit naissance le COMMANDEMENT DES GOUMS MARO-CAINS, à la tête duquel fut placé le Général de Brigade GUILLAUME, le 1er juillet 1943.

D'abord à RABAT, puis en ALGERIE, pendant de longs mois d'attente, le Commandement des Goums forge l'outil qu'il sera appelé à mener au combat.

Enfin le 24 janvier 1944, c'est l'embarquement sur le croiseur « DUGAY-TROUIN » pour l'ITALIE, où l'ont précédé les 3° et 4° G.T.M. et où le 1° G.T.M. le suivra bientôt.

Après quelques jours employés à visiter les Unités engagées à se mettre au courant de la situation, le Général GUILLAUME reçoit un commandement dans le cadre de la 2° D.I.M. Il s'installe à SELVONE, puis à COLLI-al-VOLTUR-NO. Au cours de cette première partie de la campagne d'ITALIE, face aux ABBRUZES, le C.G.M. vit passer sous ses ordres les troupes les plus diverses, françaises, Italiennes, polonaises.

Sur tout le front, l'ennemi nous contient. Les attaques anglo-américaines sur CASSINO se soldent par un échec. C'est alors que le Général JUIN, Commandant le C.E.F., mûrit son plan qui, mis en application quelques mois plus tard, devait nous assurer une éclatante victoire. Nos alliés, qui répugnaient à la guerre de montagne, attaquaient sans cesse dans la trouée étroite de CASSINO, trouée que l'ennemi barrait sans grande difficulté. Le Général JUIN propose, dans le cadre d'une attaque de diversion sur l'ensemble du front, de porter l'effort principal face à la montagne. La rupture obtenue, les troupes spéciales fonceront dans la trouée, à travers la montagne et porteront le trouble et la désorganisation sur les arrières de l'ennemi. Ce plan approuvé, un remaniement complet du dispositif fut exécuté dans le plus grand secret.

Sûr de ses troupes, le Général GUILLAUME préconisait depuis longtemps l'emploi massif des Goums dans la manœuvre d'exploitation. Satisfaction allait lui être donnée. Pour la première fois dans l'histoire des Goums, trois Groupes de Tabors allaient être menés à la bataille dans la main de leur chef. Le Corps de montagne est mis sur pied. Il comprend, aux ordres du Général SEVEZ, la 4° D.M.M. et le Commandement des Goums Marocains à trois Groupes de Tabors.

Le 11 mai, le Général GUILLAUME est à SAN CASTRESE. Les trois G.T.M. collent au plus près des réguliers qui ont le redoutable honneur d'assurer la rupture du dispositif ennemi. Le 14, le front est rompu. La 2° D.I.M., au prix de sacrifices sanglants, a planté le drapeau français sur les pentes du Monte MAJO. Aussitôt les goumiers procèdent au nettoyage de la vallée de l'AUSENTE.

Et dans la nuit, c'est la ruée vers la montagne. L'entrée du Massif du PETRELLA est forcée au CASTELLO, puis au STRAMPADURO. Dès lors, sans répit, malgré les efforts désespérés de l'ennemi, malgré la soif, malgré la fatigue, poussés sans cesse au cri de « Zidoul'goudeem » (en avant) les goumiers nettoient tour à tour les massifs des AURUNCI, des AUSONI et des LEPINIS. L'ennemi, affolé par l'irruption des goums sur ses arrières, essaie en vain de colmater la brêche. Peine perdue! les noms des villages occupés, des positionsclefs emportées de haute lutte chantent à nos oreilles comme autant de victoires : MOLETA, REVOLE, PEZZE, FAGETTO, CROCE, BELVEDERE, APPIOLO, LENOLA, SCHIERANO, CASTRO-dei-VOLSCI, VALLECORSA, AMESENO, VILLA SAN STEPHANO, GIUGLIANO-di-ROMA, PALOMBARA, GORGA.

Le 2 juin au matin, le rôle du corps de montagne est terminé. La voie est ouverte aux Unités blindées et aux Unités motorisées qui foncent sur ROME.

Audace et vitesse, tels avaient été au départ les mots d'ordre. Pour remplir leur mission dans un terrain aussi difficile, contre un adversaire aussi tenace, les Goums avaient marché et combattu 20 jours et 20 nuits sans repos, souvent sans vivres, parfois à bout de munitions. Cadres et troupes avaient foncé sur l'ennemi avec un élan admirable, le terrorisant, le bousculant par la violence de leurs assauts. Ils avaient atteints l'extrême limite de leurs forces.

Ils avaient détruit plus de 3.000 Allemands, faisant un millier de prisonniers. Mais les pertes étaient lourdes : 1.000 hors de combat, dont 15 officiers, 13 sous-officiers et 200 goumiers tués.

Les Goums, regroupés autour des lacs ALBINS, vont pouvoir jouir de quelques jours de repos. Pendant ce temps, talonné par les éléments blindés, mitraillé par l'aviation alliée, l'ennemi se repliait au Nord de ROME. A hauteur du lac de BOLSENA, profitant d'un terrain favorable, sa résistance se raidit.

Un corps de poursuite est mis sur pied, dont le Général GUILLAUME commande l'aile gauche. Le Commandement des Goums, à la tête des troupes de toutes armes, découplant tour à tour les 1°°, 3° et 4° G.T.M. s'installe le 16 juin à MANCIANO. Dès lors et jusqu'au 3 juillet, date de l'entrée des Français à SIENNE, il sera de tous les combats. TRINA, SAN FIORA, ARCIDOSSO, CASTEL DEL PIANO, SEGGIANO, MONTICELLI, MONTE NORO, CASALE, SANTO, LAMA, SAN LORENZO, PENTOLINA, ROSIA, POGGIO di LEGNO, autant de victoires françaises, achetées hélas! au prix de grands sacrifices.

Mais une autre tâche, une tâche sacrée, appelait alors l'Armée Française. La Libération de la Patrie. Déjà en NORMANDIE un premier débarquement allié avait eu lieu. Le C.G.M., les 1er et 3° G.T.M. sont retirés du front d'ITALIE et regroupés en CORSE où ils retrouvent le 2° G.T.M. qui, de son côté, avait glorieusement participé à la délivrance de la grande île française et à la campagne de l'île d'ELBE. Le 4° G.T.M. durement éprouvé par la campagne d'hiver dans les ABBRUZES, riche d'une gloire acquise sur tous les champs de bataille d'ITALIE, rentre au MAROC. Le 19 août, le Commandement des Goums, avec les 1er, 2e et 3e G.T.M. versé à l'Armée « B » et placé sous les ordres du Général de LATTRE de TASSIGNY, Commandant en Chef de la 1re Armée Française, s'embarque pour la FRANCE. Le 20, le débarquement s'effectue sans incident sur les plages de CAVALAIRE, SAINT-TROPEZ et SAINTE-MAXIME. Sans attendre que tous leurs moyens soient à pied d'œuvre, les Goums s'élancent à la poursuite de l'ennemi. Le contact est repris à hauteur d'AUBAGNE. Les cadres, dont l'ardeur est décuplée par le sentiment de la lutte sur le sol de la Patrie, entraînent leurs hommes à une allure de chevauchée.

Désormais, les Goums qui avaient été mis sur pied pour l'exploitation sur de vastes étendues s'attaquent aux blockhauss, participent aux combats de rues.

Le 2° s'empare du château de FORBIN, de SAINT-LOUP, du Parc BORELY, du ROUGAS BLANC, du Fort SAINT-NICOLAS.

Le 3° G.T.M. réduit MAZURGUES, la VIEILLE CHAPELLE, MONTREDON, le MONT ROSE.

Le 26, la libération de MARSEILLE est acquise.

Au tableau plus de 6.000 prisonniers dont 1 Général, 5 Colonels, plus de 120 Officiers. Une centaine de canons de tous calibres, un armement et des approvisionnements considérables sont tombés entre ses mains.

Mais, cette fois encore, les pertes sont lourdes : 150 des nôtres, dont 7 Officiers, 10 Sous-Officiers, 133 Goumiers sont tombés glorieusement dans ces combats ; 550 autres dont 17 Officiers, 38 Sous-Officiers, 475 goumiers ont été blessés.

Et le 29, c'est l'apothéose dans MARSEILLE délivrée et clamant sa joie ; les goumiers, les réguliers et les F.F.I. défilent côte à côte sous les applaudissements de la foule.

La bataille de MARSEILLE verra pour la dernière fois les Goums agir en masse, groupés dans la main de leur Chef. Désormais les G.T.M. seront employés isolément, à la disposition de différentes grandes Unités.

Par décret du 31-8-1944, le Général GUILLAUME est nommé au Commandement de la 3° D.I.A. Le Colonel HOGARD, son adjoint, assure dès lors les fonctions de Commandant des G.M. Mais la tâche de C.G.M. n'est pas terminée, nous le retrouvons à AIX, à GAP, à LUXEUIL, à ZAINVILLERS, à SAINT-ETIENNE-LES-REMIREMONT au plus près des G.T.M. dont il s'attache à alléger la charge administrative lorsque aucune mission tactique ne lui est donnée.

Le 20 novembre, le C.G.M. prend un commandement tactique dans les VOSGES. Il dégage Gérardmer avec les Spahis du Lieutenant-Colonel LECOQ, le 3° Dragons du Commandant de SEGONZAC, le Régiment de Franche-Comté. Il sera dès lors de toutes les opérations de ce secteur jusqu'à la libération de l'Alsace. De Sapoix, Gérardmer, Vecoux, Saint-Maurice, il actionnera successivement :

- a) le Groupement tactique n° 3 aux ordres du Général GUILLAUME ;
- b) le « Groupement HOGARD » qui englobera les Vosges du Valtin jusqu'à la ligne Grand Ventron, Griebkopf, ces points inclus, et sera successivement aux ordres du Général Commandant le 1° Corps d'Armée puis le Général Commandant la 1re Armée Française :
- c) le « Secteur des Vosges » qui s'étendra du Valtin aux abords de Thann, sur un front de plus de 40 kilomètres (aux ordres du Général Commandant la 1<sup>re</sup> Armée);
- d) le « Sous-Secteur Sud » du Secteur des Vosges (aux ordres du Général Commandant la 10° D.l.);
- e) enfin, à nouveau, tout le Secteur des Vosges. Les effectifs sous ses ordres comprendront, outre le 3° G.T.M., des troupes régulières (2° R.S.A.R., 3° R.S.A.R.). Un Bataillon du 4° R.T.T. Un Bataillon du 7° R.T.A., les 5° et 24° R.I., de l'Artillerie, du Génie, des Chars, des Sections Muletières, voir une compagnie de Skieurs) des Forces Françaises de l'Intérieur (3° Dragons, Régiment de Franche-Comté, Corps Franc, Pommies-Bataillon, Ajax-Bataillon de l'Aveyron Régiment du Morvan). Ces effectifs s'élèveront à certains moments à plus de 20.000 hommes.

Par la suite, ayant rejoint la 3° D.I.A., à la fin de février 1945, le Commandement des Goums prendra part à l'entrée en Allemagne, s'installera successivement à Spire, Piorzheim, Stuttgart, Furtwangen, Schramberg. C'est de cette dernière localité qu'il s'embarquera pour rentrer au Maroc, le 5 décembre 1945.

# NOËL EN MER ROUGE

C'était en 1950.

Je commandais alors le 17° Tabor Marocain, qui partait en renfort en Indochine, après les sanglants combats de Cao Bang.

Forte de ses sept cent cinquante goumiers, l'unité avait embarqué le 20 décembre à Mers-el-Kebir, à bord du « Pasteur », ancien paquebot de la ligne d'Amérique du Sud, transformé dès le début de la guerre en transport de troupes.

Et la longue traversée avait commencé. A l'agitation de la rade de Port-Saïd, tout encombrée de bateaux de tous pavillons, de tous tonnages, avait succédé la monotonie du lent cheminement de notre convoi, tout au long des 160 kilomètres du canal de Suez.

L'étroite rue d'eau qui relie la Méditerranée à la Mer Rouge, à travers un désert plat, sablonneux, aux horizons infinis, s'ouvrait maintenant sur le golfe de Suez, large fossé dominé de chaque côté par deux lignes parallèles de montagnes escarpées. Après les eaux salies du port de Suez, la mer nous apparaissait d'un bleu plus profond, déjà le « bleu des mers du sud », rendu peut-être plus intense par l'aridité des côtes, dont les rochers rouges ne portaient à perte de vue sous le ciel sans nuage, aucune trace de végétation.

Il y avait quatre jours que nous avions quitté Mers-el-Kebir et nous nous apprêtions à célébrer Noël. Bien que je ne m'en rappele pas tous les détails, cette nuit restera gravée dans ma mémoire, car elle ne ressembla en rien à aucune des autres nuits de Noël que j'avais connues.

La messe de minuit fut dite en plein air par l'Aumônier du bord, sur un autel de fortune dressé sur le pont supérieur.

La nuit était merveilleusement belle, une nuit saharienne, dont la pureté et la limpidité n'étaient pas troublées par les miasmes de la civilisation. N'étions-nous pas, ici, au milieu de deux déserts, celui d'Egypte et celui d'Arabie, et en même temps, au milieu de la mer?

Le ciel, d'un bleu presque noir, scintillait de toutes ses étoiles. Bercé par une houle très légère, le « Pasteur » avançait sur une mer à peine ridée, d'un bleu aussi noir que le ciel, dans un silence que faisait ressortir le ronronnement très doux des machines et le bruissement de soie déchirée de l'étrave fendant l'eau. La vie du bord ne se manifestait que par la vibration, à peine perceptible mais si particulière, que les arbres d'hélice tournant à toute vitesse impriment à sa masse, et qui distingue si bien un bateau en marche, vibrant dans son effort, d'un bateau à quai, inerte dans son immobilité.

L'air était tiède. Il n'y avait pas de vent. Tout semblait se recueillir dans l'attente du mystère que l'officiant se préparait à célébrer.

Tout se passait dans le silence et la pénombre. Les assistants formaient un groupe plus sombre, tourné vers l'autel, vers l'avant du bateau. Nous parlions peu, à voix basse, chacun pensant en cet instant au Noël de famille qui se déroulait quelque part en France ou au Maroc, à la même heure, sans lui.

C'était une nuit comme on en voit rarement, une nuit où l'on sent qu'il va se passer quelque chose de grand...

....une nuit comme celle de la Nativité, à Bethléem, qui n'était pas tellement loin de l'endroit où nous nous trouvions...

...une nuit comme celle que connurent les Rois Mages, lorsqu'ils suivaient l'Etoile...

Et tout à coup, dans cette nuit si profondément belle, dans ce recueillement général, dans ce silence impressionnant, un chœur de légionnaires, dissimulé dans l'ombre et que je n'avais pas vu, entonna, en allemand, le fameux cantique :

Süsse Nacht, heilige Nacht...
qu'ils chantaient en y mettant toute la mélancolie de leur âme de heimatlos.

C'était vraiment poignant d'entendre ces paroles de paix, à bord de ce bateau chargé de troupes, qui nous emportait vers la guerre, pendant que le prêtre psalmodiait, dans la magnificence de cette nuit bleue, en pleine mer.

Le silence se fit plus dense encore, au moment de l'Elévation, lorsque l'Aumônier, les bras levés dans le geste de l'offrande, parut diriger vers le ciel notre prière informulée, mais cependant si pure et si humble.

La nuit était douce. La nuit était calme. Tout respirait la paix, tandis que les légionnaires jetaient à la brise de mer qui les emportait les accents de leur chant de Noël : o Tannenbaum...

Mais, à chaque tour d'hélice, le « Pasteur » nous rapprochait de cette Indochine où nous emmenions nos goumiers vers la guerre...

Colonel Jean SAULAY.

# Le Capitaine LAFITTE

Silhouette mince, sur un élégant cheval qu'entoure à distance l'escorte de moghazenis, bien vêtu, le képi incliné sur l'oreille, vareuse seyante, le stick en pointe sur la cuisse : les indigènes respectueux s'arrêtent, saluent, puis échangent un regard en se choquant du coude « Houa Lafitte » (c'est Lafitte).

Bien en selle, légèrement incliné sur son petit cheval barbe, la jambe pliée sur l'arçon arabe, portant le burnous aux grands plis, le gandourah qui flotte au vent, la carabine en travers, les « smat » de laine aux gros pompons multicolores pendus au troussequin, à plein galop, bravant les balles qui claquent de toute part, en tête d'une horde de goumiers et de partisans : c'est le Capitaine Lafitte, commandant le goum de SKOURA.

Vêtu à la chleuh, la peau brune, le poil hirsute, couvert de guenilles, horriblement laid, le chef entortillé de laine, en sandales, l'arme au poing, à l'affût sur les sentiers berbères, par les nuits glaciales du Tichoukt, ou bien à la tête de ses gens poursuivant les djiouch, razziant les douars, déchaînant le feu de ses mousquetons, le crépitement de ses mitrailleuses, le tonnerre de ses grenades, les dissidents terrorisés le fuient Elâfit (le feu).

Breton d'origine, Lafitte fut, à Tunis, quoique engagé volontaire, un bien mauvais chasseur d'Afrique ; la vie de quartier, la stricte discipline du troupier : mille occasions d'accumuler les jours de prison. Son contrat fini, il disparaît un temps, puis il est en 1912 parmi les Turcs de la guerre de Tripolitaine. Aguerri par les privations du bled, les dangers qu'il court, il devient vite chef de bande, guide les officiers Turcs de son expérience, les subjugue par son « cran » ses innombrables tours de se tirer des plus mauvais pas. Il commande un poste, lorsqu'il est fait prisonnier par les Italiens. Grosses difficultés pour faire reconnaître sa nationalité ; il manque se faire fusiller comme espion ; on l'envoie en prison, à Naples, où son attitude, ses propos ne sont pas faits pour lui attirer les bonnes grâces des autorités italiennes. Après évasion, ou plus simplement relâché, il reparaît chez les comitadjis bulgares, puis à Stambul : un trou dans son existence ; qu'y fit-il ? il y apprit le turc très certainement.

Puis, la guerre. Il courre au feu qu'il ne devait plus désormais quitter : cavalier au 6° Houzards, vite sous-officier, il est en Champagne sous-Lieutenant d'Infanterie. Son admirable bravoure personnelle, son audace et son calme réfléchi, son invraisemblable chance le font vite remarquer et lui attirent une indiscutable autorité. Pas un jour d'absence du front ou d'hôpital ; à peine en quatre ans quelques égratignures. Il se fait une spécialité des coups de main, il les réussit tous, l'un tout particulièrement célèbre en 1918 avec passage de la Seille.

L'Armistice le voit Capitaine, Officier de la Légion d'Honneur, 8 palmes et 4 étoiles à sa Croix de Guerre.

Quelques mois d'occupation, puis la paix. Il demande immédiatement à partir là où l'on se bat encore ; il entre au Maroc au service des renseignements.

Après quelques mois à Sefrou, il prend à Tazouta le commandement du bureau de renseignements. Créé depuis deux ans c'est encore, au début de 1919, notre poste avancé au Sud de Fez. Au contact de la dissidence berbère, fréquemment bloqué, site sévère, il faut tous les mois une colonne de quatre bataillons pour le ravitailler, non sans combat en cours de route, au col de Béssabis et plus près même sur le territoire de Ouled Jerrad. Les tribus Aït

Seghrouchen et Marmoucha, descendant des lointains massifs du Tichoukt et du Bou Iblane, couverts de neige, ont leurs campements à toute proximité, là, derrière le col d'Agrour, dans la cuvette de l'oued M'Dez, et plus près encore à portée de fusil, à la Gara de Tit N'Tazert, au Djebel Si Abdallah. Les piles de sacs d'orge ont été disposés pour doubler le mur d'enceinte et permettre la vie à l'intérieur de l'ouvrage sur lequel fréquemment les « Assès » insoumis dirigent un feu nourri. Les Djiouch nombreux et agressifs coupent toutes communications régulières auxquelles suppléent les longs crépitements du mât de T.S.F. Souvent même les « rekkas » postaux sont assassinés en cours de route. Lorsque l'officier, jeune et obstiné cavalier, veut malgré tout, à l'extérieur, « faire tourner » son cheval il est désagréablement salué.

Lafitte reprend en main l'œuvre des prédécesseurs, réorganise son monde, équipe à nouveau son poste, puis fougueux, infatigable, il entame la lutte, courre sus au djiouch, riposte sans relâche, organise des embuscades et châtie l'adversaire. En tête de ses moghazenis, spendides « barroudeurs » qu'il galvanise, il est partout, sous l'ardent soleil ou les tourmentes de neige, de l'oued ZRA aux Aït BOUHO, des chênes verts d'Ain Dem à la Zaouia d'Aouirt. Grâce à son activité, le pays, peu à peu, devient plus sûr et bientôt l'on peut circuler sous faible escorte.

Et dans l'âpre massif berbère lorsqu'au soir, sous les « flijs » de poil de chèvre, autour des braises, les femmes reprennent leurs chœurs scandés du tambourin, lorsqu'au delà des vallons, du haut des sommets de garde, les « asses » en cris gutturaux s'interpellent, il n'est question que de « l'âfrit », du démon de Tazouta.

Par ailleurs, il organise les tribus soumises qu'il aide sans cesse. Il crée pistes et constructions nouvelles, aménage le pays, distribue des secours. D'une incomparable bravoure personnelle, toujours présent là où surgissent difficultés et danger, il se montre toutefois ménager du sang de ses moghazenis et prodigue aux jeunes les conseils de sa longue expérience.

« Chacun d'entre nous, dit-il, a en lui un nombre de chances déterminé ; chaque fois que vous sortez vous en dépensez une. Ce qu'il faut dans la lutte que nous menons c'est avec le Chleuh s'imposer partout et toujours comme le plus fort, mais aussi, comme le plus malin. Quand vous n'êtes pas fort, lorsque cela n'est pas indispensable, vous n'avez pas le droit de sortir, d'exposer la vie de vos hommes ni la vôtre ». Le lendemain, du reste, il part avec quatre moghazenis.

Inlassable boute en train, il amuse marocains et camarades de sa faconde, de ses invraisemblables boutades. Terrible dans ses colères pour les importuns, il écoute cependant et reçoit avec bienveillance tous les plaignants et, les bras croisés, assis sur un coin de table, il sait d'un éclat de rire, dénouer la plus enigmatique « chkaia », d'un geste, le problème le plus tordu de casuistique berbère. Bon avec les marocains, familier parfois, vêtu de « caftans » aux couleurs vives, il accepte le soir venu les repas pris en commun, la tasse de thé à la « chiba », qu'on lui offre partout au cours de ses tournées. Nul n'a son égal pour réparer une arme, pour détourner une séguia, pour départager les intérêts, concilier les parties, interpréter les règles touffues du droit coutumier berbère. Aussi, tel un « fquih » réputé, vient-on des plus lointaines tribus consulter son « akel ».

S'il est intraitable avec les intraitables, il arrive cependant à porter chez ceux des insoumis qui veulent se prêter à nos avances, la plus habile action. Il dirige politiquement la colonne de 1920 et lorsqu'aux crêtes de Tagnaneit il organise un poste relié au sien par la « Nzala » d'Ain Dem, la sécurité est enfin assurée sur tout son territoire.

Au printemps de 1922 nous pouvons prétendre pousser plus avant notre emprise, porter un coup décisif à l'adversaire et reprendre Skoura. En vue des importantes opérations qui vont se dérouler, on donne à Lafitte le 20° Goum, qu'il devait si souvent mener au combat, en tête duquel il devait deux ans plus tard trouver une fin glorieuse.

Aux premiers beaux jours, précédent le groupe mobile encore rassemblé à Tazouta, il occupe par surprise la Gara et la Zaouia de Tit N'Tazert, atteint en

tête de la colonne la Kelaa de M'Dez où les notables Beni Alaham présentent, avec le taureau de « Targuiba » la soumission de la tribu.

L'occupation des Béni Alaham, de l'Oued et du Dir, s'exécutent sans coup férir.

Puis en avril, nos forces entament à nouveau la lutte contre les Aït Seghrouchem abandonnée depuis cinq ans aux affaires de Skoura. Ce sont de durs engagements de la vallée du M'Dez. Lafitte est de toutes les rencontres. En tête de ses partisans, il s'empare du Taozert Soltane ; puis, le 27 avril, dirige l'avance brillante jusqu'à Tizi Tighanimine en vue de Skoura, la prise d'assaut par son goum de la kasbah du Cheikh Ali, nous assurant les passages de l'Oued Guigou. Entre temps, il razzie le Douar rebelle de Bou Meryem, châtie l'Amghar Moulay N'Tidjial au grand ravin de Stah ben Moussa. Le 1er mai il occupe à l'aube les sommets abruptes d'Ich Lerouaf en bordure de la Séghina.

Nous sommes prêts pour l'ultime effort : l'occupation de Skoura, dont nous dominons les skour, les riantes olivaies. Hélas, le sanglant combat du 6 mai nous fixe aux crêtes de Tizi Adni face au plateau de Tabbout, à deux pas de Skoura. C'est, pour Lafitte, le triste retour en arrière, l'arrêt à la demisolution, presque l'inaction, butée, après tant de si beaux espoirs. Il est, sur sa demande, désigné pour le Sous et, au plein cœur de l'été, il gagne Taroudant. Là, à l'ardente et quotidienne action des postes du nord, s'oppose la lente et pénible politique dans un pays où les moyens souvent manquent, ou contre nos idées, notre volonté, il faut parfois transiger avec ce qui existe. Lafitte ne peut s'y faire. Par lettres, pressantes, il réclame de son successeur tous les détails, l'état de la situation politique, les noms des moghazenis tués au dernier engagement. Il n'y tient plus. Il laisse sans regret les beaux palais du Sous, la mystique Taroudant. Lorsque les premières neiges l'ont à nouveau blanchie pour de longs mois, il a repris sa place à Tazouta, face au Tichoukt.

La situation n'a jamais été plus difficile. Privés par notre avance de leurs terrains d'hivernage, maintenus, pressés, par nos postes en haute montagne, les dissidents n'ont jamais été plus mordants, plus agressifs. La vie des ouvrages est précaire ; constamment au poste de Courson (officier de spahis tué le 6 mai 1922), aux blokhaus D'Ich Lerouaf au pied de Tabouchefert, dans l'Azrar, les corvées d'eau sont attaquées, les postes bloqués, les convois coupés sur les pistes. Et tout le long du dur hiver, dans le brouillard glacial et perfide, les tourmentes de neige, les déluges d'eau que coupent parfois les sourires fugitifs d'un pâle soleil, légionnaires des postes, moghazenis et goumiers de la Kelaa et de Tazouta, rivalisent d'héroïsme et poursuivent jusqu'au printemps l'âpre lutte.

Dès les premiers jours d'avril 1923, commencent les opérations de grand style, qui doivent nous assurer la conquête des massifs montagneux, derniers

repaires des insoumis du Moyen Atlas, de la « Tache de Taza ».

Au nord comme au sud, l'action s'engage ; jamais les effectifs réunis n'ont été aussi nombreux ; jamais l'espoir de vaincre et d'en finir, aussi grand ; jamais plus arrêtée dans l'esprit des ardents défenseurs du Djebel, la farouche résolution de résister à l'envahisseur, d'interdire aux « roumis » l'accès des montagnes, bastions de l'indépendance berbère.

Lafitte a préparé politiquement les opérations. Lorsque les puissants groupes mobiles s'ébranlent de leurs « bases », il ne cesse d'aller de l'avant, guidant le commandement de ses précieux avis. En tête de son goum, il se bat au Bou-Arfa, franchit les gorges de Récifa, précède la colonne, au delà du versant sud du Djebel, dans les plaines de la Séghina. Il joue un brillant rôle au dur combat de Bou Khammouj, amenant la scission des deux tribus rebelles Aït-Segharouchen et Marmoucha, Puis, le canon tonne au pied de l'abrupt versant nord du Tichoukt, la préparation d'artillerie fait rage; en trois étapes, il s'y rend, prend part à l'assaut fameux de Taddout, aux combats de Skoura. Il précède encore les colonnes de la haute Séghina et l'Oued Tafegirt qui, par Tilmirat, atteignent le plateau des Aït-Elmane.

Au prix de pertes sanglantes, nous avons refoulé l'adversaire dans les derniers repaires de son inexpugnable montagne ; l'hiver maintenant travaillera

pour nous. La période des opérations actives est close, les bataillons peu à peu regagnent Fès et laissent la partie aux légionnaires des postes, aux goumiers de Skoura. Au pied du plateau de Taddout, face à l'inaccessible muraille du Tichoukt. Lafitte a réalisé son rêve de plusieurs années, et, quoique sous le feu de l'ennemi, construit sa kasbah de renseignements. Au bord d'une longue falaise blanche, sillonnée de fraîches et rapides séguias, malgré des alertes continuelles, il établit son mur d'enceinte. Puis il restaure le ksar détruit d'un vieux chérif et s'y installe ; bain maure, salon de thé « dardiaf » et vastes terrasses, rien ne manque au confort tout spécial qu'il entend y réaliser. De ce vaste nid d'aigle, il embrasse et commande tout son « bled » ; à portée de fusil les inextricables vallées des farouches Idrassen, des Aït Hammou ou Yhia qui le guettent sans trève ; tous les repaires dissidents, que ca et là nos postes, points blancs aux feux croisés, surveillent et bloquent. Puis l'Ouest, la longue vallée de Skoura, aux vastes ksour, aux invraisemblables cassures que surplombent là-bas Taghrout encore inviolée, et notre observatoire de Nador. Puis c'est la dent aiguisée du Djebel Tadda ; au delà du Guigou les vastes croupes du Djebel Tabouchebert et d'Amane Ilila. l'immense poche de Tagnaneit où les Chleuhs nombreux ont encore trouvé refuge vers l'arrière, jusqu'à la Gara de Tit N'Tazert, il surplombe la vallée du M'Dez, théâtre de tant de sévères combats.

Très loin enfin, à l'extrême horizon, les pics neigeux du Rif, plus près vers l'Est le massif du Bou Iblane, deux pôles de résistance berbère.

Mais si notre avance nous a amené de nombreuses soumissions, et réduit de plus des deux tiers du bled encore insoumis, notre action n'a cependant pas été décisive. Dans les inextricables replis du massif du Tichoukt, dans les profondes vallées du diebel Tighedouine, les Aït Seghrouchen plutôt que de se rendre, ont, nombreux, préféré porter leurs tentes. El Mers, la Ville Sainte, tombeau des ancêtres, berceau de la tribu, est tombée aux mains du Français ; Skoura la Blanche et Skoura la Rouge, déchiquetées, ont subi la souillure du pas étranger. Les chorfa de la tribu ont obtenu « l'aman » le plus vaillant d'entre eux, le chef de guerre, Moulay Ali Amghar, a lui aussi - ô Honte! - abandonné la cause sacrée. Mais le roumi a, pensent-ils, à bout de souffle, atteint les marabouts de l'oued Roumane ; là s'est arrêté son élan ; et c'est de là, de ce point ultime de son avance — toutes les légendes du pays le précisent, tous les chioukh, fgihs, l'affirment - qu'il sera bientôt chassé jusqu'à la mer. Et c'est de là, qu'un jour prochain, de l'arbre rabougri du Tilmirat, sortira le « Moulay Saa » (le maître de l'heure) qui boutera l'infidèle. Et puisque les vallées d'Amalou et du Joua restent encore, puisque le marabout de Si Mohamed Azeroual est inviolé, puisque nul n'a franchi le col de Tigoulmamine, et que le fanion aux trois couleurs abhorré n'a pas encore claqué au vent des cîmes neigeuses, puisque Si Raho subsiste, et que Saïd ou Mohand les commande encore, les Aït Ségrouchen du Tichoukt, diminués et affaiblis, brigands à la conscience lourde de mille méfaits, ou farouches défenseurs de leur liberté, malgré les tués et les blessés innombrables, malgré les cris angoissés des femmes, les pleurs des enfants mi-vêtus, sans craindre la bombe de l'avion, le feu des postes, les rigueurs du climat, décident de poursuivre la lutte et se refusent à subir le joug de l'envahisseur.

Contre tant de farouches résolutions, nos positions sont bonnes. En trois secteurs, aux multiples postes, nous encerclons l'immense Tichoukt. Enfin, semble-t-il, comme en un piège nous tenons l'adversaire, et, lorsque les premières neiges l'aurons chassé des hautes vallées, il lui faudra après les derniers soubressauts de la bête traquée, venir solliciter notre clémence à El Mers, à Boulemane, à Skoura. Mais on ne saurait dire à quel point sont chevillés au cœur du guerrier berbère la primitive et folle obstination, l'ardent amour de son indépendance. L'hiver nous amène en son début quelques soumissions; mais vite la masse se ressaisit et, campés dans la neige, mourant de froid et de faim, en butte à nos feux convergents, les Aït Seghrouchen souffrent les pires misères et bravent notre puissance. Biem plus, leur attitude ne cesse d'être follement agressive, sans trêve les harkas viennent se briser contre nos ouvrages, les djiouchs silloment le pays, profitant du moindre relâchement de notre surveillance, de la moindre faute par nous commise. Des deux côtés de lourdes pertes marquent les engagements.

A bonne école, Lafitte riposte ; constamment en alerte, le jour avec son goum, la nuit avec ses moghazenis et partisans, il harcèle l'adversaire. Fou d'audace, en une nuit sans lune, amorçant la liaison vers les goums jusqu'aux crêtes du Djebel Isdich, vers les postes du Sud. Et lorsqu'au jour son fanion, premier planté au cœur du pays chleuh, flotte au vent glacial des sommets, il peut, du Grand Atlas aux chaînes du Riff, embrasser d'un clair regard la presque totalité de notre Maroc français. Sans trêve ses coups de boutoir heurtent les douars insoumis, culbutent les tentes et razzient les troupeaux.

Chez lui, le soir, vêtu de clairs caftans, mollement assis autour du thé traditionnel, il médite; puis soudain sa décision prise, son coup minutieusement préparé, il troque les vêtements de fine laine contre la bure du burnous chleuh, et en tête d'une poignée de fidèles, il s'élance dans la nuit froide: longues heures de guet aux pierres du sentier, d'attente aux abords des douars, attentif aux moindres bruits; puis tout à coup brusques éclairs, coups de feu affolants, cris et sang dans la nuit. Le lendemain on apprend à Sefrou et à Fès que le maghzen de Skoura compte à son actif tant de dissidents, dont tel notoire. Armé d'un fusil browning à cinq coups, il réussit plusieurs « doublés » puis un « triplé » de Chleuhs. Il ne faut pas croire que ce soient là procédés barbares aux mains d'un reître brutal égaré en notre siècle, mais les seuls moyens de lutte — les leurs du reste — contre semblables adversaires. Les résultats sont là, puisque le lent mouvement de soumission se poursuit sans trêve et que peu à peu les tentes rebelles rejoignent nos lignes.

Et lorsqu'aux premiers sourires du printemps, les Aït Seghrouchen, à bout de souffle, harassés, voient avec terreur revenir les beaux jours, annonce certaine des proches colonnes d'opérations, des luttes ultimes, la partie semble bien près d'être gagnée.

Lafitte ne devait pas en voir le terme, et lui, que tant et tant de fois avaient épargné les barrages allemands, les balles sifflantes du Chleuh, devait tomber sous ces coups redoublés.

Le 12 juin, Lafitte, parti dès l'aube aux postes d'Oche-Lerouaf, débusque un Djich à hauteur du Guigou. Sur le champ il entame la poursuite, et très loin déjà, au pied du Tabouchebert, triomphant, joyeux, il tient en sa main l'adversaire, lorsque tout à coup, surpris par un petit groupe qui le guette, deux Aït Belkacem ou Hammou insoumis l'atteignent d'une balle à la cuisse, perforant l'artère fémorale. Le charme est rompu, la splendide poursuite s'arrête près du succès ; tous, goumiers et moghazenis, attérés, se groupent autour du chef tant aimé qu'ils ramènent à grand'peine la tête basse.

Sa mort fut celle d'un soldat : transporté au poste le plus proche, Coursonsur-le-Guigou, perdant abondamment son sang, entouré de ses splendides guerriers, dans une dernière plaisanterie, en un ultime sourire, premier rictus de la mort, face à l'ennemi, le regard perdu vers les cîmes lointaines, à l'heure si douce du maghreb où tout s'apaise, Lafitte rendit le dernier souffle.

Le lendemain, drapé dans les plis du burnous bleu, gardé par ses gens, l'arme basse, Lafitte repose au bord du M'Dez. Effondrée, le visage en sang, les vêtements lacérés, à sa place douce et prostrée, Rabbâ, fille des Aït Bouha, pleure le maître de son cœur.

Au pied de la Kelaa du M'Dez, au cœur du pays conquis, dans cette terre sauvage, tant de fois parcourue, face au dernier bastion de la résistance berbère, repose le capitaine Lafitte. Des quatre coins du bled, tous, chefs, frères d'armes, indigènes des tribus soumises, tous ont tenu, en un même geste, à venir en ce coin désolé le saluer et lui dire l'ultime adieu.

Figure éternelle du soldat, condottière moderne et fantasque, « toutes ses chances il les a usées », sans compter, joyeusement, pour le plus beau motif, puisqu'ici, par delà les mers, au Maroc, c'est toujours pour la France que l'on meurt.

Et sous l'arar déchiqueté, qui l'abrite, la tombe de Lafitte continuera la chaîne douloureuse qui, des bords de l'Océan aux pics neigeux de l'Atlas, marque les étapes durement gagnées de l'emprise française, et perpétuera à jamais en terre berbère le souvenir de l'un de ceux qui surent toujours, au cours de l'œuvre grandiose, conquérir non seulement le pays, mais les cœurs.

# ATTAQUE D'UN BLOCKHAUS

Minuit, la nuit est noire, une nuit d'hiver avec des rafales de vent en longues et lugubres plaintes. Au ciel pas une étoile.

Dans le blockhaus d'Iboukemane, un sous-officier français et quinze goumiers, en pointe à 800 mètres des dissidents, et rien de vivant alentour que le vent secouant les tôles de la toiture.

Pas une lumière. Aux deux bastions les sentinelles sont vigilantes, immobiles, dans le froid intense, serrées dans leurs burnous de laine bleu sombre, veillant sur le sommeil du poste.

Tout à coup, un bruit dans le réseau de fil barbelé qui ceinte l'ouvrage, ne laissant qu'un passage de deux mètres autour des murs.

Un rat ? un chien ? Mohand la sentinelle n'a pas bougé : la tête au créneau, elle essaie de voir dans le noir. Mais rien, la nuit est sombre, les yeux se ferment sous les rafales de vent qui pénètrent par le créneau.

De nouveau, du bruit, et plus près, le goumier se penche. Un éclair jallit et Mohand est blessé à bout portant à l'épaule. Quand même, il lance une grenade qui alerte le blockhaus.

Un homme essaie de se hisser par le créneau : nouvelle grenade, elle heurte l'assaillant qui se plaque au sol.

Bientôt de tous côtés la fusillade est intense. On voit nettement le départ des coups. Les insoumis, de vrais guerriers Aït Haddidou sont dans les rochers, à cinquante mètres, ils mitraillent les occupants du poste visibles dans les éclairs des mousquetons.

L'ennemi, aussi, a des grenades, dérobées on ne sait où. L'une d'elles roule sur le toit de tôle et éclate.

Clameurs de joie et invocations à Dieu arrivent avec le vent qui fait rage.

Nos goumiers donnent la meilleure réplique. Un sous-officier français, magnifique de sang-froid, lance ses grenades comme la boule sur un stade.

Ils sont seize derrière les murs et plus de cent pour donner l'assaut.

Les mitrailleuses du poste du goum, en contrebas, ouvrent un feu d'enfer sur l'ennemi qui enserre le blockhaus au plus près.

Les attaquants s'éloignent en tirant. De l'ouvrage supérieur les obus V.B. poursuivent les leurs dans la nuit sombre. Bientôt la fusillade diminue et cesse ; le vent seul continue sa longue plainte. Chacun reste à son emplacement de combat.

Le sous-officier chef de poste va de l'un à l'autre, fait compléter les munitions, puis il panse les trois goumiers blessés dans l'unique chambre du blockhaus. Dieu soit loué! il n'y a aucun mort.

L'attaque a échoué, les goumiers rentrent et s'endorment après un verre de thé pris à la hâte d'un feu de bois.

Le chef de poste veut signaler les pertes : le téléphone été coupé.

Au petit jour on découvre des traces de sang dans les rochers, des étuis de cartouches encore frais, des éraflures de balle sur les murs du poste.

Et le petit blockhaus d'Iboukhenane poursuit sa garde vigilante qui permet au gros du Goum et aux partisans de vivre en paix dans l'Assif Melloul.

# Les Goumiers chez eux

J'aime bien, en colonne ou en poursuite, lorsque la vie des camps nous rapproche, vaquer « le soir auprès des feux ». C'est là, dans ces longues causeries sous les étoiles, autour du verre de thé rituel, que ¡lai appris à les connaître et à les aimer, ces goumiers, avec leurs qualités et leurs défauts, cette familiarité respecteuse qui n'est qu'à eux et, toujours, leur inépuisable bonne humeur.

Ce sont tous des gens de tribus, des paysans ou des pasteurs qui tous ont ces solides vertus du « fellah » marocain et dont beaucoup, peut-être, sans trop le savoir, viennent satisfaire ici, mais disciplinés sous les fanions des goums, leur goût ancestral pour l'aventure et le « baroud ».

Et je pense à certains d'entre eux, guère plus typiques que les autres, mais qui, avec tous les autres, concourent bien à former la physionomie très spéciale du goum.

Mohamed ben Hamed, par exemple, est bien connu ici: on l'appelle le « sergent deux », qu'on prononce « dô ». « Sergent dô » tire son surnom de son matricule qui est deux depuis que le 16° goum est le 16° goum, ce qui représente simplement 20 ans de service.

Il a vu passer bien des chefs, a participé à bien des combats, connu bien des pays ; il a été longtemps goumier de 2° classe avant d'atteindre l'échelon le plus élevé qu'un goumier peut atteindre, celui de « moqqadem », ou sergent. Maintenant, dô a toutes les décorations qu'un goumier peut avoir, et, la première de toutes, la médaille militaire à titre exceptionnel, c'est un personnage. Mais, chargé d'honneurs et d'ans, il fait encore très allègrement, quand c'est nécessaire, ses cinquante kilomètres à pied dans la journée et ne songe nullement à quitter le service.

Au Saghro, je l'ai vu souriant et imperturbable, dans les pires circonstances, et parfois même inutilement téméraire. « Dô, couche-toi, voyons ; nous ne sommes pas ici à FES pour te promener ainsi sous les balles, les mains dans les poches » - « Bah tout est écrit mon lieutenant, et quand à moi, après tous les barouds que j'ai vu, je pense que j'ai la « baraka » et qu'il ne pourra jamais m'arriver malheur : ce n'est donc pas la peine que je me gêne ».

Et deux jours après, à la tête d'un assaut furieux contre les dissidents abrités dans les rochers inexpugnables du Bougafer, Dô, à peine excité, lançait ses grenades à pleines mains. Mais je pense qu'il avait raison, car il n'a pas eu la moindre égratignure.

J'aime beaucoup Saïd aussi. Il n'y a pas dans le Goum de meilleur pisteur, ni de meilleur chasseur, et son coup de fusil porte toujours au but.

Une fois, nous étions détachés en plein désert, et comme il n'y avait même pas de gibier, il nous fallut envisager la perspective de rester deux mois ou trois sans viande, ce qui n'a rien de réjouissant si on ne fait pas profession d'être végétarien. Mais Saïd ne l'entendit pas ainsi et il n'eut de cesse que le jour où, après bien des chasses infructueuses, il eut enfin rapporté une gazelle. Cette gazelle représentait pour Saïd un peu plus de 400 kilomètres parcourus à pied dans un pays absolument désertique.

Il a aussi le secret des mots savoureux, et qui portent : le 27 février 1933, au Bougafer, j'étais assis avec lui à la murette ; on attaquait le lendemain, et nous savions que ça serait dur, et que plusieurs peut-être ne reviendraient pas... Alors, Saîd me regardant de ses bons yeux tranquilles et souriants : « Tu vois, nous sommes devant ces rochers comme une femme qui va accoucher. Mais après la délivrance, c'est fini, et la femme est bien heureuse d'être mère. De même pour nous : demain, nous devons accoucher d'un fameux « baroud », mais après nous serons bien contents de rentrer à Aït Sâadane, dans notre poste, et de n'y plus être journellement harcelés par des djiouch comme avant ».

C'est très simple, en somme ; et en effet, le lendemain, réconforté par cette sereine philosophie, Saïd « a accouché d'un fameux baroud ».

Un jour, au poste, le cheikh vient me voir : « Il y a là, me dit-il, un des derniers soumis qui demande si tu peux lui donner une place dans ton goum ? — Si c'est un des derniers soumis, cela fait tout juste huit jours : ce n'est pas beaucoup pour me fier à son loyalisme... — Si ce n'est que cela, me rétorque le cheikh, je me porte garant de lui. Et puis, ajoute-t-il pour achever de me convaincre, c'est un djicheur extraordinaire, le meilleur fusil de la tribu ».

Ce n'est pas la première fois, après tout, qu'on voit au Maroc d'anciens djicheurs devenir d'excellents goumiers. Et puis, maintenant que toute la tribu est soumise et la région pacifiée, il n'y a guère à craindre un départ en dissidence... Je donne l'ordre de l'introduire :

« Bonjôr - Bonjour. »

Et comme ce sont là les seuls mots français qu'il connaisse, la conversation se poursuit en berbère.

Miloud est un type splendide : la plus belle tête de Marocain que j'ai jamais vue ; des traits fins et purs, un regard comme une lame ; quarante ans peut-être, mais grand et mince avec ça, et des muscles d'athlète.

Depuis quarante ans qu'il est né — ou presque — Miloud sort en djich ; la conversation que nous avons m'en coinvainct aisément, il me raconte ses histoires sans forfanterie comme sans fausse humilité, et nous discutons bientôt, toujours sur les anciens « barouds » comme d'anciens ennemis réconciliés qui s'estiment. Il m'est assez sympathique, au fond, cet ex-djicheur...

J'ai engagé Miloud ; il m'a confié un jour que s'il avait su que les français étaient ainsi, il y a longtemps qu'il aurait renoncé à ses exploits de djicheurs pour s'engager dans un Goum. « Seulement, tu comprends, ajoute-t-il, encore tout étonné, on raconte tellement de choses sur vous en dissidence... ».

Trois mois après, le Goum était en opérations avant-garde du Groupement « H ». L'approche de la nuit avait suspendu le combat, mais on voyait encore, sur un piton, à 500 mètres en avant, une trentaine de dissidents, de ceux qui, depuis la veille, reculaient pied à pied devant nous.

Tout à coup, on vient me dire que Miloud était parti, qu'il était devant nos lignes en train de monter sur le piton occupé. En effet, dans les dernières lueurs du jour, je le distingue très bien à la jumelle, grimpant lentement de rocher en rocher, encore caché aux dissidents par un à pic qui le surplombe. Avec son chèche il fait de grands signes, comme pour dire qu'on ne s'inquiète pas, que tout va bien, qu'on ne tire pas surtout.

Je suis inquiet et furieux : c'est de la folie ; une fois arrivé en haut, seul contre trente, Miloud va évidemment se faire tuer ?...

Et la nuit tombe : maintenant on ne distingue plus rien à cinq cents mètres, que, tout à coup, la lueur précipitée de quelques coups de feu.

Une demi-heure se passe et Miloud revient ; il est très calme, il a un bon sourire et trois fusils dans le dos en plus du sien : « Voilà : les dissidents sont

partis ? Quand je les ai tiré de tout près, ils n'ont pas très bien vu, dans la nuit tombante, que j'étais seul, et ils se sont enfui. — Mais pourquoi, dis-je, toute colère oubliée, pourquoi ne m'as-tu pas averti ? On a failli te tirer dessus par méprise ? — Tu m'aurais défendu de sortir, si je te l'avais demandé avant ».

J'ai rarement été aussi ému et, devant le Goum enthousiasmé, je ne sais comment féliciter Miloud ; je lui promets une récompense exceptionnelle.

Pauvre Miloud, il ne devait jamais la recevoir sa récompense : une semaine après jour pour jour, il était tué, au cours d'une attaque, d'une balle en plein front.

Les Goumiers ?...

Qui pourra dire un jour la grande œuvre magnifique qu'ils poursuivent depuis 20 ans. Artisans obscurs de la pacification, toujours à l'avant, ils ont toujours été les premiers aux travaux de la paix comme à ceux de la guerre.

Peut-être, ô mes goumiers, ne savez-vous pas impeccablement défiler, ni présenter les armes ; mais vous avez bien montré que vous saviez vous en servir.

Les bâtiments que vous faites n'ont peut-être pas l'aplomb impeccable qui flatte l'œil des architectes ; mais vous en avez construit, des postes et des postes, et j'en connais certains qui étonnent l'étranger, par leur confort et leur élégance, soudain retrouvée au fond des bleds les plus perdus.

Vous m'avez aussi, plus d'une fois, bien fait enrager, avec vos histoires de femmes : mais le Poste serait-il autant votre poste si vous n'y laissiez, quand vous sortez, le petit monde de vos femmes et de vos enfants, comme si pour vous, goumiers, le Poste était un peu comme la grande maison de votre grande famille.

Certains d'entre vous eux, même, ont pu être autrefois ce que nous autres, civilisés, nous appelons des bandits. Mais c'est que vous ne connaissiez pas alors d'autre loi que celle du « bled » qui est un peu celle de la jungle, et, même alors, vous n'avez jamais été malhonnêtes selon votre cœur ».

Car votre cœur est simple et près de la nature. Vos passions peuvent être violentes, et vous avez toujours ignoré, des villes, les intrigues compliquées et les luttes sournoises.

Vous êtes simples, et c'est pour cette simplicité que je vous aime, ô mes goumiers : et aussi, pour cette grande sécurité confiante que je ressens, lorsque je suis au milieu de vous, comme ce soir, perdu au milieu du bled immense et hostile où désert tend partout ses traquenards.

En opérations, à Hassi Zegdou, le 28 février 1934.

Capitaine BETBEDER.

# "Toi, 2ème classe comme moi, avance"

S'il n'est pas sans risque, le métier de muletier d'échelon est très modeste... il est sans gloire. Il a pourtant un rôle de premier plan, le conducteur du « Royal Brêle » !

Sans lui, pas de ravitaillement en vivres et en munitions, pas d'allègement sur les mauvais chemins.

L'éclaireur de pointe a sans doute le risque et la gloire du premier contact. Peu de griserie de ce genre pour le muletier, qui risque cependant l'embuscade, la mine traîtresse et les matraquages d'artillerie, sans compter la brutale rafale du « Messerschmidt » à l'affût de la circulation routière.

Peu ou pas de transports en camion pour les muletiers. Le combattant de l'unité bénéficie souvent d'un « élément auto » que le Commandement veut bien mettre à sa disposition. Mais le train muletier, presque toujours, marche la route... et les étapes succèdent aux étapes, les kilomètres aux kilomètres. Au cantonnement, le muletier doit encore veiller à la nourriture des animaux dont il a la charge, assurer le pansage, bricoler les harnachements... métier ingrat en vérité.

MOHA OU SAID est muletier dans un goum. Un de ceux qui marchent sans arrêt.

Avec le mulet Mie 115 qui lui a été affecté après le débarquement en FRANCE et la libération de MARSEILLE, MOHA OU SAID a fait bien du chemin, il a connu les étapes forcées vers BELFORT, les durs ravitaillements d'hiver dans les VOSGES, l'étonnante aventure de la « ligne Siegfried » et des sombres forêts allemandes au col truffé de mines. Il connaît aujourd'hui les heures enivrantes de la poursuite à travers le WURTEMBERG... mais N° 115 ignore ces contingences. Pour lui, la route n'est que la route, et aujourd'hui celle-ci est longue, et le barda combien lourd ! Les hommes qui foncent derrière le Nième Régiment de Grenadiers allemands en retraite ont été allégés au maximum — et selon la loi des choses, qui dit allègement du soldat dit chargement du mulet. « N° 115 », en cheminant avec ses compagnons sur les pentes glissantes du BANNWALD, estime que son sort est vraiment trop triste et il manifeste brusquement. Planté sur ses quatre fers, la tête dressée, il s'arrête pile et résiste aux injonctions de MOHA OU SAID, tous les arguments sont vains. Derrière lui, le convoi stoppé s'impatiente. Les gradés s'agitent — N° 115 s'obstine — les coups qui commencent à pleuvoir le laissent impassible...

Alors MOHA OU SAID, à bout d'arguments, regarde son brêle dans les yeux et, avec conviction, lui dit : « Aida ta ! Y allah ! Enta 2° classe quima ana ! » (Allons, courage ! Tu est 2° classe comme moi ! Avance !). Et ce fut si persuasif que N° 115 ne résista pas...

S'arrachant d'un coup de reins de l'humus glissant de la forêt allemande, le petit brêle africain reprit courageusement sa route... vers STUTTGART... vers la Victoire !

# Deux récits de barouds en Indochine

Pendant l'hiver 1948-1949, le 10° Tabor, après avoir participé à l'opération « ONDINE », s'était vu confier la mission de tenir l'importante position de VIETRI, au confluent de la Rivière Noire et du Fleuve Rouge.

Le 10 novembre 1948, lorsque le Tabor a débarqué à VIETRI, il n'en subsistait plus que des ruines informes. Les Viets-Minhs avaient tout détruit systématiquement, rasé les maisons, coupé les arbres et, de la riante petite ville de garnison du 5° Etranger il ne restait plus guère que le souvenir.

Les Goums s'installèrent philosophiquement dans ce chaos de briques et de poutres éparses, qui leur rappelait les petites villes d'Italie, d'Alsace ou d'Allemagne, dans lesquelles ils avaient pénétré quelques années plus tôt, après le passage des bombardiers alliés.

On creusa des tranchées, on se terra dans les trous et dans les caves, « comme à Verdun », disaient les fils de ceux de l' « autre guerre ».

La prise de VIETRI était une blessure cuisante pour l'orgueil Viet-Minh. Depuis le 11 novembre, le drapeau français flottait à nouveau sur la rive Nord du Fleuve Rouge et c'était une insulte que les partisans de l' « Oncle Ho » ne nous pardonnaient pas. Aussi le Régiment « SONG-LO » ou « de la Rivière Claire » nous mena-t-il, dès le début, la vie dure, dans l'évidente intention de nous déloger de nos ruines. Déjà, dans la nuit du 29 au 30 novembre, le Tabor avait repoussé, non sans difficultés, les assauts extrêmement violents menés avec d'importants effectifs d'Infanterie, deux canons de 75 et un bon nombre de mortiers contre nos positions encore bien mal enterrées.

Le 12 décembre, vers 21 h 30, nos avant-postes du secteur Ouest, tenus par deux sections des 84° et 85 ° Goums, signalent des mouvements de concentration ennemis dans le village de THON-TAN-LONG, à quelques 200 mètres à peine au delà de notre barrière de bambous. Il fait nuit noire. Un tir de nos mortiers de 81 amène le silence, sans diminuer en rien des préparatifs de l'ennemi.

A 22 h, célui-ci commence un tir d'artillerie sur nos positions. Mais ce tir est mal réglé, trop court et presque tous les coups tombent précisément sur l'Infanterie Viet dont nous venons de repérer les mouvements.

Notre section d'Artillerie du R.A.C.M., dont l'attaque n'a pas été des plus efficaces lors de la fameuse attaque du 29 novembre, brûle du désir de se réhabiliter dans l'esprit du Tabor. Elle entre à son tour dans le concert général et réussit, en quelques coups, à réduire au silence le canon Viet.

L'ennemi, privé de son appui d'Artillerie, n'abandonne cependant pas la partie, mais son attaque manque de cohésion et de mordant. Pendant toute la nuit, son action, certes bruyante, sera découse et hésitante. Armes automatiques et mortiers s'en donnent à cœur-joie, mais sans succès. Les Viets nous insultent en Français au bigophone, exhortant « les braves goumiers » à cesser le feu et à rejoindre leurs rangs. Tels les héros d'Homère, les goumiers les maudissent, eux et leurs père et mère, en remontant aux générations les plus reculées.

Enfin, vers 6 h du matin, le feu cesse progressivement et nos assaillants se replient à la faveur de l'obscurité.

Au lever du jour, à 7 h, le peloton du Goum de Commandement est envoyé en reconnaissance. C'était, avant notre départ du Maroc, le peloton à cheval du Tabor. Son chef était le Maréchal des Logis chef L..., cavalier dans l'âme, du type nerveux, râblé et râleur de « la légère », très houzard. Quelle déception lorsqu'il fallut laisser les chevaux au Maroc et partir pour l'Indochine avec son peloton à pied, comme un « bobosse ». L'évocation du brillant passé des cuirassiers à pied faite, pour le consoler, par le commandant du Tabor, lui-même cavalier, n'avait nullement diminué l'amertume de L... et, chaque jour, il maudissait cette sacrée vie de taupes dans la boue des abris, sous la défroque peu élégante d'un treillis-bourgeron américain en loque et d'un chapeau de brousse délavé.

Donc, le 13 décembre, à 7 h du matin, le peloton quitte VIETRI pour effectuer une reconnaissance sur l'axe qu'ont dû prendre les Viets, une heure plus tôt, en se repliant. L'expérience prouve qu'il n'y a aucune chance de les retrouver. Mais on peut du moins espérer découvrir des traces intéressantes, des indices, des renseignements.

Vers 8 h 30, les éclaireurs de L..., qui s'apprêtaient à franchir le remblai de l'ancienne voie ferrée du YU-NAN, s'applatissent soudain et signalent qu'ils ont vu quelque chose. L... se porte à leur hauteur et n'en croit pas ses yeux : de l'autre côté de la voie ferrée, à moins de cent mètres, une compagnie ennemie s'est arrêtée en pleine rizière et fait la pause. Pas un guetteur, un petit poste pour donner l'alarme.

Que faire ? Rentrer à VIETRI et revenir en force ? Il n'en est pas question. L'ennemi est là, à portée de main et ne se doutant de rien. Quelle belle occasion de lui tomber dessus « à la houzarde », même sans chevaux.

A l'abri du remblai, L... dispose ses trois Groupes en ligne, donne rapidement ses ordres et attaque. D'un seul bond, le peloton franchit la voie ferrée et fonce sur l'ennemi. Les Goumiers hurlent la « Chehadda », tirent en marchant et lancent leurs grenades. C'est la surprise complète, l'affolement et la fuite éperdue...

Seul un petit groupe, à demi embourbé dans la boue, fait face et tient tête. C'est une équipe de mitrailleurs qui tentent de mettre rapidement leur pièce en batterie. L..., abandonnant une poursuite qui s'avère délicate dans un pareil terrain, regroupe son monde et s'acharne contre ce gibier de choix. Bref engagement, au cours duquel le Goumier MOHAMED OU BOULOUD est grièvement blessé à la tempe. Mais quatre Viets sont tués et les deux autres se rendent. La pièce, une mitrailleuse de 30 américaine toute neuve, reste entre nos mains, ainsi que la caisse des accessoires et de nombreuses bandes de cartouches.

De VIETRI, nous avions entendu le baroud. Aussitôt, deux Sections de soutien avaient été rassemblées. Elles allaient partir lorsque rentra le peloton avec ses prisonniers et son précieux butin. L'un des deux prisonniers nous dit alors que son chef de pièce, tué à ses côtés, était armé d'une belle mitrall-lette et que, sans doute, celle-ci est tombée dans la rizière. Le prenant comme guide, les deux Sections partent immédiatement vers le lieu du combat. En y arrivant, il y a à nouveau accrochage, car la compagnie est revenue elle aussi pour enlever ses morts et ses blessés. Mais, dès les premiers coups de feu, les Viets lâchent pied et disparaissent.

Après de patientes recherches, la fameuse mitraillette est effectivement retrouvée dans la boue.

Un soldat du Régiment « SONG-LO », fait prisonnier quelques jours plus tard par l'une de nos embuscades, devait nous révéler que les pertes ennemies dans ce combat avaient été de 17 tués et de nombreux blessés.

Le 17 février 1949, au P.C. du Colonel, a été mise au point une opération de « nettoyage » qui doit être effectuée le lendemain par le 10° Tabor. Il s'agit du gros village de DI-NAU, sur la rive Sud du lac DAM-NAU, dont nous occupons la rive Nord depuis quatre jours.

Le soir, au P.C. du Tabor, sur la colline de HA-NAU, les derniers ordres sont donnés :

- le groupe « VICTOR », aux ordres du Capitaine S..., et comprenant un P.C. léger, les 85° et 86° Goums, contournera le lac par l'Est et le Sud, puis se rabattra plein Nord sur DI-NAU ;
  - Le G.C.A. (1) s'installera en bouchon sur la rive Nord, face au village.

Le 18 tévrier, au lever du jour, « VICTOR » quitte le bivouac de la colline avec ses deux goums. Le P.C. du Tabor et le G.C.A. gagnent leurs emplacements sur les berges Nord du Lac.

On suit, du P.C., le déplacement de Victor à la radio. Cela n'a pas l'air d'aller tout seul.

- Allo! Allo! Ici « Jules » (1). J'appelle Victor. Que se passe-t-il ?
- Allo ! Ici « Victor ». Terrain de cochon, pas moyen d'avancer.
- Allo ! Allo ! « Victor ». J'ai bien compris, mais tâchez d'activer un peu le mouvement.
  - Allo ! vous en avez de bonnes, le voudrais bien vous y voir.

Evidemment, lorsque l'on est, comme « Jules », confortablement installé sur une caissette de mitrailleuse, en train de déguster un solide casse-croûte, il est facile de recommander plus de vitesse aux pauvres bougres qui, avec « Victor », s'embourbent dans la boue noirâtre, tâtonnent dans les roseaux hauts de deux mètres, se perdent, tournent en rond et suent à grosses gouttes dans la chaleur moîte du marais.

Au P.C. du Tabor, le commandant se fait « engueuler » par tout le monde. Au 536 (2), c'est « Victor » qui patauge et hurle contre la stupidité du Colonel et de sa foutue manœuvre. Au 280 (2), c'est le Colonel qui s'impatiente et trouve que, vraiment, ca ne va pas très vite.

Enfin, pour une opération « foirée » on peut dire qu'elle l'a bien été. Lorsque « Victor », enfin désembourbé, pénètre dans le village, celui-ci est intégralement vide, exception faite pour les volailles, les cochons et l'idiot de service. En moins d'une demi-heure les goumiers font un sort aux canards et poulets.

- A midi, le Commandant appelle « Victor » au 536 :
- Allo, ici Jules ; mon Vieux Victor, il faut rentrer.
- Allo, Jules. D'accord, mais plutôt la mort que le retour par le même chemin. Nous allons traverser le lac.
  - Ya allah, nous vous attendons.

Le lac, à vrai dire, n'est pas très profond et ressemble plutôt à un marécage. Entre le village et le P.C., il s'étend sur une largeur d'environ 800 mètres. Les Goumiers, brandissant un poulet dans chaque main, se lancent bravement sur l'obstacle et le groupement « Victor », dans l'eau jusqu'aux épaules, commence un retour pénible, mêlé de chutes, de glissades et de plongeons inattendus.

A 14 heures, les deux goums sont encore empêtrés dans leur marais, seuls les premiers éléments, trempés comme des soupes, commencent à prendre pied sur notre berge.

<sup>(1)</sup> Goum de Commandement et d'accompagnement.

<sup>(1)</sup> Pseudonyme du Commandant à la radio.

<sup>(2)</sup> Postes radio.

Le Colonel appelle au 280.

— Rassemblez immédiatement tout votre monde et lancez-vous à la poursuite d'un fort élément ennemi — environ une compagnie — signalée en retraite du Sud au Nord, sur BIN-PHUC et HUNG-HOA.

Naturellement, c'est encore un coup de ces satanés parachutistes qui opèrent plus au Sud et ont laissé échapper une compagnie Viet. A nous l'honneur...

Coup d'œil sur la carte : BIN-PHUC est à 5 kilomètres. Il faut foncer.

— Allo, « Victor ». Ici « Jules ». Ordre du Colonel. Mouvement illico sur BIN-PHUC où sont signalés les Viets. Je pars avec le G.C.A. et vos deux sections qui nous ont rejoint. Suivez avec le reste au fur et à mesure de votre sortie du lac, et au plus vite.

— Allo, ici « Victor ». Bien compris. Mais nous sommes crevés. Dieu maudisse le Colo...

— Possible, mais en avant quand même. On verra plus tard pour les rouspétances. Terminé.

Avec trois sections et les éléments lourds du G.C.A., la poursuite commence Le reste des Goums de « Victor » suit à plus ou moins longue distance. Terrain bien dégagé, mais difficile : rizières innondées et maigres collines ; trop de rizières boueuses et pas assez de terrain sec.

Après une heure de marche, les éléments de tête sont arrivés sur une éminence entre HUG-HOA et BIN-PHUC. Rapide tour d'horizon : pas un Viet.

Au pied de notre observatoire s'étend le lac et, sur notre rive, un massif de bambous, au milieu duquel pointent quelques paillottes. C'est BIN-PHUC. Par acquis de conscience la section du Sergent-chef Z... va fouiller le village.

A peine nos goumiers ont-ils pénétré dans les taillis qu'une pétarade générale éclate : fusils. mitraillettes. grenades. Le Commandant, qui suivait la section Z..., a juste le temps de faire un magnifique plat-ventre. Il appelle au 536 des deux autres sections.

Z... est tombé en plein sur la compagnie Viet. Celle-ci venait de traverser le lac et s'était regroupée dans BIN-PHUC avant de poursuivre plus avant.

La section de C... arrive bientôt et disparaît à son tour dans le village. La fusillade redouble de violence. Les Viets se jettent à nouveau dans le lac pour repasser sur l'autre rive. Mais voilà G... qui nous rejoint avec ses mortiers et les mitrailleuses. Vite, en batterie, et un feu d'enfer est ouvert sur tous les gens qui pataugent dans les marais. Les mitrailleuses les suivent tout au long de leur difficile traversée. Les coups de mortier les accueillent à leur arrivée sur la berge.

Lorsque « Victor » nous rejoint avec le gros de la troupe, tout est terminé. Et, naturellement, il râle comme un voleur. On ne l'a pas attendu... comme les carabiniers... le Colonel est un.. le Commandant..., etc.

Nous n'avons qu'un blessé, grave il est vrai, le Goumier DRISS BEN MOHAMED, de la section Z..., fracture du crâne par éclat de grenade.

Les Viets ont laissé quatorze cadavres dans le village, ainsi que trois fusils et de nombreuses grenades. Ceux d'entre eux qui ont été tués ou blessés dans le lac n'ont pas pu être dénombrés.

# Appel pressant de l'Association des S.A.S.

L'Association des S.A.S. vient de recevoir mission du Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants de reconstituter la liste des implantations géographiques de l'ensemble des S.A.S. et C.A.S. d'Algérie.

Il importe, en effet, de définir la zone géographique d'implantation des S.A.S. et, si possible, de recueillir toutes les informations sur les implantations correspondantes des unités opérationnelles voisines afin de permettre l'attribution de la Carte du Combattant aux anciens moghzanis.

En effet, la totalité des archives des S.A.S., on le sait, ont été détruites. Nous ne disposons donc pas des journaux de marche qui permettraient au Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants de définir les périodes pendant lesquelles ces unités ont été opérationnelles.

Il faut donc que nous puissions rapprocher l'activité des S.A.S. de l'activité des différentes unités militaires, dont on peut consulter les archives.

L'obtention de la qualité de COMBATTANT à nos anciens compagnons d'armes est conditionnée par ce travail extrêmement minutieux et long.

Nous devons nous mobiliser pour répondre à ce devoir de justice.

Nous demandons instamment à tous les anciens officiers du Service et plus particulièrement aux anciens chefs d'Echelon de Liaison d'Arrondissement ou de Département, de bien vouloir prendre contact avec l'Association des S.A.S. 20, rue Eugène-Flachat - 75017 PARIS, en envoyant toutes informations et, si possible, des cartes définissant l'implantation géographique et le territoire géré administrativement par les S.A.S.

Le Président,
N. d'ANDOQUE de SERIEGE



#### Avis Divers

#### NOTE DU PRESIDENT

Un certain nombre de fanions manque encore au Musée. Nous serions très reconnaissants à nos camarades et à nos amis des Goums ayant en leur possession l'un de ces fanions (ou pouvant en disposer) de bien vouloir nous les prêter, pour que nous en fassions faire une copie destinée au Musée. Les fanions prêtés seront ensuite rendus.

Nous envoyons à ce sujet la lettre circulaire ci-jointe :

La Koumia est à la recherche des fanions qui manquent encore à notre Musée.

Le Président désire que lui soient confiés les fanions en question. Il en fera prendre copie pour notre Musée, puis les rendra aux personnes les ayant prêtés. Il s'agit de :

- 57° Goum mis en sommeil fin 1955, a été dissous à Berkine en mars 1956.
   Dernier Commandant du Goum : Capitaine BORDES.
- 58° Goum (1° Tabor) aux bons soins du Lieutenant-Colonel Christian MERIC et de Mademoiselle MERIC. Le 58° Goum a eu de grosses pertes à Cao-Bang, a été formé, de nouveau, en 1955 à Taounate, et a été dissous le 12 mai 1956.
- 68° Goum (4° Tabor) Sicile; commandé par le Capitaine WINCKEL; aurait été dissous à Tafrant et transformé en 3° Goum en 1948.
- 73° Goum (6° Tabor) commandé par le Commandant THEN ; dissous, dès son retour au Maroc, en mai 1946.
- 81° Goum (9° Tabor) commandé par le Capitaine RUEF ; dissous à Mechra-Bel-Ksiri, le 1° septembre 1945.
- 92° Goum créé en 1959 par le 9° Goum (109) à Haddada ; dissous le 15 décembre 1945.
- 104° Goum Campagne du Sud Tunisien en 1940, devient Goum de Cavalerie ; dissous à Moulay Taied le 12 mai 1956.

Certains adhérents ne reçoivent pas toujours le bulletin de la Koumia, pien qu'étant à jour de leurs cotisations. La faute en incombe aux P. et T. Il appartient aux adhérents de nous le signaler. Car ce n'est un secret pour personne que des périodiques n'arrivent pas toujours à destination.

Notre service de routage est fait très sérieusement et nous ne pouvons que déplorlr cet état de fait. Nousdemandons donc, à l'avenir, de nous tenir informés, dès que possible, de tout changement d'adresse, et le cas échéant, de la non réception du bulletin.

#### RECHERCHE

Nous avons reçu la demande suivante, pour laquelle nous demandons la coopération de nos camarades :

Le Capitaine René VALENTIN, de l'Ecole des Officiers de la Gendarmerie Nationale, 77010 MELUN CEDEX, recherche tout compagnon de captivité ou de combat du Sergent Louis RENAUD, du 1° Tabor, 60° Goum, porté disparu le 13 octobre 1950, au cours des combats de la R.C. 4, secteur DONG-THE - THAT-KHE.

Ecrire directement à l'intéressé, à l'adresse indiquée.

#### PROMOTION

Notre ami, Pierre L. HUOT, de BLUFFY (Haute-Savoie) a été promu au grade de Lieutenant-Colonel du Service de l'Etat-Major, à compter du 1er Août 1977.

Nous lui adressons nos vives félicitations.

#### ● 3<sup>me</sup> G.T.M.

Des anciens du 3<sup>me</sup> G.T.M. m'ont exprimé le désir de faire poser une plaque sur la tombe du Général MASSIET du BIEST, au cimetière d'HAZEBROUK, pour perpétuer le souvenir particulièrement fidèle et affectueux que nous gardons de notre ancien chef.

Le dépôt de cette plaque est envisagé pour le mois de Mai à une date qui sera fixée ultérieurement.

Les Anciens du 3<sup>me</sup> G.T.M. qui voudraient participer à cette réalisation sont priés de bien vouloir m'en aviser.

Général de SAINT-BON
Ancien Chef d'Etat-Major du 3<sup>me</sup> G.T.M.

9, Avenue Debrasseux - 78150 LE CHESNAY - Tél.: 954.46.66



#### A PROPOS DE MAURICE LEGLAY.

Comme suite à l'évocation de l'œuvre d'un des meilleurs chroniqueurs du vieux Maroc et du monde berbère, publié dans le dernier bulletin, nous avons le plaisir d'annoncer que nous sommes en mesure de livrer des exemplaires de « RÉCITS MAROCAINS DE LA PLAINE ET DES MONTS » de Maurice LEGLAY, après une découverte dans un dépôt d'invendus des Editions Berger-Levrault.

#### - Prix de vente : 10 Frs

Les commandes sont à envoyer, avec leur règlement, dès que possible, au Secrétariat de la Koumia, 20, Rue Eugène-Flachat - 75017 PARIS. C.C.P. N° 8813 50 PARIS.

### Lois et Décrets

#### RELEVEMENT DU TAUX DU POINT

Circulaire Ministérielle 77 1160 du 13-10-77 - J.O. du 18-10-77.

A dater du 1-9-1977, le taux du point passe à 23,17 pour les pensions d'Invalidité.

Les pensions de veuves au taux exceptionnel (610 points) seront de 14.136 F (taux annuel).

OFFICE NATIONAL
DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

Circulaire O.N. Nº 3279

OBJET: Carte du Combattant aux personnes ayant participé aux opérations effectuées en AFRIQUE DU NORD.

La loi N° 74.1044 du 9 Décembre 1974 donnant vocation à la qualité de combattant aux personnes ayant participé aux opérations effectuées en AFRIQUE DU NORD a provoqué, dès sa promulgation, un afflux de demandes dans les services auxquels ont pu se poser, lors de la parution des premières listes d'unités combattantes, des problèmes de personnel.

Le concours des Préfectures, des Directions Interdépartementales, l'apport récent des vacataires — et la bonne volonté de tous — ont permis presque partout de liquider le retard initial. Compte tenu des délais de vérification par l'autorité militaire et de la périodicité des commissions, le rythme d'instruction des dossiers répondait, ces derniers mois, à celui de la parution des listes d'unités combattantes.

Il semblerait cependant qu'aujourd'hui un certain décalage soit à nouveau constaté dans quelques services.

Il importe de mettre tout en œuvre pour que l'instruction des dossiers continue à être assurée au fur et à mesure de la parution des listes.

Vous voudrez bien prendre les dispositions utiles et me signaler, le cas échéant, les difficultés que vous pourriez rencontrer.

### Bibliographie

#### **Etienne MANAC'H:**

#### MÉMOIRES D'EXTRÊME ASIE

Paris - 1977 - Fayard

Les « Mémoires d'Extrême Asie » que nous offre M. l'Ambassadeur de France Etienne MANAC'H dans un fort volume de 600 pages ou presque, ne couvrent que la période de Septembre 1968 à Novembre 1969, c'est-à-dire celle qui mena l'auteur de « l'Indochine à la Chine » et qui le vit faire ses « premiers pas sur l'autre planète ». Un peu plus d'une année seulement. C'est dire la densité de son témoignage.

Etienne MANAC'H a choisi de présenter ses mémoires sous la forme d'un journal, que l'exercice de sa charge de Directeur d'Asie et d'Océanie à l'Administration centrale l'avait accoutumé de tenir depuis de longues années. Le récit s'ouvre à l'époque où le Général de GAULLE multiplie les efforts de la France pour ramener la paix au Vietnam. Acharné à sa tâche, l'auteur est le bon ouvrier de cette politique, sous l'autorité de Michel DEBRÉ. Au fil des pages, nous assistons à la difficile naissance de la Conférence élargie sur le Vietnam, au milieu des péripéties de l'élection américaine qui amène NIXON au pouvoir. Après l'arrêt des bombardements sur Hanoï et le Nord-Vietnam, américains et sud-vietnamiens finissent par s'asseoir avec les nord-vietnamiens et les représentants du Front, à la fameuse table dont la forme avait été si difficile à définir pour ne pas heurter les susceptibilités de l'une ou l'autre partie.

En contrepoint, on suit l'évolution des conversations qui aboutissent, le 8 Janvier 1969, à la désignation d'Etienne MANAC'H prise au Conseil des Ministres, comme Ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République Française auprès de la République populaire de Chine.

A PEKIN, où il arrive le 20 Mai 1969, le nouvel ambassadeur nous fait pénétrer dans le monde clos des ambassades, isolées dans la ville, gardées en permanence, — et surveillées — par la milice populaire. L'activité diplomatique à cette époque, est axée, dans un jeu subtil de recherche et d'échange d'informations, sur les trois problèmes qui préoccupent le monde occidental : position de la Chine à l'égard du Vietnam et de la Conférence de Paris, opposition de plus en plus ouverte et violente entre la Chine et l'U.R.S.S., évolution des relations entre la Chine et les U.S.A.

Bénéficiant d'une part du prestige que lui a valu à Paris son attitude d'hôte courtois, d'ami de bonne volonté, s'appuyant de l'autre sur ses convictions politiques personnelles, Etienne MANAC'H s'attache à découvrir, parmi l'énorme tas de paille de la révolution culturelle sur son déclin, les quelques grains de vérité qui lui permettront de mieux cerner la réalité chinoise et d'œuvrer à une meilleure compréhension réciproque de la République populaire et de notre pays.

Il expose avec clarté, avec une grande courtoisie aussi, la nature profonde du conflit qui oppose la Chine à la Russie sur tous les plans, historique, idéologique, tactique et stratégique: au cours du 19° siècle, l'Angleterre (la France dans son sillage), d'une part, la Russie tsariste de l'autre, ont fait irruption en Chine et lui ont arraché, dans des «traités inégaux», d'humiliants abandons de souveraineté. L'Angleterre et la France sont parties, mais la Russie est restée,

qui occupe toujours 1.500.000 kilomètres carrés de terre chinoise, trois fois la superficie de la France. Le refus de la Russie moderne de réviser ces traités est la preuve évidente que le régime soviétique a changé de nature et n'est plus fidèle à l'enseignement de Marx, d'Engels et de Lénine.

On lira avec un particulier intérêt les chapitres consacrés aux audiences qu'accordèrent à l'ambassadeur, le Général de GAULLE le 22 avril, cinq jours avant le référendum, et CHOU-EN-LAI quatre mois plus tard à Pekin. « Je vous confie le soin de laisser entendre aux chinois quelle est la nouvelle attitude des Etats-Unis à leur égard. Vous le leur direz de ma part au plus haut échelon possible ». Puis, à la fin de l'audience : « Il se peut que je vous voie ici pour la dernière fois »...

Le message fut délivré au Premier Ministre de la République populaire le 26 Septembre : depuis trois mois, Georges POMPIDOU est installé à l'Elysée.

Ecrit dans un style élégant, clair et concis, ce livre révèle l'humanisme profond d'Etienne MANAC'H, toujours soucieux du respect de l'altérité: « Il n'est de véritable compréhension que dans le respect de la différence ». Et ses références à Montaigne soulignent, en même temps que sa courtoisie naturelle, sa volonté permanente de franchise; « J'ayme entre les galans hommes, qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée ».

Là se trouve, sans aucun doute, le secret de la réussite de sa longue ambassade auprès de la République populaire de Chine, dont nous souhaitons connaître bientôt les péripéties dans un second volume de ces enrichissants « Mémoires d'Extrême Asie ».

Meylan, Décembre 1977 Colonel SAULAY

#### Raymond MUELLE:

#### LE I" BATAILLON DE CHOC

Préface de Michel PONIATOWSKI

Paris — 1977 — Presses de la Cité.

Contrairement à ce que son nom donne à penser, le 1er Bataillon de choc n'était pas destiné à mener en force des actions de rupture. Le commandant GAMBIEZ, son « créateur », le destinait plutôt à des opérations de style indirect, c'est-à-dire à des harcèlements de guérilla destinés à semer l'insécurité sur les arrières de l'ennemi.

Formé autour d'un noyau d'officiers d'active ou de réserve non conventionnels, sans aucun complexe, pas toujours utilisables dans les unités régulières, le bataillon se rodait à STAOUELI lorsque le Général GIRAUD résolut de débarquer en Corse dès l'arrivée des américains en Afrique du Nord en Novembre 1942.

L'auteur nous embarque à bord du sous-marin « Casabianca » du commandant LHERMINIER et nous fait vivre la libération de l'Ile de Beauté jusqu'à l'entrée des « chocs » à Bastia avec les goumiers marocains. Après la Corse, l'île d'Elbe, où, mis à terre 3 heures avant le corps de débarquement, le bataillon reçoit la mission originale de faire de la « contre-batterie avec des moyens humains », en d'autres termes de neutraliser à la grenade les batteries côtières.

Puis vient la grande odyssée, le débarquement de Provence, les combats meurtriers pour TOULON, face à un ennemi farouche, menant dans la Poudrière une résistance héroïque, la remontée vers le Nord, vers DIJON, où les chasseurs, pendant un court moment, goûtèrent au repos du guerrier, avant la dure bataille des Vosges, dans le froid et la neige. Raymond MUELLE dépeint avec exactitude le caractère hallucinant des combats dans la forêt vosgienne, silencieuse et sinistre, contre les « Gebirgejäger » de la division ramenée en hâte de Norvège, invisibles mais acharnés à se battre.

La contre-attaque allemande et la menace sur STRASBOURG à peine libéré provoquent l'intervention d'urgence du 1er Choc, qui entre en ligne dans la plaine d'Alsace après avoir contourné les Vosges du sud au nord. Après la libération de COLMAR, c'est enfin la galopade effrénée du Rhin au Danube, jusqu'à l'Arlberg où la fin de la guerre met un terme, provisoire, à la grande aventure.

A cette évocation de la campagne du 1° Choc, il faut ajouter le récit de l'odyssée de cette section parachutée le 31 Juillet 1944, — avant le débarquement de Provence — dans la Drôme pour appuyer, — trop tard — les résistants du Vercors. Engagée avec des unités F.F.I., elle participe à tous les combats qui aboutiront à la libération de Grenoble.

L'auteur, à cette occasion, nous livre, sur les combats du Vercors, un récit réaliste, qui s'éloigne quelque peu de la légende. Mais surtout, — et ce n'est pas l'aspect le moins intéressant de son livre, — il restitue avec fidélité l'atmosphère très particulière dans laquelle les combattants de la 1<sup>re</sup> Armée ont poursuivi la lutte après la libération de Paris. Tout se passait comme si la guerre s'était arrêtée ce jour-là. La nation paraissait ignorer et abandonner l'armée régulière venue d'outre-mer. Le Général de LATTRE pourra même écrire au Général de GAULLE : « Certains vont même jusqu'à imaginer que (cette armée) est sacrifiée de propos délibéré ». Et pourtant, de GAULLE luimême avait dit, après l'île d'Elbe : « Vous êtes ce que j'ai de plus pur pour refaire la France »...

Les statistiques militaires, écrit Michel PONIATOWSKI dans la préface, ne racontent ni la gloire, ni l'héroïsme, ni la détresse de la mort, comme ce livre sait le faire.

C'est le mérite de Raymond MUELLE d'avoir su brosser, avec talent, avec vivacité aussi, la saga du 1er bataillon de choc, qui, pour un effectif de moins de 700 hommes, en sacrifia pendant la seule campagne de France, plus de la moitié.

Meylan, Janvier 1978 Colonel SAULAY

Notre ami VAGNOT est très intéressé par la rubrique Bibliographie. Il serait très heureux si on y parlait de tout ouvrage se rapportant à l'histoire contemporaine et touchant le MAROC ou l'Empire. Il pense qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait un long exposé sur l'ouvrage, quoique ceux parus dans la rubrique soient toujours très intéressants, mais il suffirait de donner les renseignements cl-après : Titre - Auteur - Editeur - Prix éventuel et avis succinct tel que « intéressant », « très bien », etc.

Nous demandons donc à tous nos amis de nous signaler de tels ouvrages.

# ASSOCIATION des DESCENDANTS des MEMBRES de la KOUMIA

#### ANCIENS

des GOUMS MAROCAINS et des AFFAIRES INDIGÈNES, en FRANCE

Il est demandé à tous et à toutes de bien vouloir participer activement au recensement des descendants des Membres de la KOUMIA en envoyant,

20, rue Eugène-Flachat - 75017 PARIS

les noms et adresses des futurs membres de l'ASSOCIATION.

#### LISTE A LA DATE DU 17 MARS 1978

Mme Roger ABADIE, née Marie-Thérèse CARRERE 27, rue Henri-Savignac — 92190 MEUDON-BELLEVUE.

Mme Luc d'ABOVILLE, née Isabelle BOYER de LATOUR du MOULIN 9. rue Léon-Cogniet — 75017 PARIS.

M. Michel AUNIS

Rue du Général Aunis - 37000 TOURS.

Mme Michel BEAUCHET-FILLEAU, née Marie-Annick SORE-LARREGAIN PETOSSE - 85570 L'HERMENAULT.

Cdt. Pierre BERTHON - Prof. d'arabe au CLEEM - Ecole Militaire 1. Place Joffre — 75007 PARIS.

Mme BOILET, née Catherine ZANTE
11. rue des Filmins — 92330 SCEAUX.

M. Jean BORIUS

4. Domaine du Vallon - Chemin du Vallier - 69670 VAUGUERAY.

Cne Michel BOUDET - Cdt le 1er Esc. R.H.P. 65600 TARBES.

Cne Jean-Philippe BOUDET - Collège Militaire d'Autun 71400 AUTUN.

Mme Luc BUREAU, née FEAUGAS
2, Place du Champ de Mars — 33000 BORDEAUX.

Chef de Bton Georges BOYER de LATOUR du MOULIN 28. rue Edouard-Laferrière — 92310 SEVRES.

M. François-Xavier BOYER de LATOUR du MOULIN - Etudiant en Médecine 33, Av. Brunnetière — 75017 PARIS.

M. Tristan CARRERE - Ingénieur 7, rue Andrieux — 75008 PARIS.

M. Jean-Francis CARRERE - Ag. Gén. d'Ass. 7, rue Andrieux — 75008 PARIS.

Chef de Bton Jean-Baptiste CHARPENTIER
Les Buissons - La Méprise - Esc. C

BOUSSY SAINT-ANTOINE - 91800 BRUNOY.

M. René CHARPENTIER

2, Allée de la Cerisaie - ZUP des Couronneries - 86000 POITIERS.

M. Bernard CHARPENTIER - Ingénieur Agronome 29, rue des Morillons — 75015 PARIS.

Mile Véronique CHARPENTIER - Etudiante 23, rue Ravarit — 86400 CIVRAY.

Lt. Jean-Pierre CHAUMAZ - 420<sup>me</sup> G.L.B.M. Quartier « La Ronaysse » — 31000 TOULOUSE.

M. François CHAUMAZ - Educateur-chef - IMPBO Départemental. « La Bathie » — 338640 CLAIX.

M. Michel CHAUMAZ - Etudiant en Médecine. SAINT-LEGER-BRESSAC - 07210 CHOMERAC.

Mile Marie-Agnès CHAUMAZ - Etudiante en Droit SAINT-LEGER-BRESSAC - 07210 CHOMERAC.

Lt. Bertrand CHANOINE.

M. et Mme Hubert CHANOINE, née Camille GUIGNOT

M. François CHANOINE

1, rue Jouvencel — 78000 VERSAILLES.

M. François COGNOT

36, rue du Dr. Schweitzer - 71000 MACON.

Mme de COSTER, née Chantal DEGLIAME

290, «Les Mouettes » ZUP Nord — 51300 VITRY-LE-FRANÇOIS

Mme Jean-Marie COUSIN, née Catherine LUCASSEAU 3, Quai Duguay-Trouin — 35400 ST-MALO.

M. Roger DEGLIAME

rue Ste-Geneviève — VITRY EN PERTHOIS - 51300 VITRY-LE-FRANCOIS.

M. Marcel DEGLIAME

133, rue de la Délivrance — 68440 HABSHEIM.

M. Christian DEGLIAME

Rue Pichot-Nantoux — 21190 MEURSAULT.

M. Serge DEGLIAME S.P. 69415.

MIle Thérèse DEGLIAME

4, Bld. Justin-Granthille - 51000 CHALONS-SUR-MARNE.

Cne François DELHUMEAU - 1° Rég. Etranger de Cavalerie 84100 ORANGE.

Mme DEVILLE, née Monique COGNOT

Résidence Jocelyn - Rue de Provence - 71000 MACON.

Mme Bernard DUBOST, née GAUTIER

S.P. 69321.

Cdt d'Aviation Alain ESMILAIRE

M. Patrick ESMILAIRE

Ens. de Vaisseau Hervé ESMILAIRE

45, rue Félix-Faure - 95880 ENGHIEN LES BAINS.

Mme Bernard FARCOT, née LE BOUTEILLER Chemin de la Bresse — 77630 BARBIZON.

M. Jean-Claude FEAUGAS

Villa 33 - rue Ange Piton - 97310 KOUROU.

M. Jacques FEAUGAS

Villa 12 - Lot. Montplaisir — 30130 PONT SAINT-ESPRIT.

M. Pierre FEAUGAS
Bât. 69 - 1, SACLAY SUD — 26700 PIERRELATTE.

M. Bernard FEAUGAS
PESSAC SUR DORDOGNE — 33890 GENSAC.

Mile Geneviève FEAUGAS

101, rue du Dr. Barrault — 33000 BORDEAUX.

M. Marc FLYE SAINTE MARIE - E.O.R. 26, rue du Bocage — 44000 NANTES.

Cne Henry-Jean FOURNIER
56380 ST-RAOUL - GUER.

Adjt. Michel FOURNIER - Cité Cadres - Clos Chassaing Rue Jean Pagès — 24000 PERIGUEUX.

M. Didier FRITSCH - Etudiant 18, rue Foch — 54480 CIREY SUR VEZOUZE.

Mme Régis FOUQUES-DUPARC, née Marie-France BOYER de LATOUR du MOULIN 83700 SAINT-RAPHAEL.

Mile Arlette GIRARDOT
3, rue des Cottages — 75018 PARIS.

Mme Jean-Luc GOLETTI, née Christiane BOYER de LATOUR du MOULIN 1, rue Jean-Dierk — 75014 PARIS.

Mme IODICE, née Michèle COGNOT 20, Via Giuseppe Silla (ex Via Cassia) — ROME 00189 - ITALIE.

Mme Philippe LABARRERE, née Jeanne-Chantal SORE-LARREGAIN 16, rue Hériard Dubreuil — 33000 BORDEAUX.

Mme Philippe LEGRIX, née Chantal BOYER de LATOUR du MOULIN Hôtel de la Préfecture — 82013 MONTAUBAN Cedex.

Mme de LIGNIERES, née Francine PICARDAT

1. rue Meriyon — 75016 PARIS.

Mile Hélène de LIGNIERES, petite fille du Colonel PICARDAT

1. rue Meriyon — 75016 PARIS.

M. Bertrand de LIGNIERES, petit-fils du Colonel PICARDAT
 Collège Naval de Brest
 1, rue Meriyon — 75016 PARIS.

Mme Pierre LHERITIER, née Chantal FEAUGAS 43, Cours Clémenceau — 61006 ALENÇON.

Adjt-Chef Pilote Henri LEROUX
Rose ESALAT — 40106 DAX.

Mme Jean de LESTANG, née Marie-France FEAUGAS 75, Bld. Yves Guillon — 14000 CAEN.

M. Max de MAREUIL 7, rue Alfred de Vigny — 75008 PARIS

Mile Florence de MAREUIL
7, rue Alfred de Vigny — 75008 PARIS

M. Michel-Marie PASQUIER
2, rue de la Scalherie — 37000 TOURS.

Mme PERON - Inspectrice (Maison d'Education de la L.H.)
5, rue de la Légion d'Honneur — 93206 SAINT-DENIS.

Médecin-Colonel Roger PERON - Sce Central de Santé des Armées 231, Bld. St.-Germain — 75997 PARIS Armées.

M. Alain PICARDAT

220, rue du Fg. St.-Antoine - 75012 PARIS.

Mme Jean PICARD, née FEAUGAS

Montfreyne — LAMOTHE MONTRAVEL - 24230 VELINES.

Mme Bruno de RANCOURT de MIMERAND, née LEBOUTEILLER
« Le Grand Mimerand » — CERNOY - 45360 CHATILLON SUR LOIRE.

Mme Armand RIBEROLLES, née Marie-France SORE- LARREGAIN 8, rue Maréchal — 64200 BIARRITZ.

M. Guy RICHAUD

4, rue Marcel Pagnol — 30200 BAGNOL-S-CEZE.

Cdt. Hervé RICHAUD

1, Av. de la République — 78330 FONTENAY LE FLEURY.

Mile Dominique RICHAUD

4, Chemin Pierre Dupont — 69120 VAUX EN VELIN.

Mile Marie-Antoinette de ROCHEFORT

Les Fustiers — BIOULE - 82800 NEGREPELISSE.

Mme ROUYER, née Jocelyne MULLER

Cité des Lilas - Bât. B — 77300 FONTAINEBLEAU.

Mme Guyslaine SARRAZIN

rue Ponponnière — VELLERON - 84210 PERNES LES FONTAINES.

Mme Régis SEIGNEUR, née Brigitte BOYER de LATOUR du MOULIN 2, Av. Ingres — 75016 PARIS.

Mme Michel de SENNEVILLE, née Nicole BOYER de LATOUR du MOULIN 99, rue de la Tour — 75016 PARIS.

M. Michel SORE-LARREGAIN

Rés. Montréal - 23, Bld. Tristan Corbière — 13012 MARSEILLE.

Mme Jacques TALLON, née Dominique BOYER de LATOUR du MOULIN 8, Cours Sablon — 63000 CLERMONT-FERRAND.

M. Gérard TOUSSAINT

3, Rés. des Genêts — 92600 ASNIERES.

Mme Véronique TURNIER

14, Bld. du Roi - 78000 VERSAILLES.

Mme WILLIAM, née Huguette DEGLIAME 8, rue du Moulin — VITRY EN PERTHOIS - 51300 VITRY-LE-FRANÇOIS.

M. Jean-Louis ZANTE - Ingénieur

24, rue des Cottages — 76130 MONT ST.-AIGNAN.

M. François ZANTE - Ingénieur - Exploration c/o BRUNET SHELL
Petroleum Cie Ld.
SERIA State Of BRUNEL
N.W. BORNEO.

M. Philippe ZANTE - Ingénieur Comm. Cie Gobain « La Castelleraie »

14, Av. des Marronniers — 78430 LES CLAYES SOUS BOIS.

M. Denis ZANTE - Ingénieur

21, rue Gabrielle d'Estrée — 91830 COUDRAY-MONTCEAUX.

M. Hubert ZANTE - Ingénieur - détaché Poudrerie de Téhéran. 11, rue des Filmins — 92330 SCEAUX.

M. Laurent ZANTE - S.U.P.E.L.E.C.

11, rue des Filmins — 92330 SCEAUX.

M. Antoine ZANTE - Etudiant en Pharmacie
11, rue des Filmins — 92330 SCEAUX.



le plus "koumia" des groupes de compagnies d'assurances

#### André FEAUGAS

Inspecteur Général

Maurice DUBARRY
Sous-Directeur

78, Route de Paris
69260 LYON-CHARBONNIERES

Château "LE MEJEAN" PESSAC-SUR-DORDOGNE 33890 GENSAC

#### Pierre SALANIE

Agent Général

Le Haut de la Côte 46220 PRAYSSAC

#### Henry ALBY

Inspecteur Principal

« Bordeneuve »
31380 MONTASTRUC-LA-CONSFILLÈRE

#### Michel LEONET

Président Directeur Général Rhin et Moselle - Assurances Françaises

> I, Rue des Arquebusiers 67000 STRASBOURG

78, Route de Paris 69260 LYON-CHARBONNIÈRES

50, rue Taitbout - 75009 PARIS

#### Renaud ESPEISSE

Sous-Directeur

1, Rue des Arquebusiers 67000 STRASBOURG

#### Marcel NICLAUSSE

Agent Général

68, Avenue Georges-Clémenceau 83700 SAINT-RAPHAËL

# HIRAMII MIHA (S) (S) BELLOUIS ENDANCES

ab secucio seb "simuosi" sido di gonanusia b seingenimos

DATES IN VALUE

MARIAMENT ORMAN ENGOCIO PARCHARA MARIA MARIA

Marvier fillification.

ering an aroun M. Anggunarian ang aroun da apa

TELL NUMBER

AND THE PROPERTY OF THE PROPER

High shield mash

ever as so well to

TRUME Listen

hora ted varioaxid dremany Lesingal Victoriances dressions with

> etak interpreta kata eta . Katalia da kuta 1800a

THE WAS DESIGNED TO DAYS

SCHOOL VOICES

TECHNOLOGY FOR SANT ESTROLISME NOVES

MEDALNIA Jerush

AND SERVICE STREET, SERVICE ST

# BALEFY Seeds BOACA Selected CIM GOOD SEED MAILY A

things and the same of the same of the same that the

A SHARE THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF THE PARTY OF THE

DATON SECURIT

#### the oncine on while or ilempse of do colden.

Notes in the second second

#### VINE ADC of VINS 66 PAYS

A WOTERS

20 Nord - 2 Cylliac - Chindren W. Chemigegray - Chalde vi Valida-

原 健認的 メスナンsestmen sasswit nature al

CARICHE P

School Stanfor, A Sordayus, A Stangageus, A Anjai sa Valenda

海 通照社 3.7.51 all streets assert a rest a

CARTON C

Cobon Tigotick Mordenes when the and an expensive the State of the color of the col

CARÇON IL SINTERLIES DE CONTOS. Comina planeta estate has va amina, de sem esta massingo maganta esta ella pesso, molla entren

Another our logic espoying of committee that the another is a fellower nature of the contract of the model of the contract of

#### IV A suchibil

Ore cour Anere MARCHO!

Zastrocher in amazon en arrol (Wilder bill Hercher De Yorksbarn (Fautschiff)

the time of the said of the

#### 9.2000323 0 aguitat sit sain sink 12

THANKS HERE

#### " Les Chéannes" ""

22 Chambros -- Setting and to saut

CALLY CONTRACTOR CONTRACT STACE

december of our roles has present

Color of the Color

the Mark of Colorest Stone.
The Restriction of Stones Canada China are stone (ASSE)

#### PHILIPPE POLITIN

ANAL TO see seed 651

and I would be monthered.

# TAM OVAL temberamento in analyze a

ATMINIST MANY

Vinc says directioned on to paradicite

A Cardenday of the Europeanian of the Associated School School of the European Control of the Co

#### Adresses des

# ANCIENS des GOUMS et des AMIS des GOUMS chez lesquels vous trouverez toujours le MEILLEUR ACCUEIL

UNION - SÉCURITÉ

13, RUE SAINTE-CROIX DE LA BRETONNERIE - PARIS - 4º Téléphone : 887-2186 + 3022 M. LESAING - Directeur

CHAUSSURES - BOTTES - VÊTEMENTS - LUNETTES - CEINTURES - CASQUES GANTS DE PROTECTION - CIVIÈRES - BOITES A PANSEMENTS...

FOURNISSEUR DES GRANDES INDUSTRIES

#### Un ancien de «Rhin et Danube» et du «C.E.F.I.»

vous propose un choix de

#### VINS AOC et VINS de PAYS

mis en bouteille à la production à des conditions particulièrement avantageuses.
Pour vous permettre de faire leur connais ance, il a composé à votre intention 3 cartons «ÉCHANTILLONS» de 12 bouteilles chacun, accompagnées d'une documentation complète et des tarifs.

#### CARTON A

3 Cahors - 3 Gaillac - 2 Bordeaux - 1 Champagne - 3 Anjou et Val de Loire.

CARTON B

3 Cahors - 3 Gaillac - I Bordeaux - I Champagne - 4 Anjou et Val de Loire.

CARTON C

3 Cahors - 2 Gaillac - I Bordeaux - 4 Anjou et Val de Loire - 2 Alsace
Le carton, franco domicile, T.T.C.

CARTON 12 BOUTEILLES DE CAHORS - «Grande Réserve» réservé aux Anciens de Rhin et Danube avec étiquette spéciale portant notre écusson.

Le Carton, franco domicile, T.T.C.

Le carton, franco domicile, T.T.C.

Le carton, franco domicile, T.T.C.

156 F

156 F

Les remises suivantes seront accordées pour un envoi de 2 à 6 cartons à une même adresse, quels que soient les numéros commandés.

28 F pour 2 cartons - 61 F pour 3 cartons - 90 F pour 4 cartons - 118 F pour 5 cartons - 145 F pour 6 cartons

Adressez vos commandes ou demandes de tarifs à : Albert SCHMITT - Socadis/Sernam 1, Rue Auguste Gautier - 49000 ANGERS - C.C.P. SOCADIS 2092-82 X TOULOUSE

#### Si vous êtes de passage à GRENOBLE...

#### L'HOTEL RESTAURANT

"Les diseaux" \*\*

22 Chambres - Entièrement neuf

à CLAIX 8 km au Sud de Grenoble - RN 75 (Nice) Réservation : Tél. (76) 98-07-74

recevra avec plaisir tous les anciens Goumiers et leurs familles Remise spéciale

Calme total, Verdure, Panorama des Alpes, Parc, Parking privé, Garage, Piscine.

Un Hôtel où l'on dort bien...

Un Restaurant de bonne cuisine (tenu par Mme VAGNOT)

### Éditions A. V. Directeur André MARDINI

Insignes Militaires, de Sociétés et Industriels Breloques - Médailles - Coupes

172, Rue du Temple - PARIS 3º

#### PHILIPPE POULIN

MASSEUR - KINÉSITHÉRAPEUTE Diplômé d'état Agréé de la Sécurité Sociale

160, Grande Rue - 92 / SEVRES (S. &-O.) Tél. 626-19-49

#### Amateurs de bons Vins...

Adressez-vous au
 Commandant LAVOIGNAT
 84230 CHATEAUNEUF-DU-PAPE

Vins issus directement de la propriété

PRIX KOUMIA